

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, MARS 1925.

No 7

Rendre justice

La France ne demande pas de faveurs à ses alliés, disait l'autre semaine son premier Ministre aux correspondants américains, elle veut qu'on lui rende simplement justice.

Et le président du Conseil français continuait ainsi à plaider la cause de son pays.

Il avait bien raison. La France n'a pas été le pays envahisseur, elle a subi la guerre, perdu 1,500,000 de ses plus vigoureux enfants et doit subvenir aux besoins d'un nombre au moins égal d'invalides. Des régions entières ont été dévastées.

Qui plus est, elle fut victorieuse et plutôt que de continuer une boucherie qui durait depuis cinq ans, plutôt que d'accumuler d'autres ruines, elle exigea que l'Allemagne lui verse des réparations. Pour des motifs que ses alliés ne pourraient peut-être pas tous victorieusement expliquer, elle n'a pas reçu réparation des dommages matériels subis. Elle va encore de conférence en conférence pour promener vainement une facture que tous ont cependant signée.

En demandant qu'on se rappelle ses sacrifices, qu'on reconnaisse ses droits, elle ne réclame que justice.

* * *

Seulement le gouvernement radical-communiste français est dans une triste situation, car sur un autre terrain beaucoup plus élevé, il ne comprend pas mieux la situation de son pays que les Alliés comprennent celle de la France au point de vue réparations allemandes.

Ce gouvernement demande justice pour la France et lui-même refuse justice aux Français.

Il ne dédaigne pas, pour ce faire, de renier même la parole solennellement donnée et répétée de la France aux provinces reconquises. Ce gouvernement, pour assouvir une haine antinationale, déchire les nombreuses et glorieuses pages de l'histoire de son pays. Il repousse un ami qui lui a toujours été fidèle et qui lui a été une force incalculable, il rompt des relations sacrées avec le Vatican qui ne s'est jamais contenté de lui rendre justice.

Repoussant les droits de la majorité des Français, il déclare la guerre aux religieux, aux religieuses, aux Curés, il veut empêcher les parents français d'élever et d'instruire leurs enfants dans le culte qu'ils aiment, qui a fait la France, belle, grande, héroïque, glorieuse.

Et pour mieux marquer jusqu'à quel point il peut aller, pendant qu'il rompt avec le Vatican, il embrasse Moscou qui s'empresse de lui déléguer mille agents de révolution.

Le Gouvernement français refuse justice aux anciens combattants, à la mémoire des milliers de français qui sont morts pour la patrie, aux religieux et religieuses, il pourchasse le catholique qui a fait la France, il refuse obstinément justice à son peuple, à son pays.

Et il implore des autres ce qu'il ne veut pas faire lui-même.

* * *

Qu'est-ce que le Premier Ministre de France, qu'est-ce que le Gouvernement français aurait eut à répondre à ceux des pays étrangers qui diraient : "Rendre justice à la France, il n'y rien de plus admirable et nous le voulons pleinement. Mais, on devra nous laisser libres de choisir nos méthodes. Et si nous adoptons celles-là même qu'emploient le Premier Ministre et le Parlement de France à l'égard de la popu.

lation et du pays de France, que peut-on raisonnablement nous reprocher”.

— Nous vous reprochons de ne pas avoir la mémoire de nos immenses sacrifices.

— En avez-vous vous-mêmes la mémoire ?

Si nous ne nous trompons, à la déclaration de de guerre, en 1914, des quatre coins du monde sont accourus vos fils, vos fils même chassés pour avoir voulu enseigner qu'il y a un Dieu de Justice et pour avoir voulu prier ce Dieu pour la France.

Si nous ne nous trompons encore, vos curés n'ont pas été des embusqués ; le nombre de leurs morts et de leurs décorations et citations le prouve bien. Vous l'avez d'ailleurs proclamé.

Si nous avons toujours bonne mémoire, tous les catholiques de votre pays ont bien répondu à l'appel, et vos vieux généraux trois points ont dû, pour la sécurité de la France, leur céder le commandement.

Des traîtres, il y en eut, mais vous savez bien d'où ils sortaient.

Quelle mémoire avez vous gardé d'un patriotisme insurpassé, de sacrifices si généreusement donnés ? Aux traitements que vous voulez leur imposer, on dirait vraiment qu'ils n'ont rien fait, rien mérité et mérité de rien.

Si nous nous rappelons toujours les faits passés, nous voyons encore comme si cela était d'hier, le retour enthousiaste des provinces reconquises, les promesses de vos généraux et de vos ministres. Et cependant il semblerait que vous voulez les traiter en pays vaincu.

Avez-vous bien gardé mémoire de leurs longs sacrifices, de leur amour pour la France, de leur joie du retour et de vos promesses ?

Si votre mémoire n'est pas plus fidèle comment pourriez-vous nous blamer d'être nous-mêmes oublieux ?

Il reste un fait certain et c'est que l'attitude adoptée par le gouvernement français à l'égard de ses compatriotes les plus dévoués, de ses meilleurs sujets, à l'égard de ses promesses les plus solennelles et des immenses services rendus, cause un tort incalculable à la cause française dans le monde.

La propagande antifranaise depuis quelque temps ne se fabrique plus à Berlin, mais à Paris même.

THOMAS POULIN.

Les trois cailloux

Au pied de la falaise, sur une mince bande de terre rocailleuse, se dressait une maison de paysans. En face d'elle le fjord roulait ses vagues ; derrière, de maigres pâturages descendaient la pente des rochers. L'habitation était complètement isolée ; aussi, l'hiver, n'y entendait-on que le bruit de la mer et les cris des corbeaux ; mais, l'été, l'endroit s'animait, car, pour se rendre au marché de Rejkjavik, la ville la plus proche, les paysans étaient obligés de passer devant la maison.

Celle-ci appartenait à un paysan nommé Saxo, homme laborieux et sobre, comme la plupart des Islandais. Il était père d'une charmante fillette qu'il adorait et qu'il appelait son rayon de soleil, lorsque, matin et soir, il l'em brassait. La petite méritait bien ce nom, car le sourire quittait rarement son joli visage blanc et rose, et ses yeux bleus avaient une angélique expression de douceur. C'était une nature très tendre et impressionnable. Elle avait perdu, toute petite, sa mère ; mais elle avait une vieille grand'mère qui raffolait d'elle et qui excellait à lui raconter des histoires sur les revenants et sur ces habitants des montagnes qu'on appelle les gnomes et les lutins.

L'hiver, quand le mauvais temps obligeait bêtes et gens à vivre enfermés, les contes de grand'mère étaient l'unique plaisir de Helga. Mais, l'été, elle avait d'autres distractions. A peine le printemps de retour, les familles de paysans commençaient à défiler par le chemin pierreux, et c'était pour la fillette un spectacle toujours amusant. D'abord venaient la femme et les enfants à cheval, puis le valet qui conduisait la file des chevaux chargés de marchandises, enfin le chef de famille surveillant la caravane. Rarement on s'arrêtait à la maison de Saxo, car les pâturages étaient peu fournis à cet endroit.

Un soir de printemps, Helga suivait le bord du fjord avec sa grand'mère. Celle-ci allait à pas lents, ses lunettes sur le nez et tricotant un bas de laine ; la fillette courait devant elle en ramassant ça et là des cailloux et des coquillages. La soirée était belle, l'eau paraissait unie comme un miroir, les grives chantaient ; aussi la vieille femme se laissa-t-elle entraîner assez loin de chez elle. Elles parvinrent ainsi devant un petit monticule de pierre. L'aïeule tressaillit en l'apercevant et voulut s'en retourner ; mais justement une longue file de chevaux, une trentaine au moins, arrivaient au trot, et il fallut attendre qu'ils fussent passés.

“C'est Magnus le Richard et son fils, dit grand'mère, le plus riche propriétaire des environs, et de plus un bien brave homme.”

En tête de la caravane s'avancait, sur un joli cheval blanc, un jeune garçon aux cheveux

blonds bouclés, à la physionomie ouverte et intelligente. Avec son chapeau de feutre orné d'une plume d'aigle, sa veste à boutons de métal, son pantalon à larges raies rouges, il éblouit Helga et la fit songer à ces fils de rois, à ces princes charmants, héros de quelques-uns des contes de sa grand'mère.

Magnus, qui surveillait ses chevaux, dit à son fils :

“Descends vite, Thorvald ; ramasse trois cailloux et lance-les sur ce monticule maudit.”

Le garçon obéit prestement ; puis il s'élança sur son cheval, agita son chapeau en criant à Helga, qui regardait, debout sur le bord du chemin : “Au revoir, petite fille !” Et il partit au grand trot. La longue file des chevaux le suivit en hennissant.

“Grand'mère, demanda la fillette, lorsque la route fut redevenue déserte, grand'mère, dis, pourquoi a-t-il lancé trois cailloux sur le monticule ?”

Helga connaissait bien cet amoncellement de pierres. Maintes fois, en observant les allées et venues des paysans, elle avait été intriguée de les voir descendre de cheval à cet endroit pour lancer trois cailloux sur le monticule. Que signifiait cette coutume bizarre ?

Le visage de l'aïeule était devenu grave.

“C'est une lugubre histoire, ma mignonne, répondit-elle. Il y a quelques années de cela, un vieillard qu'on savait riche vivait non loin d'ici. Il frayait avec peu de monde, et personne ne l'aimait à cause de son humeur insociable et de son avarice. Un jour, des passants qui se rendaient à la ville trouvèrent son cadavre sur la route ; il avait été assassiné, et le meurtrier fut retrouvé le même jour. C'était un mendiant venu on ne sait d'où, un misérable affamé et couvert de haillons. Il raconta qu'il avait demandé au vieux à souper et le gîte pour une nuit, qu'il avait été repoussé rudement et qu'il s'était vengé en tuant le vieillard. Il expia son crime par la mort et fut enterré à l'endroit où se trouve actuellement le monticule. Tout passant jette trois cailloux : le premier, au nom de Dieu le Père, le second, au nom du Fils ; le troisième, au nom du Saint-Esprit... Mais que fais-tu, mignonne ?”

Helga avait lâché le bras de sa grand'mère et s'élançait de toute la vitesse de ses jambes vers le monticule. Elle remassa trois pierres et, avec la gravité d'un justicier, elle les lança, au nom de la Sainte-Trinité, sur la tombe de l'assassin.

Au même instant un cri retentit ; quelque mouette sans doute qui regagnait son nid au sommet des rochers. Mais l'enfant crut entendre ce cri sortir de la tombe. Effrayée, elle courut se suspendre au bras de sa grand'mère. Le soleil se couchait ; quelques voiles se voyaient au loin. Posé sur une roche, un hoche-queue chantait ; l'eau qui clapotait doucement sur la rive semblait inviter l'enfant à courir et à s'amuser. Mais sa

gaieté s'était évanouie ; elle fut silencieuse et triste tout le temps du retour.

Cette nuit-là, Helga fit un rêve étrange ; elle était seule, à l'heure du crépuscule, auprès du tas de pierres et elle lançait trois cailloux sur la tombe maudite. Soudain celle-ci s'ouvrit, et un homme couvert de haillon sortit de terre. Sa figure horriblement pâle portait l'empreinte d'une douleur poignante. Il leva sur Helga un regard d'une expression si déchirante que la petite fille fondit en larmes : “Merci, enfant, dit-il, merci pour ces larmes, elles m'apprennent que tu as pitié de moi. Non seulement tu ne me jetteras plus de pierres, mais tu seras peut-être cause qu'on cessera à l'avenir cette pratique cruelle. Apprends que chaque pierre tombe sur mon cœur et bannit le sommeil de ma demeure dernière. Dieu le Père m'a pardonné mon crime ; mais les hommes n'ont pas encore eu de compassion pour ma misère. Ils ont fait de ma tombe un lieu maudit et l'ont désignée à la haine de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Mais par toi la malédiction pourra être levée. Cache-moi aux yeux des hommes, donne la paix à mon cœur meurtri !”

Helga se réveilla en sanglotant, et les jours suivants elle ne cessa de penser à son rêve et à la supplication du meurtrier : “Donne-moi la paix, cache-moi aux yeux des hommes !”

Comment pourrait-elle accomplir cet acte d'amour et de miséricorde ?

Or, à quelque temps de là, elle fit derechef un rêve. C'était par une belle matinée de printemps. Son père l'avait menée voir semer de l'herbe sur un emplacement destiné à s'ajouter aux pâturages. Tous les ans la même opération avait lieu. On enlevait des pierres, on nivelait le sol avec du terreau, on semait du gazon, et l'année suivante, on avait un nouveau coin de verdure. Dans son rêve, Helga vit une large pierre plate, si lourde que les hommes ne purent la soulever. Alors son père leur dit : “Laissez-la, camarades ; couvrez-la d'une couche de terreau, le gazon y poussera bien.”

Ce fut pour l'enfant un trait de lumière. En se rappelant son rêve elle comprit ce qu'elle avait à faire pour cacher aux regards des hommes la tombe du malfaiteur. Elle ne perdit pas de temps. Son tablier rempli de terreau, elle se rendit chaque jour au monticule ; mais la terre disparaissait dans les interstices des pierres. C'était un travail considérable capable de lasser sa patience. Cependant les semaines et les mois s'écoulèrent sans qu'elle oubliât l'ardente prière du malheureux auquel elle avait entrepris de rendre le repos. Souvent la nuit elle revoyait en songe son visage pâle et suppliant, et chaque fois qu'un passant jetait des cailloux sur le monticule, son cœur saignait de pitié.

Longtemps il lui parut qu'elle en pourrait venir à bout de sa tâche. Néanmoins elle ne perdit pas courage ; elle persévera, active com-

me une fourmi. Autour d'elle on l'observait, non sans étonnement, mais elle accomplissait son labeur avec tant de zèle et de piété qu'on la laissait faire.

.....

Des années s'accomplirent. La vieille grand-mère était morte. Helga était devenue une belle jeune fille et une adroite ménagère apte aux travaux de la maison. Plus que jamais elle était le rayon de soleil de l'humble habitation au pied de la falaise.

Et l'œuvre était terminée. Le monticule de pierres avait disparu ; à sa place on voyait un tertre qui l'été se couvrit de gazon et de pâles fleurettes ; il avait un aspect frais et charmant que l'œil contemplant avec joie sur cette terre aride. Les paysans, en passant, ne songeaient plus à ramasser trois cailloux pour les jeter sur la tombe maudite ; mais plus d'un voyageur s'arrêtait pour laisser paître ses chevaux. Cela faisait grand plaisir au vieux Saxo, heureux et fier de l'œuvre de son enfant.

Lorsque Helga eut vingt ans, toute l'Islande se trouvait en fête ; elle allait recevoir la visite du roi de Danemark, Christian IX, qui fidèle à sa promesse de donner une constitution libérale à l'île, apportait lui-même ce présent à ses sujets islandais.

Depuis longtemps un vent de mécontentement soufflait sur l'Islande. Ses habitants, race instruite et intelligente, supportaient impatiemment le joug de l'étranger ; en eux demeurait vivace le souvenir du glorieux passé de leur île qui eût, au moyen âge, sous un régime d'indépendance, une civilisation brillante, des poètes, des savants, un commerce actif avec l'Europe. Ils avaient soif d'indépendance toujours et aspiraient à secouer la domination danoise. Mais la présence du souverain, venu pour octroyer des lois libérales, allait apaiser leurs ressentiments. Cet événement coïncidait avec le millième anniversaire de la fondation de Rejkjavik, capitale de l'île, que vint habiter, dans la seconde partie du IXe siècle, une colonie de Norvégiens.

Ce fut un grand jour que celui de l'arrivée du roi Christian. Des navires de guerre, envoyés par différents pays pour saluer Sa Majesté, stationnaient dans le port de Rejkjavik. Des pavillons étrangers flottaient aux mâts, tandis que les petites maisons basses de la ville étaient pavoisées de drapeaux danois. Lorsque la frégate royale, escortée de deux autres bâtiments de guerre, parut entre les îles vertes à l'entrée du port, une salve formidable l'accueillit, et la population, rassemblée en habits de fête dans une attente solennelle, poussa un triple "hourra".

De jeunes Islandais accompagnaient le roi. Suivant l'usage répandu dans les familles aisées du pays, ils avaient passé plusieurs années en

Danemark pour y achever leurs études commencées à l'école savante de Rejkjavik.

Dans le nombre était Thorvald, le fils de Magnus le Richard. On disait grand bien de lui ; il s'était distingué à l'Université de Copenhague, où il avait remporté les principaux prix. Il fut acclamé dans la suite du roi comme un enfant de qui son pays natal avait le droit d'être fier ; son vieux père avait aux yeux, en l'embrassant, des larmes de joie et d'orgueil.

En raison de sa fortune et de la considération dont il jouissait dans le pays, Magnus fut convié avec son fils à la table du souverain, à bord de la frégate royale,

Le lendemain tous deux partirent à cheval pour la maison de Magnus. Ils eurent à suivre le chemin pierreux. D'abord rien ne parut changé à Thorvald ; c'était toujours la même falaise, autour de laquelle les mouettes volaient en décrivant des cercles, la même fjord où nageaient des eiders. Mais qu'était-ce que ce tertre verdoyant, fraîche oasis au sein d'un paysage sévère ?

"Tu t'étonnes, mon fils, de trouver du changement dit Magnus. Apprends que c'est l'œuvre d'une enfant, Helga, la fille du vieux Saxo."

Il raconta comment à force de patience et de courage la jeune fille était parvenue à cacher sous un tapis de verdure la tombe du meurtrier. En l'écoutant, Thorvald devenait pensif ; il admirait ce prodige d'amour et de charité : les petites mains de l'enfant transformant le lieu maudit en un coin béni. N'était-ce pas vraiment une œuvre grande et sainte ?

Comme Thorvald passait sur un joli cheval blanc devant la petite maison au pied de la falaise, il vit, sur le seuil, un vieillard, et, près de lui, une belle jeune fille, la taille serrée dans la veste de drap noir, ses cheveux blonds, tressés en deux longues nattes, coiffés du petit bonnet islandais auquel pend un gland de soie terminé par un anneau en argent. Ils se regardèrent en souriant ; lui se rappelait de la petite fille qu'il avait vue un certain soir debout à côté d'une vieille femme près de la tombe du meurtrier ; elle songeait, elle, au jeune garçon qui, sous sa veste à boutons de métal, son chapeau à plumes, l'avait ébloui comme un fils de roi. C'était maintenant un beau jeune homme à la mine intelligente et ouverte ; ses cheveux blonds bouclaient sous le chapeau de feutre. Un vrai prince charmant, venu de loin, sur un royal navire.

La soirée était très belle ; le fjord était uni comme un miroir, les cimes escarpées des falaises se rosaient au soleil couchant, les grives chantaient ; on eût dit qu'il y avait sur le paysage un reflet de l'allégresse générale. Le vieux Saxo et sa fille, trop humbles pour prendre part aux fêtes qui se donnaient en l'honneur du roi, jouissaient de ce beau soir qui semblait être pour l'Islande l'aurore d'un avenir de paix et de prospérité.

“Magnus a le droit d'être fier de son fils, dit Saxo ; c'est un beau jeune homme, intelligent et travailleur. Son père, dit-on, a le désir qu'il prenne une femme. Bien doué et riche comme il est, il pourra aspirer, s'il veut, à la fille du préfet.”

Au tournant du chemin, Thorvald arrêta sa monture et fixa longtemps son regard sur la svelte silhouette de la jeune fille, si fine et si gracieuse dans le sévère costume des paysannes islandaises.

A quelque temps de là, on apprit avec surprise que le fils de Magnus le Richard, qui pouvait prétendre à devenir gendre du préfet, épousait la fille du paysan Saxo, la pieuse enfant qui avait conçu et exécuté un miracle.

ANDERSEN.

Nos traditions familiales et religieuses

LE BÉNÉDICITÉ

AU soir de sa résurrection, Jésus vient subitement marcher dans les pas de deux des siens qui vont à Emmaüs. Il s'approche, il s'impose, il fait route avec eux... qui ne le reconnaissent pas.

Il fait l'étranger : il interroge d'abord sur un certain Jésus de Nazareth... qui aurait l'avant-veille, par sa mort ignominieuse, déshonoré ses partisans. Puis il parle à son tour : il déroule, en une brûlante leçon d'Écriture sainte, le mystère messianique : les disciples en sont émerveillés, mais ils ne le reconnaissent pas.

Ils pressent l'étranger d'accepter leur hospitalité. A table, Jésus prend du pain et le bénit : leurs yeux s'ouvrent : “ C'est le Maître ”... déjà disparu.

Ils courent à Jérusalem annoncer qu'ils ont vu la Maître : ils l'ont reconnu à la bénédiction du pain.

— Combien de chrétiens, fiers de ce titre, se pensent — avec raison — d'autres Christ ! On ne les reconnaît pas à la bénédiction du pain !

* * *

Pourquoi bénir la table avant le repas ? Après, pourquoi remercier Dieu ?

C'est un devoir de religieuse et filiale reconnaissance envers le Père qui nous a tout donné ; qui, demain et toujours, continuera de donner tout.

Ce voyageur qui dîne à la hâte au restaurant et se croit quitte parce qu'il a donné quelques sous au garçon ; ces riches qui s'indulgent une perpétuelle bonne chère et se croient en règle parce qu'ils ont payé — ou paieront — leurs fournisseurs ; ont-ils jamais songé à l'histoire d'un morceau de pain ?

Elle est curieuse.

* * *

Parfois elle est courte. Parfois Jésus eut besoin de faire vite. Alors il agit à sa manière naturelle ; il agit en Dieu. Un jour une foule, émerveillée par son éloquence, le suit jusqu'au désert et elle a faim. De peur qu'elle ne défaille, Jésus la nourrit sur place avec cinq pains : les restes remplissent douze corbeilles. Ces douze corbeilles pleines, elles se sont multipliées entre les mains de Jésus : voilà tout. Nous criions au miracle.

Le plus souvent l'homme apporte à l'œuvre divine son concours et ses lenteurs. Et ses lenteurs l'absorbent si bien qu'il en oublie l'œuvre divine. Pourtant que ferait l'homme sans Dieu ? Le miracle n'est-il pas ce concours même de l'homme avec Dieu ? Pourquoi crier au miracle quand le Maître agit en Maître, tout seul, créant en un clin d'œil du pain pour 5,000 hommes ? Le miracle n'est-il pas que Dieu veuille avoir besoin du meunier, du moissonneur et du semeur ; de nos navires importateurs et de nos greniers, besoin du soleil et de la pluie, de la colline en pente douce et du sol fraîchement remué ? Le miracle n'est-il pas que Dieu mette cinq mois à mûrir du blé. Cinq mois, durant lesquels il doit, sans relâche et patiemment, s'appliquer tout entier à protéger contre vents et tempêtes, contre le ver rongeur, contre tous les fleaux, ce qui, après de multiples transformations, sera mon pain quotidien ? — Comme il serait plus simple pour Dieu de laisser l'homme à son impuissance et d'agir seul et d'agir vite ! — Néanmoins, il aime mieux nous faire honneur, il s'aide de nos lentes faiblesses, nous laissant le soin de ne pas oublier que c'est lui qui fait tout !

* * *

Qu'il y a donc longtemps que Dieu pétrit mon pain d'aujourd'hui ! Il y a bien plus de cinq mois.

Mon pain d'aujourd'hui est fait d'un blé dont la semence, moissonnée l'année dernière, fut toute une saison sous l'œil de Dieu. Et il y a dix ans, vingt ans, Dieu moissonna le grain de blé qui, après multiplication, me nourrirait cette année. Et il y a cent ans, il y a mille ans, parmi d'autres grains de blé qui alimenteraient pays et continents, Dieu guidait vers moi le grain de blé qui nourrirait ma vie entière. Ce grain de blé, il échappa aux incendies des Vandales et des Huns ; il fut mis par Joseph dans les fameux greniers du pharaon ; il échappa au déluge. Ce grain de blé, il fut créé au premier jour par le Père prévoyant. De ce premier grain est sortie la subsistance du monde et mon pain d'aujourd'hui. Que de soins ! Que de vigilance !

On dirait un brin de paille à la surface des grandes eaux du Saint-Laurent. Il est charrié des centaines de milles en plein courant ; il saute cascades et barrages ; il passe au large des îles et des brisants ; il semble plus petit sur le fleuve toujours plus large ; il va bientôt s'aventurer en haute mer ; qui donc le voit sur l'immense étendu, sauf Dieu, qui le pousse un jour dans un remous qui l'emporte dans une baie solitaire ; il touche bord : un enfant s'en fait un chalumeau.

Ainsi, depuis des siècles, le fleuve nourricier du froment coule des greniers remplis sur les peuples affamés ; il s'est élargi sur son parcours, emportant un grain ignoré qui un beau jour s'est détaché du grand courant ravitailleur : c'est mon pain d'aujourd'hui.

* * *

Attention pourtant. Le Saint-Laurent reçoit les eaux du Richelieu et du St-Maurice ; le fleuve du froment doré donne à ses affluents ; il donne aux générations qui le voient passer ; il donne, tout en courant vers les générations à venir. Et il donne sans s'appauvrir. Au fond de son lit jaillissent des sources ignorées ; elles fournissent le trop plein déversé aux affluents de rencontre ; et le grand courant descend vers les peuples faturs. A-t-on songé à la silencieuse multiplication du pain qui jaillit des entrailles ignorées du sol ? Qui donc alimente ces sources cachées ?

Le semeur vient mettre en terre un grain de blé et s'en va. Il revient à l'automne et récolte

cent pour un. La multiplication est évidente ; il la voit . . . sans s'étonner le moins du monde : ce n'est pas lui qui l'a faite.

Le soleil et la pluie non plus.

Descendons en terre. Les sels chimiques ont travaillé ce grain de blé : un germe en est sorti cherchant l'air et la lumière. Ces sels merveilleux ne font pourtant pas germer un caillou : la germination vient donc du dedans et non du dehors. Il y a là un mince filet de vie que le grain de blé emporta de l'épi sur lequel il se balançait tout l'été à la lumière et à la chaleur. L'épi la tenait d'un autre grain de blé qui la tenait finalement de la première création divine. Oui, la vie est un présent du Dieu vivant, source unique de toute vie ; et les forces naturelles qui entretiennent et développent et propagent cette vie nous sont d'autres présents de Dieu. L'homme les met en présence, mais Dieu concourt à leur rencontre ; Dieu concourt à leur développement ; Dieu fait pousser la tige ; Dieu couronne la tige d'un épi ; Dieu garnit l'épi de cent grains de blé ; Dieu fait tout et l'homme rien ; l'homme couvre, cache l'action divine juste assez pour croire que lui-même fait quelque chose.

Par cette multiplication bientôt fantastique, Dieu depuis des siècles a donné aux mortels leur pain de chaque jour . . . tout en préparant leur pain du lendemain.

* * *

Où, mon pain de demain, où est-il ? Je me perds à méditer ce que Dieu a dû dépenser de prévoyance pour me donner à point nommé mon pain d'à midi. Et pendant que je médite sur le passé, Dieu prépare silencieusement l'avenir, il pétrirait le pain qu'il mettra sur ma table dans un mois ; en ce moment il élabore quelque part le pain dont j'aurai besoin dans un an.

Où donc ?

Dans les plaines de l'Ouest, peut-être ? ou bien en Argentine ?

Sur les bords de l'Uruguay : une colline dont les pentes dévalent gentiment vers le fleuve : c'est là. Il y a là un lopin de terre, un petit carré d'écorce terrestre qui m'est réservé, qui à mon insu travaille pour moi et pousse du blé tant qu'il peut sous la direction personnelle du Grand Agriculteur. Là les brouillards qui se lèvent du fleuve protègent ma moisson contre le

soleil trop ardent ; là les gros nuages qui viennent de la mer apportent la pluie ; les alouettes s'ébattent en frôlant mes épis et chantent dans leur langue gloire à Dieu qui de sa propre main travaille au pain qui nourrira un pauvre mortel.

Dieu prêtera quelque chose de sa force au bras du moissonneur qui récoltera mon blé. Les flots de la haute mer s'ouvriront et laisseront passer le navire qui me l'apportera de si loin : Dieu empêchera naufrages et accidents. Il prêtera au meunier le vent ou la force électrique qui moud la farine. Le boulanger enfin apporte sur ma table le don de Dieu.

Et moi, distrait, parce que mon pain d'aujourd'hui ressemble à celui d'hier, parce que celui de demain me viendra aussi aisément qu'aujourd'hui, je m'imagine vite qu'il en est ainsi parce qu'il en doit être ainsi, sans plus, et qu'il en sera ainsi toujours.

Peut-être m'arrive-t-il, si je dois attendre deux minutes, d'enfler la voix en faisant le maître et de réclamer " *Mon pain !* "

Est-il permis que j'oublie Dieu !

Il y a plus. Pour que je dîne dans un an aujourd'hui, non seulement Dieu me prépare du pain, mais il multiplie les pommes sur mon pommiers, les oranges en Sicile, les dattes en Afrique, le riz en Chine, le café au Japon, les bananes aux Indes, que sais-je ? Je m'y perds. Notre-Seigneur avait bien raison : il conseillait aux hommes d'abandonner au Père céleste le soin de leur subsistance : décidément, c'est trop compliqué pour nous. Abandonnons-nous à Dieu comme l'oiseau des champs. Mais si l'oiseau gazouille son merci, que l'homme, grand Dieu ! l'homme à l'âme divine n'oublie pas son bénédicité.

* * *

Pourtant combien l'oublie !

La reconnaissance coule sur l'âme vile comme l'eau sur un toit.

La reconnaissance accable l'âme égoïste : elle remercie une fois, deux fois : c'est assez. Mais dire merci trois fois par jour pendant soixante ans, non, c'est trop. Ce perpétuel refrain d'impuissance et d'infériorité : " N'y pensons plus ! "

Si Dieu se mettait aussi à n'y plus penser ? Si Dieu négligeait de recommencer trois fois le jour à nourrir ses ingrats ? Demandez aux

Russes ce qui arrive. Les anciens riches ont été les premiers à mourir de faim.

Combien parmi nos riches, devant leurs tables opulentes, ne sont pas grisés par l'éclat des lumières et le fumet du festin ? — Les riches oublient.

Mais les pauvres se souviennent. Plus près du travail, peut-être comprennent-ils mieux qui travaille à les nourrir. Chez nous du moins, les pauvres remercient.

Et Jésus leur dit : Vous êtes bienheureux. Vous remerciez mon Père parce qu'il nourrit vos corps. Eh bien ! je nourrirai vos âmes : vous voilà bienheureux !

Une âme, se nourrir ? — Eh bien oui. Se nourrir, c'est s'assimiler des forces venues du dehors. Dans ce morceau de pain, est une force cachée ; je mange le pain ; la force devient mienne et j'en vis tout un jour. Mon âme est faible ; Jésus est fort ; il est la force ; je mange Jésus ; et mon hostie quotidienne fortifie mon âme tout un jour. Je défaille malgré tout, dix fois, cent fois le jour ; j'unis ma volonté faible à la volonté toute-puissante de Jésus ; par mon *Fiat* dix fois, cent fois répété, ma volonté faible s'assimile la force : elle se nourrit.

— Bienheureux êtes-vous, pauvres, quand vous me remerciez de nourrir vos corps ; je nourris par surcroît vos âmes : je vous donne la résignation qui est union de nos volontés. Un jour viendra où cette union sera une fusion, une identification de nos volontés : ce sera le bonheur parfait. Alors vous en moi et moi en vous, d'une seule voix et d'un seul cœur, nous chanterons au Père, non plus *Benedicite*, mais : *Benedicimus* ; nous vous louons, nous vous glorifions, nous vous *béniissons* à jamais.

ELPHÈGE BROUILLET, S.J.

[*La Vie Nouvelle.*]

LE PAVÉ DE L'OURS

"Maintenant, Charlot, dit la maman, amuse-toi avec ton seau et ta pelle pendant mon absence, mais fais bien attention à ton petit frère, et veille à ce qu'on ne lui fasse pas de mal ! . . ."

A peine s'est-elle éloignée de quelques pas qu'elle entend des cris épouvantables. Vite, elle revient :

"Qu'a donc bébé, Charlot ? Que lui as-tu fait ?

— Rien du tout maman. Il y avait une méchante mouche qui voulait lui mordre le nez ; alors je l'ai tuée avec ma pelle ! . . ."

L'os de gigot de ma tante Eudoxie

Connaissez-vous ma tante Eudoxie ? Il est probable que non. C'était une bien excellente personne et pour laquelle je professais dans mon enfance une admiration sans bornes ; elle connaissait de si jolis histoires, qui vous faisaient courir dans le dos de délicieux frissons et vous donnaient la chair de poule !

Elle était vieille fille, et c'est peut-être pour cela qu'elle avait des systèmes infailibles pour l'éducation des enfants en général, et de son neveu en particulier ! . . .

Voici quel était le système de ma tante Eudoxie :

Quand son neveu, — moi même, pour vous servir, — avait fait quelque sottise, ce qui lui arrivait de temps à autre, on n'est pas parfait, elle regardait fixement sans rien dire. C'était sa manière à elle d'entamer son exorde. Puis, le soir venu, elle allait s'asseoir dans son grand fauteuil à fleurs, tirait lentement ses lunettes rondes qui la faisaient ressembler à un hibou, ajustait gravement sur son nez cet antique appareil, et, prenant l'attitude rigide qui convient à un justicier, elle se tournait vers moi tout d'une pièce :

“Christophe ! Arrive ici, chenapan !”

Vous croyez peut-être que le chenapan en question tremblait de peur et se faisait tirer l'oreille pour avancer à l'ordre. Erreur, mes amis, erreur complète ! Et s'il avait l'air penaud, s'il semblait confus et repentant, c'était hypocrisie pure, car, au fond, il était dans le ravissement. Vous allez comprendre pourquoi.

De son long doigt maigre, tante Eudoxie me montrait un tabouret.

“Assieds-toi là . . . gredin !”

Et le gredin s'asseyait.

Alors le sermon commençait, ce fameux sermon, qui, selon les idées pédagogiques de tante Eudoxie, devait faire rentrer le coupable en lui-même, le couvrir de honte et l'empêcher de retomber à l'avenir dans la même faute.

“Il y avait une fois”, disait tante Eudoxie . . .

“Mais ! vous écriez-vous, c'est un conte de fée, ça !”

Parfaitement, mes amis, et voilà justement ce qu'avait de merveilleux et d'original le système d'éducation de mon excellente tante : chaque fois que j'avais failli, elle réfléchissait, cherchait dans le réservoir inépuisable de sa mémoire un conte approprié à la circonstance et dans lequel le vice fût puni d'une façon exemplaire et même terrible. Il n'était pas rare que le coupable finît au bout d'une corde.

Le résultat de cette méthode d'éducation était que je me serais volontiers conduit comme un vaurien, ne fût-ce que pour la joie d'entendre,

le soir, tante Eudoxie me raconter des histoires ; malheureusement, ou plutôt heureusement, mon père n'avait pas les mêmes idées que ma tante, et il usait d'autres moyens sur la nature desquels vous me permettez de ne pas insister.

Un jour, j'avais trouvé spirituel d'aller, au risque de me perdre, faire un petit voyage d'exploration dans le Mortare, une grande forêt qui se trouvait à proximité de notre logis. On m'avait cependant bien défendu de sortir sans permission ; mais, que voulez-vous, il y avait de si bonnes cornouilles dans le Mortare, et des noisettes donc ! Je ne voulais rester que le temps strictement nécessaire pour faire ma récolte, puis revenir dare-dare me glisser subrepticement dans ma chambre pour y savourer tranquillement mes cornouilles. Personne ne se serait aperçu de ma fugue.

Mais, voilà ! J'avais rencontré, chemin faisant, mon ami Tuteur, Tuteur Sonard, et un autre ami, Zézet Carielle, qui avaient eu précisément la même idée que moi. Or, comme on peut le démontrer par une simple règle de trois, étant donné qu'il faut à un écervelé un certain temps pour aller cueillir des cornouilles au Mortare, il faudra au moins quinze fois plus de temps à trois écervelés qui y vont ensemble. C'est mathématique.

Si bien que, quand je rentrai, je trouvai sur la porte M. Christophe père, armé d'une cravache de la bonne fabrique, et ma tante Eudoxie qui me regardait derrière ses lunettes, fixement. Tous les deux entamaient leur exorde. Je préférerais celui de tante Eudoxie.

Mon père ayant sur l'heure achevé son discours . . . frappant, qui comprenait exposition et péroraison, on se mit à table et, après souper, j'entendis la phrase bien connue :

“Arrive ici, chenapan !”

C'était tante Eudoxie qui commençait l'application de son système.

“Il y avait une fois . . . du temps où il y avait des fées, un petit bonhomme fort désobéissant et qui s'appelait Polydore. Ce Polydore avait une petite sœur qui était bien la plus délicieuse petite fille qui se pût rencontrer. En voilà une qui ne serait jamais allée au Mortare sans permission ! (A ce moment, les lunettes se tournent, sévères, de mon côté.) Le père des deux enfants était un pauvre menuisier qui peinait, suait tout le jour et une partie de la nuit, pour gagner le pain de sa famille.

“ — Ils ne mangeaient que du pain, dis, tante Eudoxie ? demandai-je.

“ — Et aussi de la confiture, quand ils n'allaient pas “au Mortare.” (Nouveau regard sévère des lunettes.)

“Un jour le menuisier était allé à la ville pour porter de l'ouvrage, et en partant il avait recommandé à ses enfants de ne pas mettre pied dehors : “ — Voici l'automne, avait-il dit, on a déjà signalé la présence de quelques loups, et

si vous alliez dans la forêt, il pourrait vous arriver malheur.

— Oui, papa ! oh ! bien sûr, nous ne sortirons pas !” répondirent les deux enfants.

“Mais il y a des gens qui éprouvent le besoin de n'en faire jamais qu'à leur tête. (Les lunettes semblent devenir phosphorescentes.) C'est ce qui arriva. Polydore chercha d'abord à tuer le temps, en bourrant de copeaux le poêle et en y mettant le feu. Ron ! ron ! ron ! ronflait le poêle. Heureusement, la cheminée venait d'être ramonnée ; sans quoi, notre étourdi eût incendié la maison. Puis il versa de la sciure de bois dans l'encrier de sa sœur, puis il fit cent autres sottises, puis enfin il s'ennuya et, regardant par la fenêtre, trouva que la nature était belle, que les arbres de la forêt avaient de superbes couleurs : rouge, jaune, orange, et que les pères sont bien ennuyeux d'empêcher leurs enfants d'aller se promener dans les forêts dont les arbres sont rouges, où il y a des myrtilles, des noisettes, des cornouilles et autres fruits succulents. Enfin n'y tenant plus :

— Viens-tu, Charlotte ?

— Mais papa l'a défendu.

— Il n'en saura rien, nous ne ferons qu'aller et revenir.”

“Il est à remarquer que, quand on veut faire une sottise, on cherche toujours des complices ; il semble que cela atténue la faute.

“Enfin, Polydore prêcha si bien que Charlotte finit par céder, quoique à contre-cœur, et voilà nos deux voyageurs partis pour la forêt prochaine.

“Mais Charlotte n'avait pas fait dix pas hors de la maison que, prise de remords, elle refusa d'aller plus loin.

— C'est déjà très mal, dit-elle, d'avoir désobéi en venant jusqu'ici. Décidément, je rentre. “Allons ! Dodore, fais comme moi, reviens !

— Jamais de la vie ! dit Polydore. Avoue que tu as peur des loups. D'abord les filles ont toujours peur. Moi, je suis un homme et je n'ai peur de rien.

— Papa ne sera pas content.

— Puisque je te dis qu'il ne saura rien. Le temps seulement de cueillir quelques noisettes, et je rentre !

— Il n'en saura rien, c'est vrai ; mais c'est mal tout de même de désobéir.

“Et petite Charlotte rentra. Puis, comme elle avait le cœur sensible, elle se mit à pleurer parce qu'elle avait fait dix pas hors de la maison, malgré la défense paternelle. Je connais des gens qui font plus de dix pas hors de la maison et n'ont pas de remords. (Les lunettes étincellent.)

— Fée Sylvaine, ma bonne marraine, dit Charlotte entre deux sanglots, je vous en prie, faites que mon frère ne puisse pas désobéir !”

“Ayant ainsi parlé, petite Charlotte s'étendit sur le gazon et s'endormit.

“A ce moment parut la fée Sylvaine. Regardant sa petite filleule d'un air attendri, elle s'aperçut que la chère petite avait la tête au soleil.

“Plantant alors en terre la baguette de saule qu'elle tenait à la main, elle prononça trois fois le mot cabalistique *Czptrrrrnjpcdfckvxxz*, mot très difficile à prononcer, parce qu'il ne se compose que de consonnes, mais qui est, paraît-il, très harmonieux dans la langue des fées.

“Aussitôt la branche de saule poussa, poussa, se couvrit de feuilles ; et petite Charlotte se trouva abritée contre les rayons du soleil qui commençait à être assez haut sur l'horizon.

“Alors, la fée Sylvaine, se tournant du côté de la forêt dans laquelle avait disparu Polydore, étendit le bras et s'écria par sept fois : *Owiaouyeu aiæao*.

“A ce moment, Polydore était déjà loin et il cheminait sans encombre, sifflant comme un merle et chantant comme un rossignol pour étouffer la voix de sa conscience. Tout à coup, il vit, ô prodige ! les branches d'un buisson, devant lequel il se trouvait, se courber et s'enraciner par leur extrémité ordinairement libre.

“Polydore voulut passer quand même ; mais il se trouva arrêté par tous ces arceaux solidement fixés au sol par les deux bouts.

“Alors Polydore, entêté, prit son couteau et coupa les arceaux. Mais il avait beau couper, d'autres se formaient sans cesse. Après les buissons, ce furent les arbustes qui se courbèrent en demi-cercles ; puis les arbres eux-mêmes s'en mêlèrent, si bien que le pauvre Polydore se trouva pris au milieu d'un inextricable...

— Tante Eudoxie, qu'est-ce que ça veut dire : inextricable ?

— Ça veut dire : si embrouillé que le diable “y perdrait son latin !”

Tante Eudoxie avait la spécialité de ces définitions inédites.

“d'... d'un inextricable fouillis, poursuivit ma tante, de ronces, d'arbustes, de branches, enracinés par les deux bouts.

“Ah ! comme il regretta alors sa fatale désobéissance !

“Mais il était trop tard, hélas ! Ne pouvant plus ni avancer ni reculer, il vit la nuit venir, il entendit des sinistres hurlements, des yeux ardents brillèrent dans l'ombre (les lunettes lançaient des éclairs) et... qu'ajouterai-je ? mon enfant...

“Voilà tout ce qu'on a retrouvé du malheureux Polydore !”

En disant ces mots, ma tante tira de derrière son grand fauteuil un os auquel tenaient encore quelques lambeaux de chair. Je le reconnus parfaitement : c'était l'os d'un gigot que nous avions mangé la veille. Je fis semblant d'être terrifié... et je ne retournai plus jamais seul au Mortare.

Ma tante ne manqua pas d'attribuer à son os de gigot l'honneur de ce beau résultat. Je crois que le système de mon père et surtout l'inquié-

tude dans laquelle j'avais vu ma mère avaient eu sur moi plus d'influence que l'histoire de ma tante ; mais je ne voulais pas la désillusionner ; elle ne m'aurait plus jamais dit : "Christophe ! arrive ici, chenapan !" Et j'en aurais été désolé.

G. C.

CARACTÉRISTIQUE

Victor Hugo déjeunait un jour dans un restaurant de Bruxelles. A une table voisine de la sienne se trouvait un monsieur qui lui dit tout à coup :

"Je vois que vous êtes Français !

— A quoi voyez-vous cela ? lui demande le poète.

— Parce que vous mangez beaucoup de pain ; il n'y a que les Français qui mangent tant de pain.

— Eh ! bien moi, j'ai deviné que vous êtes Allemand !

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous mangez *beaucoup de tout* !

DU TAC AU TAC

Louis XV ne détestait pas gagner, lors même qu'il n'avait pas le jeu pour cela. Un soir, au brelan, il avait trois rois. Son adversaire avait quatre valets.

"Monsieur le marquis, lui dit Louis XV, vous avez perdu !"

Et, au mouvement de stupéfaction du marquis, il ajouta :

"J'ai trois rois... et moi, ça fait quatre !"

Mais le marquis ne se troubla pas et, du tac au tac, riposta :

"En ce cas, j'ai gagné !... J'ai quatre valets... et moi, ça fait cinq !"...

BEAUX DRAMES

"L'EAU-DE-FEU", drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

"LE FILS MAUDIT", drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'*Apôtre* et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE FRANÇAISE

M. et Mme Auguste Couillard-Després, de Saint-Thomas de Montmagny, avec leur seize enfants.

Une visite à l'établissement Dufesc



La voiture déposa Pierre Ferret devant la porte de la maison de santé Dufesc, vers 2 heures de l'après-midi. La concierge, reconnaissant un habitué, le laissa passer et se diriger vers le rez-de-chaussée du premier pavillon, où Ferret avait l'habitude d'attendre le directeur. A peine Ferret était-il entré que la porte du fond de la pièce s'ouvrit, livrant passage à un personnage qu'il ne connaissait point, correctement enredingoté, un peu compassé comme le sont assez ordinairement les hauts dignitaires d'une administration, d'emblée fort aimable, qui lui dit :

— Monsieur désirait sans doute voir M. le directeur. C'est bien son jour et son heure, en effet. Mais il a dû aller en ville dès le commencement de l'après-midi pour une question d'importance. Il ne rentrera pas avant 6 heures... Il sera certainement désolé d'avoir manqué votre visite.

Ferret paraissait assez morfondu.

— Je suis moi-même fort ennuyé, dit-il... Je n'ai ni le temps d'attendre ni celui de revenir ce soir. J'eusse été pourtant bien aise...

— Monsieur venait sans doute, interrompit le personnage aimable et correct, s'enquérir de l'état d'un pensionnaire... En ce cas, il me sera facile de donner à Monsieur le renseignement désiré... Je connais ici tous les malades, et me fais un plaisir de remplacer le directeur chaque fois qu'il doit s'absenter comme aujourd'hui!... Je suis Emmanuel Sauveur.

Ferret salua, se déclara enchanté de faire la connaissance de M. Sauveur, et se nomma de même.

Puis, attaquant aussitôt la question qui l'avait amené :

— Pourriez-vous, Monsieur, dit-il, me donner des nouvelles de mon malheureux ami Raymond Havain? J'accomplis aujourd'hui dans votre établissement mon triste pèlerinage de quinzaine.

— Justement, répondit M. Sauveur, je viens à l'instant de le quitter... J'ai le regret, Monsieur, de vous faire savoir que la dernière semaine n'a pas été bonne. Le mieux des semaines précédentes ne s'est pas maintenu. Ses moments de lucidité sont maintenant très rares et ses crises terribles.

— Pourrais-je le voir? demanda Ferret.

— Hélas! non, Monsieur. La consigne du Dr Neil est formelle... Au reste, le malheureux ne vous reconnaîtrait certainement pas.

Ferret n'insista point. Jugeant terminée la mission que deux fois par mois il s'imposait par affection pour la mère de Raymond Havain, vieille amie de sa mère à lui, il remercia M. Sau-

veur de son obligeance et se mit en devoir de regagner la sortie.

M. Sauveur, toujours empressé, et peut-être impressionné par la rosette qui orne la boutonnière de Pierre Ferret, l'accompagna dans la partie du jardin toute proche du portail d'où l'on aperçoit à travers la grille la plaine des environs de T...

Ce coin presque rustique était tout pimpant de vigueur et de grâce estivales, tout égayé de papillons, de soleil et de roses. Un massif, magnifiquement vert et dru, s'y encadrait d'une bordure d'oxalis aux menues fleurs rouges. Un acacia de Constantinople, couvert de vaporeuses houppes, profilait sur le ciel bleu son opulent parasol. Des moineaux, en pépant, sautelaient sur le sable des allées où leurs pieds laissaient de fines empreintes. Des capucines aux feuilles plates et asymétriquement nervurées, aux fleurs de velours cuivre et safran, escaladaient le treillis d'une tonnelle. Dans l'air, des taons très affairés zigzaguaient en ronflant. Du côté opposé à la plaine et à la route, dans le fond du jardin, un épais rideau de platanes voilait les pavillons des malades.

— N'estimez-vous pas, Monsieur, dit M. Sauveur à Ferret, que la maladie est un contre-sens dans cette oasis? Ne vous semble-t-il pas singulier comme à moi que de toutes les forces si libéralement dépensées ici par la nature, aucune ne puisse servir à régénérer le cerveau des malheureux qui sont les hôtes de notre établissement?

— Oui, répondit Ferret, assez surpris de constater soudain chez son interlocuteur une tendance, assez paradoxale pour le représentant d'une administration, à s'attendrir et à philosopher; on est tenté de trouver une tragique ironie à la gaieté qui éclate au seuil de cette maison, surtout quand on songe à ce qui se cache de douleurs et d'horreur là-bas, derrière vos platanes.

— Sans doute, Monsieur... Et cependant, ne faut-il pas laisser à nos malades le dédommagement d'un cadre rustique et tous les enchantements de la verdure et des fleurs? D'ailleurs, il en est parmi eux qui n'y sont point insensibles... Et puis, peut-être la nature berce-t-elle ici avec d'autant plus de tendresse ceux que leurs ont dû abandonner... Tenez, ajouta-t-il en se retournant et en désignant à Ferret l'exquise perspective d'une longue allée dont les frondaisons laissaient à peine filtrer le soleil de juillet, ils ont là-bas, au bout, un petit coin de paradis terrestre, où les plus doux d'entre eux aiment s'assembler. Ils échangent là leurs marottes et tiennent des propos de toutes sortes, souvent incohérents, quelquefois logiques et sensés.

Et il ajouta :

— Du reste, Monsieur, vous connaissez sans doute notre établissement?

— Mais non, Monsieur, répondit Ferret, je n'en ai jamais vu que le pavillon où se trouve le malheureux Havain.

— En ce cas, proposa obligeamment M. Sauveur, vous plairait-il de le voir ? Nos visiteurs habituels du jeudi ne viennent dans cette saison que vers 3 heures. Nous avons encore un bon moment devant nous. Si cela vous convient, je me ferai un plaisir de vous servir de cicérone.

Pierre Ferret n'acquiesça pas sur-le-champ à l'attachante, mais terrible proposition de M. Sauveur. Il hésitait... Il avait peur. N'ayant entrevu jusque-là de l'immense établissement que le petit appartement où s'abritait la démenche de Raymond Havain, il avait peur de ce qui se cachait derrière le rideau de platanes, peur de voir des gestes de cauchemar, des gestes de maléfice, d'entendre des hurlements de fureur et de souffrance, des plaintes, des hoquets, des sanglots, peur aussi de l'atmosphère de ce triste domaine qui souriait hypocritement de toutes ses fleurs. Mais sa curiosité professionnelle — Ferret est un des plus fins magistrats de la ville de T... — finit par l'emporter, et il répondit :

— Mon Dieu, Monsieur, pourquoi pas, si nul règlement ne s'y oppose ?

— Il est vrai, reprit M. Sauveur, ceci n'est point strictement dans l'ordre, et nous n'avons pas l'habitude de faire au premier venu de semblables propositions. Mais le directeur et moi sommes juges des cas où l'on peut sans inconvénient faire fléchir les rigueurs de la consigne établie par l'administration.

Ferret remercia d'une inclination de tête.

Au moment même où il emboîtait le pas à son guide, au détour de l'allée qui conduisait au premier pavillon, il vit s'avancer deux religieuses dont les cornettes voletaient doucement. Derrière elles, se hâtait une femme proprement vêtue, mais sans élégance, d'une jupe et d'un boléro de mode périmée depuis deux ou trois ans et coiffée d'un chapeau déformé et passablement défraîchi. Elle était en train de se ganter de mitaines blanches et serrait contre elle le manche d'une ombrelle encore fermée ; ses yeux étaient hagards, ses mouvements fébriles, sa démarche preste, mais dépourvue de grâce et des coquettes ondulations que les moins coquettes savent imprimer à leur buste, à leurs bras, à leurs hanches. A la vue de Ferret, cette femme devint pourpre. Elle eut un vague mouvement pour redresser une mèche de cheveux qui faisait à sa tempe une vilaine virgule, et s'enfuit précipitamment pour rattraper les religieuses.

— Avez-vous vu, dit à Ferret M. Sauveur, le fréttement de cet index, pour rappeler à l'ordre la mèche vagabonde ?... et cette rougeur, quand elle vous a vu ?... Ceci est un heureux symptôme.

— Comment cela ?

— Eh oui. C'a été une de nos plus terribles malades. Maintenant elle va bien mieux. Ce rien de coquetterie qui semble à présent se réveiller chez elle, et cette honte à la pensée qu'une personne de la ville peut l'avoir vue ici, tout cela est de bon augure : sa conscience se réveille.

— Vos malades sortent donc ?

— Quelques-uns... ceux qui sont calmes... Et toujours en voiture... Tenez, ajouta M. Sauveur, voici des appartements que vous ne connaissez pas. Les pensionnaires sont dans le jardin. Nous pouvons entrer sans difficulté.

Ce disant, il précéda Ferret dans un pavillon fort banal, assez semblable à une maison de famille quelconque. On n'y sentait même pas le relent fade et sirupeux qui flotte dans les salles et les corridors des hôpitaux. Les appartements qu'il renfermait n'avaient point de physionomie particulière ; ils étaient garnis de meubles en noyer verni, de fauteuils recouverts de reps grenat, le tout fort bien tenu, mais sans un bibelot, sans une photographie, sans rien qui pût évoquer un peu de vie de la pensée ou du cœur. Ferret en fit tout haut la remarque.

— Peuh ! dit M. Sauveur. Les objets extérieurs ne les intéressent guère. La plupart ne les verraient pas. Ils en ont assez avec leurs hallucinations et leurs marottes pour peupler leurs chambres.

Comme M. Sauveur disait ces mots, Ferret avisa, sur le guéridon d'une des chambres les plus cossues, un volumineux grimoire sur lequel il lut, au-dessous d'une dédicace ainsi formulée :

Aux mânes de Monsieur Henri POINCARÉ

MATHÉMATICIEN

MEMBRE DE L'INSTITUT,

Confraternel hommage,

le titre suivant écrit en grec :

Peri tôn trigônôn

Les premières pages qu'il feuilleta étaient couvertes d'un barbouillage sans nom, analogue à celui dont les marmots zèbrent des feuillets blancs, quand ils veulent se donner à eux-mêmes l'illusion qu'ils savent écrire. Puis, c'étaient les folles figures d'une invraisemblable géométrie.

— Qu'est ceci ? demanda Ferret.

— Ah ! dit M. Sauveur en riant, vous avez là un ouvrage destiné à éclipser Euclide et sa trente-deuxième proposition, Newton et son binôme, un vaste traité où l'un de nos plus doux maniaques révèle au monde savant deux nouveaux cas d'égalité des triangles.

M. Sauveur et Ferret visitèrent ensuite d'autres pavillons à peu près semblables que reliaient entre eux des galeries couvertes. Ils inspectèrent jusqu'aux cuisines tout incendiées par les reflets rutilants des bassines et des chau-

drons, où mijotaient à petit feu des mets pour le repas du soir, et firent une assez longue station aux salles de douches, tout embuées de vapeur et dans lesquelles, du haut d'un tréteau, de vagues ombres braquaient vers une cible invisible un jet qui se brisait en perles avec un claquement d'étincelles électriques.

Dans le fond de ces salles, on entendait le flic flac de pieds humides rythmant sur le sol mouillé une danse triviale et balourde. De longs soupirs de bêtes essouffées, de bêtes transies, résonnaient sous les voûtes.

Ferret redoutait à chaque instant de voir apparaître la silhouette tristement burlesque du malheureux Havain.

M. Sauveur ne lui fit pas grâce du moindre recoin. Sous sa conduite, Ferret grimpa jusqu'aux mansardes et s'abîma dans la profondeur des caves.

Enfin, l'infatigable cicérone, ayant cependant remarqué que son hôte et visiteur commençait à être un peu las, émit l'ingénieuse idée d'une courte halte dans la chapelle de l'établissement.

... Elle était toute petite, cette chapelle, très intime, et exhalait à la fois une liturgique senteur d'encens refroidi et un fade relent d'humidité.

Ferret se découvrit en entrant.

A sa grande surprise, M. Sauveur ne fit point mine, malgré la sainteté du lieu, d'ôter le panama qui lui servait de couvre-chef. Ferret laissa sans doute paraître quelque chose de son étonnement, car M. Sauveur lui dit, en manière d'explication, ces quelques mots qui ne laissèrent pas de l'étonner :

— Etant ici chez moi, je reste couvert.

Dans la minuscule nef, une femme priait à haute voix et avec force gestes, agenouillée ou plutôt accroupie sur ses talons redressés. Son oraison était calme, sans fièvre mystique, au moins apparente. Elle priait comme on cause, avec des moments de silence, pendant lesquels, l'oreille tendue, elle écoutait sans doute la réponse venue du ciel.

Du haut d'un vitrail, une Vierge souriante, au-dessous de laquelle se lisaient les mots, si touchants dans ce lieu, de la sainte litanie : *Salus infirmorum*, semblait prendre doucement en pitié le religieux et calme délire de la pauvre démente.

Ferret alors, en proie à un invincible malaise, se dirigea vers la porte. M. Sauveur le suivit.

— Il ne reste plus, dit M. Sauveur au magistrat, qu'à vous montrer le coin du parc où se trouvent en ce moment nos pensionnaires. Nous ne serons séparés d'eux que par une claire-voie, et nous pourrons les regarder sans être aperçu.

Ils sortirent de la chapelle par une porte latérale et contournèrent l'abside jusqu'au détour d'une allée que fermait en effet une claire-voie

et dont un rideau de bambous voilait légèrement la perspective.

Ferret se pencha pour voir.

Des malades étaient là, tous masculins, groupés en assez grand nombre, pour la plupart assis, ayant des airs de causer comme tout le monde. Leurs attitudes, leur calme absolu, la tranquillité de leurs gestes et le ton tout à fait normal de leur voix eussent fait honneur à des gens de sens rassis. Seuls, deux d'entre eux, auxquels, du reste, les autres ne prenaient point garde, avaient dans leur allure, dans l'impétuosité, dans l'irrégularité et l'asymétrie de leurs mouvements, ce qui trahit de prime abord l'aliéné.

L'un, dans la partie la plus lointaine de l'allée, les mains tendues, les doigts écartés et crispés, se livrait aux gesticulations désordonnées de la mimique la plus violente.

M. Sauveur présenta l'autre à Ferret.

— Celui-ci, dit-il, on l'appelle le tambour-major. Effectivement il fut jadistambour-major. Et l'étrange, c'est qu'il a conservé, sous la forme de constantes hallucinations auditives, le souvenir des batteries et des claironnées d'antan. C'est chez lui une manière de folie des grandeurs. Il ne lui semble pas qu'il puisse y avoir de destinée plus haute que celle de tambour-major. Et dans cette oasis de verdure où ne s'entendent guère que le pépiement des oiseaux et les colloques de nos malades, lui se repaît des prétendus vacarmes déchaînés par les mouvements impérieux de son bâton et de ses bras.

Le bonhomme à ce moment s'avancait, canne haute, vers M. Sauveur et vers Ferret, rythmant de ses bras agités par brusques saccades la fanfare qu'il croyait ouïr et qui sans doute lui semblait trop mollement cadencée. Parfois il se retournait vers ses invisibles musiciens. D'un mouvement de tête il stimulait quelque tambour indolent, étendait, sa main pour un signal d'attaque, redressait sa canne pour arrêter net une sonnerie.

Comme il s'approchait de plus en plus de la claire-voie, Ferret put à loisir l'examiner. C'était un grand diable au facies à la fois terrible et bon enfant, comme celui qu'on voit souvent aux sous-offs devenus vieux. Dans cette flambée de musique silencieuse, son masque guerrier s'était embrasé, ses yeux bleu d'acier, sous l'arcade neigeuse de ses sourcils, lançaient des éclairs. Il portait moustache et barbiche d'argent. Sur une chemise de couleur à col rabattu flottait en Lavallière une cravate bleu foncé. Il était vêtu de velours marron côtelé ; sur son veston s'étaient les décorations des Ordres les plus invraisemblables. Son pantalon était savamment plissé à la hussarde et s'évasait largement au niveau des poches. Un chapeau mou de feutre noir à larges bords couronnait sa tête de chef-tapin herculéen et martial.

Mais tout cela n'intéressait plus que médiocrement Ferret qui commençait à trouver un peu longue sa tournée d'exploration dans les diverses parties de la maison Dufesc.

M. Sauveur devina son impatience et se mit en devoir d'abrégé la troublante promenade.

— Vous êtes peut-être las, Monsieur, dit-il à Ferret, de notre pérégrination un peu prolongée, et forcément assez mélancolique. Nous allons donc, par le plus court chemin, gagner la porte de sortie de l'établissement. Il va sans dire, continua-t-il avec un sourire courtois, que je serai toujours heureux, quand s'en représentera l'occasion, de vous donner moi-même des nouvelles de votre ami Havain. Je me plais à penser qu'une autre fois je pourrai vous les donner meilleures.

Puis, il se prit à philosopher, avec sérénité et non sans finesse, sur les divers cas d'aliénation qu'il avait eu le loisir de rencontrer depuis qu'il habitait la maison Dufesc. Il évoqua en dernier lieu la lubie étrange d'un pensionnaire dont Ferret venait d'apercevoir à une fenêtre du premier pavillon le masque hirsute.

— En voilà, un, dit-il, qui se complait dans une glorieuse démente... Par quelle fêlure peut s'insinuer dans le cerveau d'un homme une aussi grossière aberration, la science ne le sait pas encore... Figurez-vous, Monsieur, que cet infortuné s'est mis dans la tête qu'il est Dieu. Il n'en

veut pas démordre. Il passe son temps à réclamer des adorations et des prières et se plaint qu'on lui vole l'encens et les cantiques.

Et M. Sauveur ajouta d'une voix d'abord très douce et comme apitoyée, puis très grave et très solennelle, en levant vers le ciel deux doigts qui semblaient vouloir bénir :

— N'y aurait-il pas quelque chose de sacrilège dans cette erreur, si le misérable n'était fou?... Devrait-il ignorer sans cela qu'il n'est ici d'autre Dieu que moi, et que celui qu'on appelle ici Sauveur est le souverain Maître et le Dispensateur de tout? Mon fils, conclut-il d'un ton majestueusement paternel, tout en accompagnant vers la sortie Pierre Ferret, qui hâtait le pas sans demander son reste, mon fils, n'oubliez pas qu'il a été donné de voir ici dans son *incognito* Dieu lui-même, une deuxième fois revêtu de l'enveloppe humaine, pour revoir les hommes de près et soulager leurs plus terribles misères... Louez-moi et rendez-moi grâces à jamais de cette faveur.

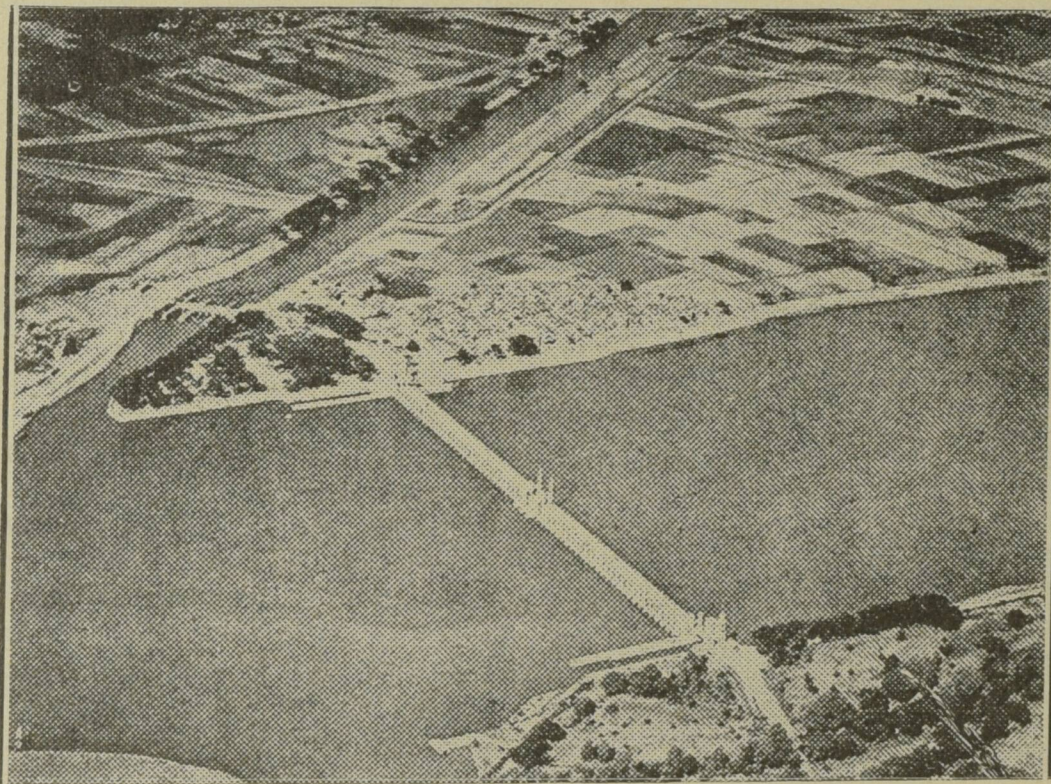
Et bénissant Ferret ahuri :

— *Vade in pace*, dit-il.

Puis, brusquement, il tourna le dos au magistrat qui regagna vivement la porte.

JOSÉ VINCENT.

(*L'étrange épisode de ma mort et de mes obsèques, chez Bloud, à Paris.*)



AU PAYS DES PHARAONS

Un des barrages du Nil, à quinze milles du Delta de ce fleuve.

Ça te portera bonheur

A Auteuil, deux charretiers, employés dans un vaste chantier, remplissaient leurs tombeaux. Le travail était pénible, la tâche bien dure sous les chauds rayons d'un soleil, de plomb. Suant et soufflant, nos deux hommes parfois s'arrêtaient ; du revers de leur manche ils essayaient la sueur qui ruisselait sur leur front bronzé, puis échangeaient quelques mots banals. Comme beaucoup d'ouvriers de nos jours et de leur condition, ils étaient bons et honnêtes, mais d'une indifférence parfaite et d'une ignorance absolue au point de vue religieux.

Tout à coup, plongeant lentement sa pelle au cœur d'un monceau de plâtras, l'un d'eux vient de découvrir une statue de saint Joseph.

— “Tiens, un Bon Dieu ! dit-il à son camarade.

— Ne le brise pas, cela te porterait malheur.

— Tu crois ça, toi ; des vieux contes de ma grand'mère !

— Ne le brise pas ; donne-le moi plutôt ; quoique je ne sois pas d'église, j'aimerais mieux emporter un Bon Dieu chez nous que de le jeter dans un tombereau ; ça me porterait malheur.

— Au fait, tu as raison, reprit l'autre, que le doux visage de saint Joseph a ramené au temps de sa première communion ; emporte la statue chez toi, ça te portera peut-être bonheur.”

.....

Usé par le travail, miné par une cruelle maladie, le charretier d'autrefois est maintenant au seuil de sa tombe.

Dans la modeste chambre, un vieux lit en bois vermoulu, une petite table boiteuse, quatre chaises à demi dépaillées dénotent la pauvreté, presque la misère ; sur la cheminée une statuette de saint Joseph entre deux flambeaux rustiques.

Sur le lit, enveloppé de couvertures en lambeaux, fatiguées d'avoir abrité les chevaux du patron, l'ex-charretier attend la mort ; près de lui, sa petite-fille, garde-malade de treize ans à peine.

— “Grand-père, si tu voulais, j'irais chercher M. l'abbé du catéchisme ; il est si bon pour nous !

— Mais non, ma petite ; je n'en suis pas encore là.

Ils n'en sont jamais là, ces pauvres gens !

Plusieurs fois déjà, il a, de cette façon, refusé de mettre ordre aux affaires de sa conscience ; mais saint Joseph, qui ne s'est jamais laissé vaincre en générosité, veille sur cet ouvrier, et bientôt il va récompenser magnifiquement l'acte de respect que le charretier avait accompli dix ans auparavant à l'égard de sa statue.

Pendant une de ses nuits d'insomnie, le souvenir de ce fait passé depuis si longtemps déjà, lui revient à l'esprit. Il la revoit, cette belle statue de saint Joseph tenant l'enfant Jésus

dans ses bras ; il la regarde sur la cheminée ; ne croit-il pas l'entendre parler, la voir sourire ?

— “Mon enfant, Marie... apporte-moi la statue qui est sur la cheminée... elle veut me parler, je l'entends.

— Pauvre grand-père, soupira l'enfant, la fièvre le ronge !”

Et elle lui remet la statue de saint Joseph, qu'il examine. Cette radieuse vision l'émeut jusqu'aux larmes.

Le moment paraissait venu de lui parler des derniers sacrements.

— “Grand-père, murmura doucement Marie à l'oreille du vieux charretier qu'elle embrasse, si tu voulais, j'irais dire à M. l'abbé du catéchisme que tu désires lui parler ; tu le connais, il est si bon !

— Lui parler ! lui parler ! c'est vague ; dis-lui que je veux me confesser.

— Merci, grand saint Joseph ! Vous sauvez l'âme de celui qui a respecté votre statue ! Merci, merci, !”

Et pendant que, chrétiennement joyeuse, l'enfant courait chercher le vicaire, le malade ne cessait de baiser l'image de saint Joseph.

Une fois qu'il fut rentré en grâce avec le Bon Dieu et qu'il eut reçu les derniers sacrements, il voulut faire venir dans sa chambre trois de ses anciens compagnons de chantier, bons cœurs comme lui, mais, comme lui, fort indifférents en matière religieuse.

— “Ne faites pas comme moi, leur dit-il ; croyez en Dieu, allez à la messe le dimanche et pratiquez vos devoirs religieux. Et puis, si dans les démolitions vous trouvez une statue, ne la brisez pas : pour cela imitez-moi, gardez-la avec respect, elle vous portera bonheur.”

Quelques jours plus tard, le charretier converti mourait pieusement en pressant sur son cœur la statue qu'il avait sauvée.

(*Messenger de Notre-Dame de Brebières.*)

GALEJADE FUNEBRE

Un avocat, dont la femme est malade, fait appel à la science d'un médecin et s'enquiert des prix qu'il lui réserve.

— *C'est cher, dit l'avocat, Entendons-nous, si vous le voulez bien. Je puis disposer de \$400. Ils seront à vous, que vous tuiez ma pauvre malade ou que vous la guérissiez.*

La dame mourut. Quand le médecin se présenta pour les honoraires :

— *Avez-vous tué ma femme ? demanda l'avocat.*

— *Tué ! y pensez-vous ? ...*

— *L'avez-vous guérie ?*

— *Hélas ! non, vous le voyez bien.*

— *En ce cas, mon cher docteur, aux termes de votre convention, nous sommes quittes.*

Méfions-nous des métaphores ! disait Napoléon.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“The Evolution of French Canada”

JEAN-CHARLEMAGNE BRACQ

J'avais promis aux lecteurs de l'*Apôtre* un retour prochain au chapitre troisième — “Causes of British Ascendency” — du volume si sympathique de M. Jean-Charlemagne Bracq.

Jamais encore, et surtout en langue anglaise, on a présenté plus saisissante synthèse de la misère noire et de l'abandon moral dans lesquels se trouva la population française de ce pays-ci, après la Cession, ni placé avec tant de robuste clarté, à l'avant plan de ce tableau sombre, l'avidement aventurier, qui suit le vainqueur et que celui-ci favorise des dépouilles du vaincu à la manière antique et barbare.

C'est un léger défaut du grand nombre — du très grand nombre — de nos compatriotes anglo-saxons d'une certaine culture que de s'imaginer supérieurs à la moyenne de leurs concitoyens d'origine française. Et, malheureusement, les camarades d'origine anglaise ne cachent guère leur léger défaut; ce qui serait ennuyeux pour nous, si nous les prenions au sérieux; ce qui nous ennuie réellement quand nos concitoyens anglais se prenant au sérieux veulent nous forcer à admirer et même à partager leur misère intellectuelle. Ainsi, ce très léger défaut nous vaut probablement les persécutions de la langue française dans toutes les provinces de la Confédération où les Canadiens français sont en minorité.

Notre concitoyen anglais se croit si drôlement notre supérieur — alors qu'il n'a sur nous qu'une supériorité monétaire et qui s'explique bien et se balance, au surplus, par une infériorité marquée en des domaines moins matériels — qu'il veut nous faire largesse de sa culture.

La méprise est charmante.

M. Bracq souligne le défaut mignon au début même de ses “Causes of British Ascendency” et nous sentons qu'il aperçoit l'injustice grave où ce défaut léger pousse nos compatriotes d'une autre origine.

* * *

Nos amis anglo-saxons possèdent sur nous l'avantage de la richesse. Ils ont acquis plus que nous depuis les cent cinquante ans qu'ils vivent à nos côtés.

“Mais ne vaut-il pas la peine, écrit M. Bracq, de rechercher les principales causes de cette supériorité dont les Anglo-canadiens sont si fiers? Leur succès résulte-t-il de quelque qualité ethnique, ou s'il provient de l'opportunité très grande qui leur fut offerte, des faveurs politiques, des dons magnifiques de la mère-patrie?”

Deux superbes points d'interrogation.

L'auteur de *The Evolution of French Canada* est un indiscret résolu. Il conduit à l'aide de documents irrécusables, empruntés à des historiens anglais ou canadiens anglais, avec une évidente recherche de l'impartialité, une enquête aux conclusions assez amusantes.

Car si les camarades anglo-saxons, groupés à nos côtés dans la Confédération, sont aujourd'hui mieux pourvus que nous des dons de la fortune, la faveur y est pour plus que la valeur, paraît-il, et les pots-de-vin et la bonhomie d'une administration qui savait tailler à la bonne franquette de larges prébendes dans les biens de la couronne, tiennent autant de part que le talent dans leur succès.

Ce secret en vaut un autre. Mais il n'est un secret que pour nos associés constitutionnels de la Confédération, car nous l'avons découvert quelque peu, si nous n'avions pas autant de détails précis que M. Bracq nous en livre dans son excellent ouvrage.

* * *

Dans la chronique de l'*Apôtre*, livraison de janvier, au cours d'une analyse générale de *The Evolution of French Canada* nous avons cité quelques chiffres fournis par M. Bracq; voici de non moindres renseignements.

A la conquête du Canada, pendant que le paysan français ruiné, épuisé par une longue guerre, ne trouvait d'autre appui que son clergé, plus pauvre que lui et obligé de lutter pour se faire reconnaître, le vainqueur devenait possesseur d'une colonie ou les travaux de déblaiement étaient presque terminés.

Il arrivait à point et sut profiter de ses avantages sans vergogne.

La Grande-Bretagne obtint de la France une indemnité de guerre de \$500,000. en obligations et de \$120, 000. en argent dont la plus grande partie tomba dans les goussets anglo-canadiens.

Les nouveaux venus s'emparèrent du commerce si lucratif des fourrures qui les avaient attirés dans le Nord comme les mines d'or avaient attiré les Espagnols au Sud.

Les seigneuries d'Argenteuil, Chambly, Monnoir, de Léry, Lacolle, Bleury, Sabrevois, Noyan Beauharnois, Terrebonne, Saint-Armand, Sorel, etc., leur furent cédées à vil prix.

Lord Durham a témoigné que les créatures de l'administration obtinrent de beaux domaines de millions d'âres de terre.

Pour leur part, de 1796 à 1814, les soldats reçurent 2,203,709 âres. Les choses se passèrent comme à Rome au temps des proscriptions de Marius, sauf qu'ici il n'y eut pas comme à Rome et en Acadie de proscriptions.

Naturellement, les Anglo-canadiens appuyés par la finance de la mère-patrie s'emparèrent du commerce d'importation, et d'exportation, du commerce des liqueurs, des compagnies de transport maritime et terrestre.

* * *

Lorsque notre camarade anglo-canadien se réjouit de sa supériorité financière, il oublie donc les quelques petites faveurs administratives qui lui ont permis de ramasser rapidement ses pièces de monnaies.

Et puis, nous avons bien, nous aussi, quelques raisons de n'être pas mécontents de notre sort.

“Lorsque, dit M. Bracq, les Anglo-Canadiens arborent des airs dédaigneux de supériorité — les plus nobles, les plus cultivés s'en abstiennent — ils appuient sur leur puissance d'acquisition matérielle et leur valeur économique. Bien que non indifférent à la richesse, le Canadien français honore, au-dessus de tout, la reli-

gion, la culture, les bonnes manières, l'amour du prochain. Il est loyal à la Grande-Bretagne, mais tient à sa langue, à ses lois et à sa foi. Pour lui, ce sont les valeurs éternelles qui comptent. Il aime les instruments de sa survivance — ses écoles, collèges, universités, sa vie sociale, sa littérature, son art — et il ne le cède à personne en philanthropie. Il possède moins d'argent que l'Anglo-canadien, mais plus de contentement. Il s'attache à la vie agricole, non comme au plus rapide moyen d'atteindre la richesse, mais comme au meilleur moyen de rendre l'homme dévoué à son Dieu et à sa Patrie.”

En effet, en effet...

* * *

Dans *The Canadian Historical Review* de Toronto, livraison de décembre 1924, un monsieur Georges M. Wrong nous fournit une bonne analyse du volume de M. Bracq, mais non sans y glisser, vous pensez bien, une petite restriction, qui n'a pas même d'ailleurs le mérite de la nouveauté.

M. Bracq, lisons-nous, “has set out to prove something — how admirable a people are the French Canadians — and makes out a good case, but he sees the problem through Gallic eyes and throughout is so ready to lay emphasis upon defects of British methods that we are led to wonder whether a French conqueror would have been as generous to a helpless and conquered people, and we learn to admire rather than to condemn the British spirit of liberty which has made possible to-day a real New France in Canada under British rule.”

M. Georges-M. Wrong, avec une mauvaise humeur qui s'explique, renouvelle le geste de Sem et Japhet ; à reculons, il jette un manteau sur les épaules de l'Angleterre conquérante du Canada que M. Bracq avait un peu dévêtue.

Mais le manteau que sa pudeur a saisi est d'un étoffe légère. Il ne nous empêche pas d'apercevoir, l'histoire en main, que la Providence a plus fait pour notre survivance que cette Angleterre généreuse, personnage de la mythologie britannique. La naissance d'une forte fédération américaine à nos côtés, et quelques autres petites choses et l'énergique résistance de nos ancêtres, qui ne reculèrent pas devant les coups de fusils, forcèrent tout de même un peu la géné-

rosité du conquérant et le "British spirit of liberty".

Laissons M. Wrong à ses bons sentiments de fierté patriotique.

Mais au nom du même sentiment de fierté patriotique, on nous permettra d'accueillir avec la plus grande bienveillance le volume courageux que M. Jean-Charlemagne Bracq a publié pour honorer la race canadienne-française auprès des Anglo-saxons.

The Evolution of French Canada doit prendre place sur les rayons des bibliothèques canadiennes-françaises.

FERDINAND BÉLANGER.

UN BON DICTIONNAIRE

Les parents qui désirent mettre entre les mains de leurs enfants un dictionnaire irréprochable, se procurent le *Dictionnaire alphabétique et logique* d'Élie Blanc, publié chez Vitte, à Paris, en 1923. Près de 1,200 pages. Plus de 3,000 mots illustrés. Contient un petit dictionnaire des proverbes français et une partie logique ou raisonnée très utile pour la composition. Fait spécialement pour les écoles. Prix cartonné : \$1.50, \$1.65 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

AMUSEMENT DE ROI

Un jour, à Hendaye, le roi d'Espagne, se promenant à pied, aperçoit de petits paysans jouant aux billes, à la "bloquette".

Il s'approche, engage la conversation, et bientôt le voilà jouant avec eux. Soudain, la mère des petits arrive, reconnaît ce joueur et, s'adressant aux enfants :

"Malheureux, que faites-vous ? Vous jouez avec le roi d'Espagne !"

Et voilà les enfants muets, figés, n'osant plus toucher leurs billes. Mais le roi, d'un ton de regret :

"Oh ! Madame, pourquoi nous avez-vous dérangés ? Nous étions si bien en train de nous amuser !"

BEAUX DRAMES

"L'EAU-DE-FEU", drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

"LE FILS MAUDIT", drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'*Apôtre* et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.



LE PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR À PARIS

Cour intérieure dont une partie va être modifiée

Ephémérides Canadiennes

FEVRIER

2.— Le Conseil général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal décide d'appuyer le projet de loi Tétreau en faveur de la proclamation officielle du 24 juin, fête nationale des Canadiens français, comme jour férié.

— Devant la "Canadian Pulpwood Assoc.", siégeant à Québec, M. Gustave-C. Piché, chef du service forestier en notre province, affirme crânement que "le bon colon a des droits sur la forêt". Il fait un appel, en conséquence, à la loyale équité des détenteurs de limites.

— M. le Dr Calixte Dagneau est élu président de l'Institut Canadien de Québec.

3.— NN. SS. Béliveau et Sinnott, archevêques de Saint-Boniface et de Winnipeg, Man., lancent, de concert, un appel ému à leurs ouailles et à tous leurs vénérés collègues, les autres archevêques et évêques du Canada, en faveur du diocèse national des Ukranien (Ruthènes) qui souffre d'une pénurie profonde, de nature à exposer les malheureux Ukranien à tous les dangers de l'apostasie.

4.— On annonce que le fameux tunnel Connaught, sous le mont Macdonald, dans la chaîne des Selkirk, C. A., sera parachevé aujourd'hui. Il a cinq milles de longueur et comporte un revêtement complet en blocs de ciment.

— A Sherbrooke, décède M. l'abbé Octave Martin, principal de l'école normale de cette ville, à l'âge de 57 ans.

— La Banque Canadienne Nationale fait l'acquisition des propriétés de la "Machine Agricole Nationale" de Montmagny, au prix de \$450,000.

5.— Aujourd'hui s'ouvre à Ottawa, la quatrième session du quatorzième parlement fédéral.

— En vertu d'une décision heureuse des autorités compétentes, la paroisse de Sandy Bay, comté de Matane, a pris officiellement l'appellation française de "Baie des Sables", depuis le 1er janvier dernier.

— Sir Henry Thornton, de passage à Québec, déclare que les autorités du C. N. R. ont l'intention de construire une voie ferrée de Macamik à Rouyn.

6.— Un groupe de raquetteurs de Québec partent pour une excursion à Lewiston, Maine.

— A Montréal décède M. l'abbé F.-X.-E. Ecrement, curé de Sainte-Cunégonde, à l'âge de 75 ans.

— Le Juge en chef Anglin, de la Cour Suprême du Canada, est élevé à la dignité de Conseiller privé de S. M. le roi du Royaume-Uni.

— La Ligue d'Action française, de Montréal, joint ses instances à celles des nombreuses associations canadiennes-françaises qui réclament de notre Législature l'institution d'une fête légale en l'honneur de notre Patron national, saint Jean-Baptiste, le 24 juin.

8.— On lit à Québec, au prône des paroisses intéressées, le décret d'érection canonique d'une nouvelle paroisse de notre ville. Cette paroisse, qui sera sous la direction des RR. Pères Dominicains, aura pour premier curé, le R. P. H. Martin, O. P. et pour titulaire Saint Dominique.

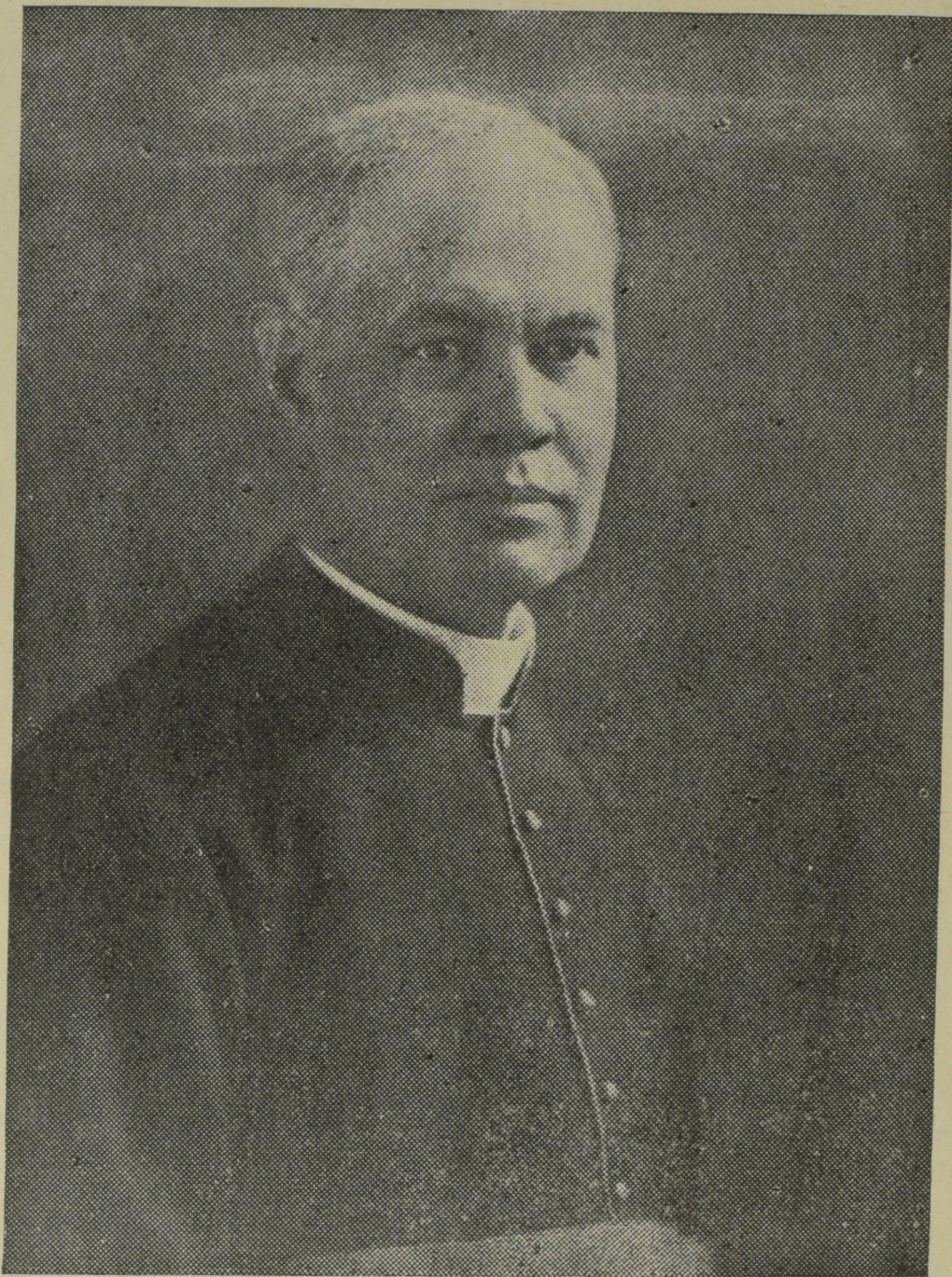
9.— M. W.-T.-R. Preston, commissaire-enquêteur fédéral sur le "combine", ou monopole, de la North Atlantic Shipping, produit toute une sensation, par son rapport déposé aux Communes, et dont la conclusion très nette est que cette pieuvre du transport maritime (qui englobait même jusque dernièrement la Marine du Gouvernement canadien) organisé par des intérêts britanniques, sur tous les océans du monde, et régnant depuis 1900, menace de ruiner à fond le trafic d'exportation du Canada, s'il n'est promptement mis bon ordre à ses empiètements, en coupant sans merci ses tentacules.

— Dans l'appendice de son rapport au gouvernement fédéral, lequel vient d'être déposé aux Communes, la Commission du Blé, dont le président était l'honorable M. Turgeon, de la Saskatchewan, recommande instamment au pouvoir central d'adopter une politique énergique en vue de mettre fin à l'exode vers les États-Unis des fils des cultivateurs canadiens.

10.— M. Guy Vanier, avocat, devient président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal en remplacement de M. J.-V. Desaulniers, démissionnaire.

12.— Des pluies torrentielles qui durent depuis quelques jours font monter le lit des rivières. Un pont de 400 pieds de longueur est même emporté par les glaces sur la rivière Nicolet.

13.— L'Assemblée législative adopte le bill ratifiant le projet de construction des usines de la "Anglo-Canadian Paper Mills Co." C'est on le sait, le grand syndicat de fabrication de



S. G. MGR A.-E. DESCHAMPS

ÉVÊQUE-ÉLU DE THENESSUS,

AUXILIAIRE DE MONTRÉAL

pulpe, qui a acquis et doit exploiter les limites forestières de la rivière Manicouagan, sur la côte nord. Il érigera, à très brève échéance, dans un rayon de huit milles de Québec, de vastes moulins, dont l'installation coûterait, au bas mot, \$15,000,000. et qui fourniront de l'emploi à tout près d'un millier de travailleurs.

15.— On apprend par un cablogramme adressé à son fils, le Dr P.-V. Marceau, que M. G.-S. Marceau, marchand bien connu de Québec, est décédé subitement à Alger.

— S. G. Mgr J.-A. Langlois ordonne à Québec M. l'abbé Evariste Roy, cinquième prêtre de sa famille. Les autres sont MM. les abbés Albert Roy, professeur au Séminaire de Québec, Pamphile Roy, actuellement dans le Texas, les RR. Pères Marie-Antoine, O. F. M. (Hermas), au couvent de Rosemont, Montréal, et Egide, O. F. M. (Donat), en mission au Japon.

17.— Le Premier ministre du Canada, M. Mackenzie King, annonce aux Communes d'Ottawa qu'il admet les droits des déposants de la Home Bank à une compensation, en équité. Une législation fédérale sera adoptée en ce sens.

18.— La proposition du député fédéral ontarien Billy McLean, visant à une refonte de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord — charte de la Confédération canadienne — soulève toute une discussion, aux Communes d'Ottawa, L'honorable M. Ernest Lapointe se dresse, avec une énergique dignité, en face de cet attentat, plus ou moins bien dissimulé, aux droits de sa race, et il fait remarquer aux novateurs que l'Acte fédératif du Canada ne peut être modifié sans l'assentiment de toutes les provinces.

19.— L'Association catholique de la Jeunesse Canadienne française, couronne à la Salle Saint Sulpice, Montréal, les lauréats des prix d'Action intellectuelle. Parmi les vainqueurs, nous sommes heureux de compter plusieurs figures québécoises : M. l'abbé Victorin Germain, aumônier de Méridi, lauréat du prix de littérature et de sciences religieuses, avec son livre : *A propos d'autorité*; le R. Père Egide Roy, O. F. M., actuellement au Japon, lauréat du prix d'histoire et de politique, avec son ouvrage ; *La formation du régime scolaire Canadien-français* ; M. Charles Gagné, professeur à l'École d'Agriculture de Ste-Anne, prix de sciences sociales, ouvrage primé : *Notre problème agricole en 1924* ; Millicent, Mlle Amélie Leclerc, prix de poésie, ouvrage primé : *Campagnes*. Les *Monographies économiques* de M. Émile Benoist, que M. Ferdinand Bélanger a analysé le mois dernier, dans notre revue, a obtenu à son auteur le prix d'économie politique.

— D'après les statistiques fournies aux Communes d'Ottawa, 16,328 Canadiens seraient

revenus des États-Unis en notre pays, au cours de 1924, avec l'intention de demeurer parmi nous.

— A l'Hospice de Saint-Damien de Bellechasse décède M. l'abbé Darie-Mathias Lemieux, ancien curé de Saint-Lazare, à l'âge de 83 ans.

20.— On apprend avec joie que le Saint Siège vient de donner un auxiliaire à Mgr Gauthier, administrateur apostolique de Montréal, dans la personne de Mgr A.-E. Deschamps, P. A., V. G. Mgr Deschamps aura le titre d'évêque de Thenessus, Basse Egypte.

21.— Émile Saint-Goddard, de Le Pas, portant les couleurs de la Franquelin Pulp Co., est vainqueur de la course de chiens de Québec.

22.— S. G. Mgr R.-M. Rouleau, O. P., évêque de Valleyfield, annonce à son retour de Rome, que le Saint Père a élevé deux prêtres de son diocèse à la dignité de Prélats de Sa Sainteté. Ce sont MM. les chanoines Théodule Nepveu, curé de Beauharnois, et Pierre Sabourin, supérieur du séminaire diocésain.

23.— La Délégation Apostolique du Canada confirme la nomination de Mgr John-T. Kidd, recteur du Séminaire Saint-Augustin de Toronto, comme évêque de Calgary. S. G. Mgr Kidd succède à S. G. Mgr McNally, récemment transféré au siège de Hamilton.

25.— Aujourd'hui tombe le centenaire du Séminaire de Sainte-Thérèse. C'est en effet le 25 février 1825, précisément un mercredi des Cendres comme cette année, que M. Charles Ducharme fonda, dans le dénuement le plus absolu, la petite école latine, premier germe du Séminaire actuel.

— D'après une dépêche de Winnipeg, des capitalistes américains seraient à organiser l'établissement simultané de trois grandes fabriques de conserves, au Canada : l'une aux environs de Winnipeg, une deuxième à Québec, et l'autre en Colombie Anglaise.

— Le comité des chemins de fer de la Législature de Québec approuve la charte de la nouvelle voie ferrée projetée sous le nom de *Grand Nord de Québec*, au capital de \$2,000,000 avec siège d'affaires à Québec. Il lui impose seulement de toucher un point particulier, sur la côte nord du golfe S.-Laurent, entre Sept-Iles et Natashquan.

— L'honorable Dr Ernest Choquette soulève, au Conseil législatif de Québec, un intéressant débat en proposant un bill pour enjoindre aux commissions scolaires de réserver à l'achat d'ouvrages canadiens la moitié des fonds qu'elles consacrent à acheter des récompenses. Appuyée par les honorables MM. Chapais, Du Tremblay, Simard et autres, cette mesure reçoit le plein assentiment de la Chambre.

26.— L'Assemblée législative de Québec adopte à l'unanimité, après un intéressant et

concluant discours du proposeur de cette mesure patriotique, M. Ernest Tétreau, député de Montréal (Dorion), le projet de loi faisant une fête légale, en province de Québec, de la journée du 24 juin, fête de notre Patron national, S. Jean-Baptiste.

27.— On annonce le décès de M. l'abbé Donat LeBlanc, curé de Shédiac, N. B., à l'âge de 55 ans.

— Le feu détruit le couvent des Sœurs de l'Assomption, à L'Avenir, comté de Drummond.

28.— Une secousse de tremblement de terre assez violente et qui dure près de trente secondes, jette l'effroi dans toute la région de Québec. On enregistre des dégâts un peu partout mais ils ne sont pas très considérables.

RÉPONSE INGÉNUE

A l'examen, dans une école de village, les enfants sont interrogés sur l'histoire naturelle. Après quelques questions, l'inspecteur demande :
 "Quel oiseau, nous venant d'Afrique, a des ailes et est incapables de voler ?"

L'inspecteur voulait parler de l'autruche.

La classe entière resta muette. Pensant encourager les élèves, l'inspecteur promit dix sous au petit garçon ou à la petite fille qui répondrait. Après quelques secondes d'hésitation, une bambine leva la main.

"Bien ma petite, dit l'inspecteur ; qu'est-ce ?
 — C'est un oiseau mort, monsieur."

L'inspecteur resta confondu de cette réponse.



LE NOUVEL HÔTEL QUE LA COMPAGNIE DU PACIFIQUE CANADIEN EST À FAIRE
 CONSTRUIRE AU LAC LOUISE, DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

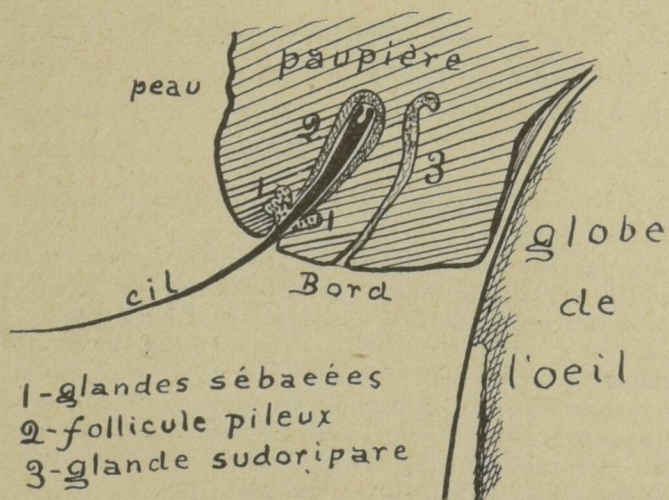
L'ORGELET

Nous avons commencé le mois dernier à étudier les maladies des paupières, et nous avons vu les conséquences de la paralysie qui peut atteindre les muscles qui les ouvrent ou les ferment. Nous allons parler aujourd'hui de l'*orgelet*, une maladie si commune qu'elle en est banale, et qui a reçu pour cette raison des noms populaires : tel *compère-Loriot* en France ; *ardilleux* ou *orgueilleux* chez nous.

L'orgelet est un vulgaire abcès, où si l'on aime mieux, un vulgaire furoncle. Mais comme il siège au bord de la paupière, un des endroits les plus apparents de la face, il ne peut passer inaperçu. Au reste, il est fréquent, exposé à des récidives nombreuses, ce qui en fait une maladie fort connue... en apparence. Car, en réalité elle l'est fort peu, et d'autant moins que l'on néglige le plus souvent de recourir à des hommes de l'art pour la traiter.

* * *

Nous ne croyons mieux faire, pour en faire comprendre le mécanisme, que de prier nos lecteurs de considérer attentivement la vignette suivante, qui est une figure schématique du bord libre de la paupière coupée transversalement, à l'endroit de l'implantation des cils.



Nous y avons dessiné un cil avec sa racine d'implantation, qui ressemble à celles des autres poils, et les glandes qui l'entourent.

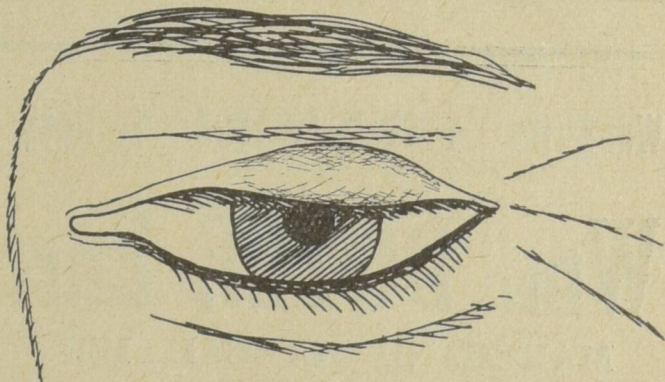
C'est la situation de ces glandes qu'il s'agit de bien examiner, car ce sont elles qui sont le siège de l'inflammation, origine de l'orgelet ou furoncle de la paupière.

* * *

Les microbes sont, comme on le sait, personnages très frères.

Que l'un d'eux se glisse le long du cil jusque dans la glande sébacée qui entoure sa base, ou mieux jusqu'au haut du follicule pileux ; que là, se trouvant bien, il s'étale à l'aise, fasse des petits ; que toute la bande se mette à sécréter ces poisons appelés toxines, et qui se répandent aux alentours ; que les globules blancs du sang, avertis du danger, accourent en foule pour apposer une barrière aux envahisseurs et les combattre de toute leur ardeur, voilà l'inflammation établie, l'orgelet constitué.

La victime commence à sentir des démangeaisons en un point du bord de la paupière affectée ; puis cette paupière paraît bientôt lourde parce qu'elle gonfle. Ce gonflement peut atteindre un volume assez considérable, mais presque jamais au point d'obstruer l'œil. Après quelques jours, si l'inflammation pour-



L'orgelet ordinaire de la paupière supérieure

suit librement son cours, un point blanchâtre apparaît.

C'est l'abcès.

Celui-ci évolue comme tous les autres abcès. Le pus une fois formé finit tôt ou tard par se frayer un chemin à l'extérieur. C'est la guérison à brève échéance, pourvu que l'œil, négligé, ne s'infecte pas sur un autre point, c'est-à-dire le long d'un autre cil ou par quelques-unes des glandes sudoripares ; auquel cas l'orgelet recommence et peut s'éterniser.

* * *

Pour éviter ce désagrément il faut traiter l'orgelet.

Non pas à la manière populaire, c'est-à-dire en passant sur le point endolori et enflammé la queue d'un chat ; mais en faisant de l'antiseptie, c'est-à-dire en faisant la vie dure aux microbes par l'emploi de médicaments qui leur sont contraires.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les Ménagères achètent parce qu'elles savent que nos **PRIX SONT LES PLUS BAS** et que nos préparats sont de **LA MEILLEURE QUALITÉ**.

SATISFACTION COMPLETE OU ARGENT REMIS

Catalogue et liste de prix envoyés sur demande

Nous expédions à la campagne et nous payons tous **LES FRAIS DE TRANSPORT**.

LAMY LIMITÉE

Tél: 2-3042 85, rue Grant QUÉBEC

Wm Doyle ÉTABLIE EN 1880 H. Doyle

Wm. DOYLE Enr.

MARCHAND QUINCAILLIER

15, RUE ST-PIERRE

Québec,
Canada.

Tél. 2-0698

Le lion et le bélier

FABLE HOTTENTOTE

Un lion retournait à son antre après une nuit de chasse fructueuse, lorsque, au détour d'une roche, il se trouva face à face avec un bélier.

Or il était advenu, par hasard, que ce lion n'avait jamais vu de bélier.

Il considéra l'inconnu d'un œil méfiant et inquiet ! son cœur, son grand cœur de lion battait de terreur à faire éclater ses flancs.

"Oh ! oh ! dit-il, quel est ce drôle ? Avec ses grandes cornes enroulés, sa longue barbiche et ses pieds fourchus, il ne m'a pas l'air d'être un saint personnage. M'est avis que ce pourrait être le diable en personne. Jouons fin contre fin, et passons prudemment notre chemin."

Puis, secouant sa crinière et courbant l'échine, il fit une courbette pleine de courtoisie.

"Bonjour, ami !" dit-il du ton le plus engageant.

Le bélier, lui non plus, n'avait jamais vu le lion de près, mais il le reconnut à sa voix et résolut de payer d'audace.

"Bonjour, mon cher ! répondit-il d'un ton rogue.

— La matinée est belle, la journée sera bonne, ajouta le lion.

— Pas pour tout le monde ! rétorqua le bélier, qui, se dressant sur ses pieds de derrière, se frappa la poitrine de ses deux pieds de devant.

— Comment t'appelles-tu, demanda timidement le lion.

— Je m'appelle bélier, bêla l'interlocuteur. Et toi ?

— Moi, je m'appelle lion.

— Oh ! oh ! un fier sacripant ! Je te connais de reste.

— Je suis bien calomnié, répliqua le lion tout tremblant et plus mort que vif.

— C'est bon, ne fais pas l'hypocrite ! Pour cette fois, je te laisse la vie sauve ! passe au large ! Mais ne te retrouve plus sur mon chemin, ou, sinon...

— Au revoir, ami, dit le lion terrifié, en tournant les talons et se félicitant de l'avoir échappé belle.

— Non, adieu ! ricana le bélier dans sa barbe. Je vois bien qu'il n'y a rien de tel que de terroriser les coquins."

UN BON DICTIONNAIRE

Les parents qui désirent mettre entre les mains de leurs enfants un dictionnaire irréprochable, se procurent le *Dictionnaire alphabétique et logique* d'Élie Blanc, publié chez Vitte, à Paris, en 1923. Près de 1,200 pages. Plus de 3,000 mots illustrés. Contient un petit dictionnaire des proverbes français et une partie logique ou raisonnée très utile pour la composition. Fait spécialement pour les écoles. Prix cartonné : \$1.50, \$1.65 franco. Au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

RADIO

LES CIRCUITS APÉRIODIQUES

Dans deux articles précédents nous avons étudié les circuits simples et les circuits doubles. Il nous reste pour terminer cette série à considérer les circuits à primaire apériodique. Un circuit à primaire apériodique est celui où le primaire est constitué par l'antenne, quelques tours de fil, et la prise de terre. Les quelques tours de fil du primaire ne sont pas suffisants pour syntoniser ce circuit à la longueur d'onde des postes transmetteurs. Dans ce cas le primaire est pratiquement sans période d'oscillation (du moins pour les ondes qui nous intéressent) et ne sert que d'agent collecteur de ces ondes.

De plus en plus les circuits du jour délaissent le primaire syntonisé pour adopter le primaire apériodique. L'expérience ayant démontré que ce dernier permet d'éliminer une foule de bruits que nous apporte le second. De plus l'ajustement d'un primaire apériodique est beaucoup plus facile que l'autre. Pour notre part nous avons avoir modifié quelque peu nos idées au sujet de ce circuit : nous avons été tout d'abord partisan d'un primaire syntonisé.

Les deux premiers circuits sur lesquels on a adopté le primaire apériodique sont : celui dit de Haynes et le circuit Reinartz.

La vignette No 1 représente le circuit de Haynes.

Le secondaire consiste en une bobine d'environ 60 tours shuntée par un condensateur variable de faible capacité minimum. Le tickler devrait avoir environ 40 tours enroulés sur une bobine mobile dans le champ magnétique du secondaire. Le primaire consiste en une dizaine de tours faisant suite au secondaire avec prises de connexions à tous les deux tours. Plus on donne de tours au primaire plus on a de volume et moins on a de sélectivité. Mais

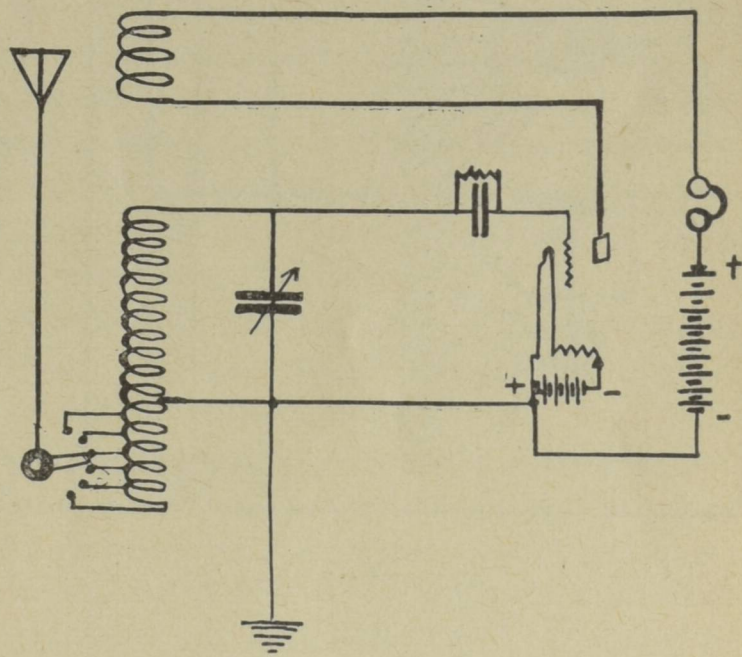


FIG. No 1

le contraire est vrai aussi. C'est à dire que moins on introduit de tours dans le primaire plus l'appareil est sélectif et moins on a de volume. Sur plusieurs appareils on a même supprimé le commutateur d'antenne afin d'éliminer un contrôle. Cet appareil a l'avantage de causer moins d'interférence que le circuit simple, mais il en cause tout de même et conséquemment n'est pas désirable, au moins dans les milieux congestionnés.

La vignette No 2 représente le circuit Reinartz. C'est aussi un circuit à primaire apériodique mais avec réaction sur le principe de l'ultra-audion. Ce circuit, quoique légèrement critique donne d'excellents résultats en volume et en distance. Aussi a-t-il été longtemps populaire.

Pour tirer parti des ressources de l'appareil Reinartz il faut un peu comprendre le rôle des divers contrôles. Ainsi le commutateur d'antenne sert à augmenter la sélectivité. Quand on cherche un poste il faut placer ce commutateur

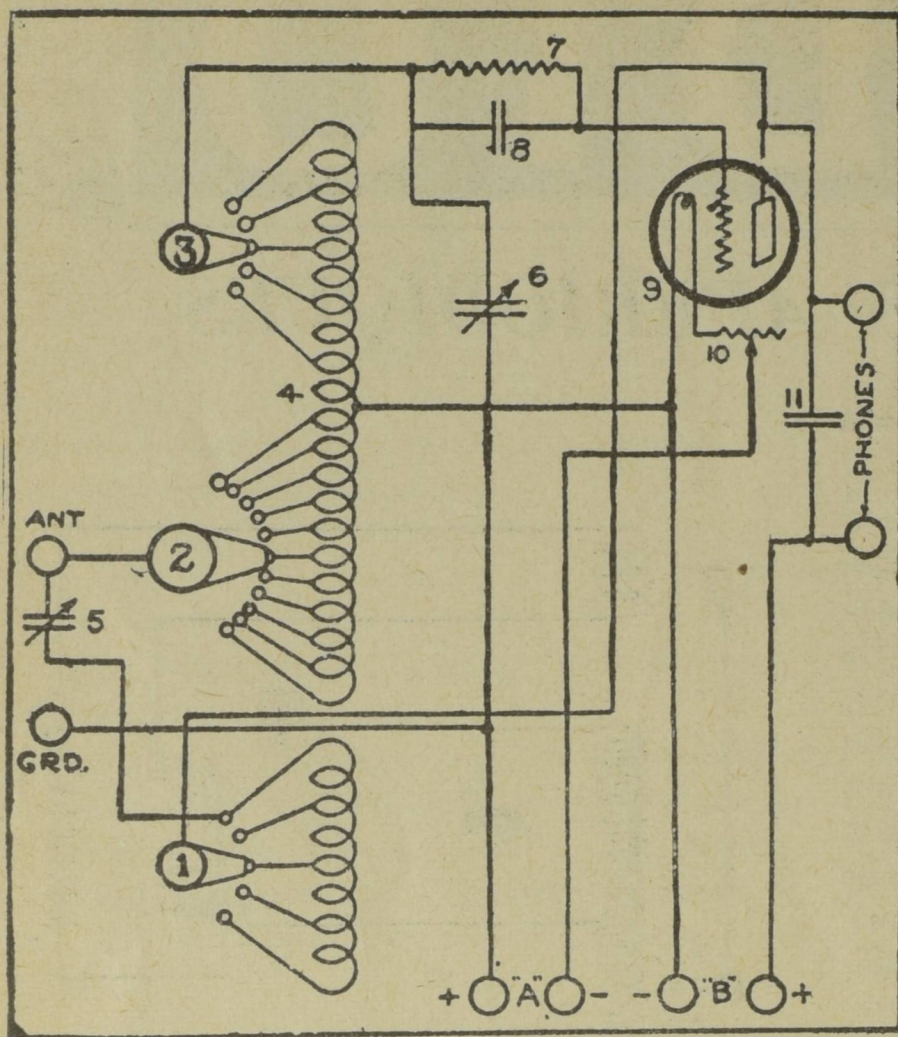


FIG. No 2

de telle façon que l'appareil soit peu sélectif. Une fois le poste trouvé on peut rendre l'appareil plus sélectif au moyen du même commutateur.

Le commutateur du secondaire doit être varié selon les postes que l'on veut prendre. On s'apercevra qu'un poste peut être obtenu sur différents points de contacts de ce commutateur si l'on varie proportionnellement le condensateur du secondaire. On doit toujours préférer le contact qui demande un minimum de capacité au condensateur. Le commutateur du tickler sert conjointement avec un condensateur variable à produire la réaction ou la régénération. On doit s'efforcer d'utiliser toujours un minimum de réaction si l'on veut comprendre quelque chose dans les paroles ou la musique que l'on entend.

C'est une mauvaise pratique de régulariser à tout instant la température des filaments au moyen des rhéostats. On les ajuste une fois pour toutes pour une soirée entière.

LS-M. BOLDOC, ptre.

UN IMPROMTU

Lorsque le chansonnier Pierre Dupont (1821-1870) arriva à Paris, jeune, pauvre, inconnu et plein d'illusions, il se présenta chez un poète alors dans tout l'éclat de sa célébrité. Le valet de chambre, ayant toisé le jeune homme, lui répondit assez dédaigneusement que son maître était sorti.

Pierre Dupont eut vaguement l'idée qu'on le trompait; il demanda de quoi écrire et il improvisa ces vers :

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de mourir,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir;

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A la vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau.
Pour toi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau!

Le poète célèbre, qui était en effet chez lui, touché de cette éloquente requête, reçut le jeune homme avec bonté et l'encouragea de son mieux.

LE SET "ROBERTS"

Toutes les pièces pour ce récepteur comprenant Lampes, Accumulateur, Batteries et Ecouteurs,


2 lampes \$61.50
3 lampes 70.75
(montage \$15.00)

4 lampes 85.75
(montage \$20.00)

Demandez le plan et la liste détaillée.

C. Robitaille
ENR.

320, RUE ST-JOSEPH, QUEBEC.



FEMINA

Autres temps... mêmes mœurs...

Pour faire suite à l'article du mois dernier, nous reprendrons notre causerie sur un sujet palpitant d'intérêt et qui nous intéresse toutes, quelque soit le genre de vie que nous ayons embrassé.

Les mères d'aujourd'hui agissent-elles comme elles ont vu agir nos mères d'autrefois ?

Et d'abord relisons ensemble cette page ravissante où Mgr Dupanloup nous dit ce qu'est une mère vraiment chrétienne.

“Une mère ! c'est ce qu'il y a de plus vénérable, de plus généreux, de plus doux sur la terre.

“Une mère ! oh ! aujourd'hui encore, même depuis la chute originelle, la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte ; cette couronne descend des cieux ; c'est Dieu lui-même qui la dépose sur le front de la vertu ; et quand rien n'en flétrit la splendeur, ce diadème paraît plus brillant aux yeux et pèse moins au cœur que celui des rois.

“De là vient que les Saintes Ecritures ont un si magnifique langage, lorsqu'elles nous représentent les gloires de la dignité maternelle, et cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur et de grâce, que la femme chrétienne remplit au sein de la famille humaine.

“Et tant de biens, cette faible femme les puise sans effort dans les simples inspirations de l'amour maternel, dans les trésors de ce cœur que Dieu lui a fait à part et qui est le plus bel ouvrage de ses mains ; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure”.

On le comprend, ce portrait d'une mère, c'est celui d'une mère digne de ce nom ! Combien de nos jours, ne considèrent les petits anges que Dieu leur confie, que comme des trouble-

fêtes ? Combien n'ont pas l'intelligence de leurs devoirs ou sont sans courage pour les remplir ? Combien scandalisent leurs enfants ou n'ont pas la fermeté, la prudence, la douceur nécessaires pour les diriger, les corriger de leurs défauts et les former à la vertu. Combien, et c'est le plus grand nombre, qui idolâtrèrent leurs enfants et les gâtent ! Combien les mettent eux-mêmes dans les occasions de péché et les poussent inconsciemment vers l'abîme !

Puissent nos mères d'aujourd'hui remettre en pratique la saine morale d'autrefois faite de respect, d'obéissance, de confiance.

On dit souvent : “autres temps, autres mœurs”, pas ici, pas dans l'éducation de famille ; si les temps sont changés, si les mœurs sont plus libres, si des habitudes de liberté s'infiltrèrent, réagissons, n'attendons pas qu'il soit trop tard car, alors, le but véritable de l'éducation sera manqué et nos enfants auront droit peut-être de nous reprocher plus tard, l'amour excessif et aveugle, le sourire amusé et trop indulgent que nous avons aujourd'hui pour leurs gentilles malices, leurs petites bouderies et leurs jolis entêtements !

JEANNE LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

FLEUR-ANGE. — Les articles adressés à la revue doivent être bien pensés et bien dits... et quelquefois même avec tous ces avantages, ils me paraissent pas, car l'espace est limité...

Je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue à notre Fémina où vous trouverez une grande amie désireuse de causer souvent avec vous.

ALICE L. — Nous avons crédité votre abonnement que nous avons reçu il y a quelques mois.

J'accepte avec plaisir les jolies choses que vous me dites, j'ai souri un peu à votre confiance et à mon tour je dis : “Si vous saviez...”

Ces "Miettes d'histoire" qui ont le mérite de parler du passé, sont goûtées je le crois de nos lecteurs. Puissent-elles faire aimer notre belle terre canadienne et garder au pays ceux qui rêvent de s'en aller sous d'autres cieus !

L'article ne peut être publié, il n'est pas dans le genre de ceux que nous acceptons. Revenez bientôt...

FIDÈLE MESSAGÈRE. — Votre missive me reporte aux beaux jours de juillet dernier où je reçus une lettre d'Alice de Valcourt à vous adressée, mais hélas ! comme il y a longtemps de cela... et n'ayant pas de réponse concernant votre adresse j'ai tout simplement mis la lettre en question... dans le foyer ardent qui a tout consumé en un clin d'œil ; je le regrette et je prie notre gentille amie de vouloir bien revenir à la charge. Pour plus de sûreté, j'inclus ici votre adresse usant de la permission que vous me donnez si gentiment :

Mlle Thérèse Dulac, Saint-Georges, Beauce. Casier 6.

GABRIELLE. — Votre réponse à Noëlla intéressera certainement nos lectrices, nous la publions avec plaisir.

Je suis heureuse de vous savoir fidèle.

JEANNE LEFRANC.

PETITE POSTE

ALICE L. salue amicalement les petites amies de Fémina et serait heureuse de correspondre avec quelques-unes.

FIDÈLE MESSAGÈRE A ALICE DE VALCOURT. — Vous dirais-je le grand plaisir que j'éprouverai à vous lire ? A bientôt...

FIDÈLE MESSAGÈRE A VIOLETTE DE L'IMMACULÉE. — Votre nom est synonyme de douceur et d'humilité, il attire et nous parle de notre Mère des Cieus.

GABRIELLE A NOELLA. — Avec plaisir, je réponds à votre requête : comme passe-temps, est-ce préférable d'étudier une langue étrangère ou se familiariser avec nos auteurs canadiens ?

Je préfère, chacune a son goût, n'est-ce-pas, laissant de côté ma broderie et mon piano qui me sont aussi de précieux amis, je choisis sur mon étagère mes auteurs préférés ; ainsi Philippe Aubert de Gaspé me fait passer des heures délicieuses, avec Louis Fréchette je chante les beautés de mon pays, Gérin-Lajoie me donne le secret de notre survivance ; en lui, je retrouve le type du colon canadien, de celui qui

a fait notre patrie grande et prospère ; les heures passent agréablement en compagnie de ces chantres du terroir, mais tout cela... c'est mon goût que d'autres trouveront peut-être bien ennuyeux et bien vieux style...

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE A MADELEINE. — La bonne Madeleine est accueillie à bras et à cœur ouverts, à travers les lignes de la grande Amie, je vous divine un gros brin de mélancolie ! Venez ! à nous deux de ce prétendu défaut nous essaierons de faire une qualité. Amitiés sincères.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE. — Je souhaite que souvent vous mettiez ainsi de la "jasette" de côté pour l'amie Jeanne et je vous conseille fortement de venir ici quand le noir ennui vous harcèle. Raconter à une oreille attentive ses tristesses et sa mélancolie doit aider à en guérir et surtout, ma chérie, réagissez, ne vous laissez pas envahir, soyez debout dès la première attaque.

JEANNE LEFRANC.

LA CUISINE

UTILISATION DES RESTES DE VIANDES ET DE LÉGUMES

Il faut savoir tirer parti des restes, car comme nous l'avons dit aux premiers chapitres, dans toute maison bien dirigée, rien n'est mis de côté à moins que ce ne soit pour manque de fraîcheur. Les dessertes des repas doivent être soigneusement utilisées. Si on ne sait en tirer parti, on augmente considérablement les dépenses de la famille, et, servies sans aucune préparation, elles sont peu appétissantes, peu présentables.

COMMENT PROCÉDER. — Une ménagère intelligente et habile s'ingénie à faire avec les restes des plats nouveaux, des mets présentables et appétissants qui révèlent son bon goût et son sens pratique. Après chaque repas, elle les recueille, les met proprement et soigneusement dans des plats de faïence ou de terre cuite, évite d'y laisser des cuillères, fourchettes, etc., Chaque matin, elle visite le garde-manger, examine ce qui reste des repas précédents et détermine l'emploi que l'on peut en faire pour les repas suivants. Elle les fait passer, soit seuls, soit mélangés avec des plats nouveaux.

La quantité et la nature déterminent les mets à préparer. Un assaisonnement approprié, l'addition de certaines garnitures, tout en augmentant le volume d'un plat, déguisent ces restes et leur redonnent une nouvelle valeur.

DÉTAILS IMPORTANTS. — On doit couper les restes régulièrement et convenablement, afin de

leur donner une apparence agréable et de bien les disposer dans les plats. Si on doit accommoder les restes de viandes rôties, grillées ou sautées, il ne faut pas les faire bouillir en les réchauffant : l'ébullition les durcit. Pour rester tendres, ces viandes ne doivent recevoir d'autre chaleur que celle des plats dans lesquels on les place, et qu'on peut mettre quelques instants au fourneau au bain-marie. On peut encore les placer entre deux plats posés sur une casserole d'eau en ébullition. Elles sont surtout réchauffées par la sauce bouillante que l'on verse dessus. Les tranches doivent être très minces.

Les viandes bouillies ou braisées se réchauffent plus facilement. Elles peuvent bouillir de nouveau sans durcir. Elles gagnent même à être mises sur le feu dans la sauce, et à y mijoter un moment.

RESTES DE VIANDES. — Les restes de viandes, de bœuf, de veau, de mouton, de porc, s'accoutument en sauces, ragoûts, hachis, boulettes, pâtés, friture, salades ou encore seuls ou avec des légumes. Si ce qui reste de viande est assez copieux pour fournir à un repas, on peut le servir froid.

RESTES DE LÉGUMES OU DE PÂTES. — Les restes des plats de légumes ou de pâtes peuvent s'accoutumer avec un nouveau plat ou en ragoût, hachis, purées, salades, ou même se mettre à la soupe, à moins toutefois qu'ils ne contiennent de la viande ou des œufs.

Les restes de soupe ou de bouillon s'ajoutent à la nouvelle soupe au moment de tremper ; on a soin de les faire bouillir ensemble quelques minutes.

RESTES DE PAIN. — Les restes de pain ne doivent pas être rejetés plus que les autres restes. On les fait griller au fourneau et on les utilise dans les bouillons, ou pour faire des panades, des soupes maigres et de la chapelure.

EAU DE CUISSON DES LÉGUMES. — Avec l'eau de cuisson des légumes, on fait également des potages très savoureux, et en particulier avec l'eau dans laquelle on cuit les haricots, les épinards et les asperges.

GRAISSE DU POT-AU-FEU. — La graisse du pot-au-feu peut s'employer au lieu de beurre dans la préparation des soupes et de certaines pâtisseries, ou bien être incorporée à la friture.

RESTES DES SAUCES. — Les restes de sauces doivent être conservés et utilisés pour l'amélioration d'un grand nombre de préparations : soupes, ragoûts, etc.

(La cuisine à l'école primaire)

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Le poète Méry, visitant un jour les collections rares d'un horticulteur, dut subir toute une longue énumération de plantes aux désinences scientifiques en *us*, en *a* et en *um*. Tout gonflé d'orgueil, l'horticulteur présentait :

“Voici un *aruncaria imbricata*. Voici un *palar-gonium inquisinans*. . . Plus loin, un *echinocactus denudatus*. . .”

Méry, agacé de ce fatras pédantesque, avise dans un coin un manche à balai. Il s'en saisit et le présente :

“Et voici, dit-il, le *manchabalo domesticus*! . . .

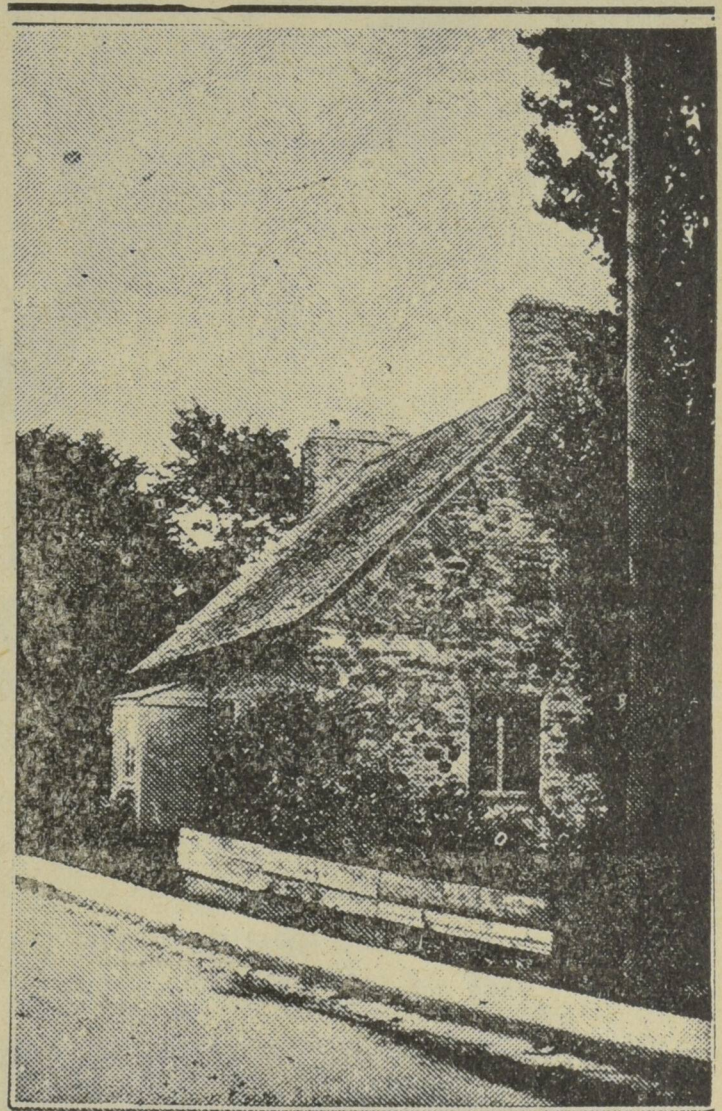
C'est dans la souffrance, dit un saint, qu'on voit si les hommes sont *d'or ou de plomb*. Soyez d'or par votre *patience*. Regardez la croix, regardez le ciel. Sur la croix vous verrez votre modèle; au ciel vous verrez la couronne qui vous attend.

ABBÉ TOUBLAN.

* * *

La paix ici-bas, est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

FÉNÉLON.



VIEILLE MAISON CANADIENNE

PATRONS DE BRODERIE, MARQUE "Gorcy"

TABLIERS POUR DAMES



**PATRONS
GORCY**
REPRODUCTION INTERDITE
CAN. 1925

2725—2726—2727—2728—2748—Tablier pour dame, hauteur 1 verge. Patron à tracer 25 cts. chacun. Decalquable au fer chaud 40 cts. chacun. Etampé sur coton jaune 75 cts. chacun. Coton à broder C. B. de couleur 60 cts. pour chaque tablier.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE
"L'APÔTRE", -- 103, rue Sainte-Anne, -- QUÉBEC

Coin de l'Ouvrier

La réhabilitation du travail

“L'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler”, lisons-nous dans le livre de Job. Le travail est, en effet, une obligation primordiale et non une conséquence de la chute, puisque, d'après la Genèse, Adam, sitôt créé, fut placé dans le jardin d'Eden “pour le cultiver”. Le travail, même le travail manuel, ne doit donc pas être considéré comme le châtiment du péché. La preuve en est fournie par le fait, qu'avant la chute, l'homme devait vivre en travaillant, le travail devant embellir et ennoblir sa vie, et qu'après la chute il a dû travailler pour vivre, le travail étant devenu la condition même de son existence ici-bas, mais, il est vrai, une condition rendue pénible, douloureuse, par la révolte de la nature et des éléments.

“Quand j'entends dire partout,” a écrit Legouvé, que l'homme est condamné au travail, je répons : Non, il est condamné à la vie, mais avec le travail pour circonstance atténuante. Dieu nous a imposé de bien rudes épreuves sur cette terre ; mais il a créé le travail : tout est compensé. Les larmes les plus amères tarissent grâce à lui. Tout nous abandonne, la gaieté, l'esprit ; lui, il est toujours là, et les profondes jouissances qu'il nous procure ont toute la vivacité des enivres de la passion avec tout le calme des plaisirs de la conscience. Est-ce en dire assez ? Non ; car à ces privilèges du travail, il faut en ajouter un dernier plus grand encore ; c'est qu'il est comme le soleil : Dieu l'a fait pour tout le monde.”

La peine et l'effort produisent seuls, par leur continuité, la fatigue et l'usure. Aussi, le même commandement de Dieu proclame l'obligation inéluctable du travail et la nécessité absolue du repos, en formulant d'une façon précise la loi du travail, qui a pour corollaire le droit au repos. L'un ne va pas sans l'autre. N'a droit au repos que l'homme qui s'est préalablement soumis à l'imprescriptible et primordial loi du travail.

L'homme étant, dès son origine, destiné à travailler pour se nourrir et se vêtir, a reçu comme corps la plus merveilleuse et la plus perfectionnée des machines. Organisée pour fournir six jours d'efforts continus, elle s'use et dépérit si on ne lui accorde pas le repos du septième.

Cette activité, imposée par le Créateur à sa créature, est devenue pour lui, en même temps qu'une inéluctable prescription, une condition

absolue de développement et de progrès normal et rationnel, un moyen de perfectionnement, une véritable loi de rédemption sociale.

Le travail peut être défini : l'exercice de l'activité humaine impliquant un effort pénible de l'homme en vue de transformer la nature et de l'approprier à ses besoins. Aussi doit-on approuver et encourager toutes les tentatives faites pour en abrégier la durée et en diminuer l'intensité, en favorisant l'invention et la multiplication des machines destinées à rendre le labeur de l'ouvrier aisé, facile et agréable.

Adam étendant la main vers l'Arbre de la vie comptait bien, suivant en cela le conseil du serpent, vivre en ce monde sans travailler. La première tentation de l'homme a donc été de s'affranchir du travail manuel. L'on ne peut que se réjouir qu'il soit enfin réhabilité et remis en honneur.

L'homme, ne devant plus seulement vivre en travaillant, mais travailler pour vivre, doit recevoir le prix de ses efforts faits en vue de le nourrir et les siens. “Le laboureur qui travaille, dit saint Paul, doit le premier percevoir les fruits de son champ.” Le labeur individuel doit servir au bien et au progrès de la collectivité, comme le progrès social doit servir au développement des individus.

LE TRAVAIL DANS L'ANTIQUITÉ

On sait combien l'antiquité était loin d'avoir ces idées sur le travail.

“Les citoyens d'Athènes et de Rome confiaient aux esclaves les tâches fatigantes et difficiles et se réservaient les occupations faciles et agréables.

“La somme de labeur nécessaire à l'entretien de la famille, dit Kurth, était abandonnée à ceux qui n'étaient pas assez forts pour conquérir le droit à l'oisiveté, aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Un ouvrier, un laboureur ou un marchand ne pouvaient être regardés comme citoyens.”

Le christianisme a toujours tenu en très haute estime le travail et le travailleur. Sur les épitaphes des catacombes, on disait d'un artisan, pour faire son éloge, qu'il avait “aimé le travail et avait été laborieux”. En proclamant la nécessité du travail pour tous, saint Paul supprima par là même la principale raison de l'esclavage. Le christianisme a mis sur le même rang le travail des mains et le travail de la pensée, en ce sens que le Christ, fils d'ouvrier, a été ouvrier lui-même et après trente ans de sa vie consacrés

à manier le marteau et le rabot, a voué la fin de son existence terrestre à la prédication, c'est-à-dire au travail intellectuel. Par là il a montré que le labeur des mains a la même valeur morale que celui de la pensée.

On devrait donc une fois pour toutes cesser de faire une distinction injuste et abusive entre les diverses classes de travailleurs. L'outil n'est pas inférieur à la plume et au pinceau. Les mains calleuses de l'artisan ou du laboureur portent en elles leur titre de noblesse. A l'égal du front du penseur ou du poète, elles ont leur genre de beauté.

Du reste, pour tout homme, le travail des bras devrait toujours s'unir à celui de l'esprit.

“Chez les Juifs, le rabbin Hillel fut portefaix et Saul de Tarse ne cessa jamais d'exercer son métier de faiseur de tentes et “travaillait de ses mains” durant tout le cours de son apostolat, “pour n'être à charge à personne”.

“Le travail manuel faisait partie de la règle des grands ordres monastiques, car “l'oisiveté, dit la règle de Saint-Benoit, est l'ennemie de l'âme, et si la pauvreté du lieu, la récolte des fruits tient les religieux constamment occupés, qu'ils ne s'en affligent pas, car ils sont véritablement moines, s'ils vivent du travail des mains”. On sait que les moines unirent toujours le travail manuel au travail intellectuel.”

On voit par ces quelques faits combien porte à faux le reproche si souvent et si injustement adressé au christianisme d'avoir “méprisé le travail”, ajoutant que l'idéal du chrétien serait le mendiant. N'est-ce pas ignorer ou paraître oublier que les disciples du Christ, choisis parmi les pêcheurs du lac, n'abandonnèrent jamais leur barque et leurs filets, et qu'à la mort de leur Maître, ils s'empressèrent de reprendre leur ancien métier ?

LES DIVERS GENRES DE TRAVAIL.

L'union du travail manuel et du travail intellectuel deviendra de jour en jour plus nécessaire. Certaines professions libérales comme certains apostolats religieux devront unir, pour subsister, au labeur de la parole ou de la plume le travail manuel.

En Angleterre, n'est-il pas de tradition d'apprendre un métier manuel ? En Russie, les membres de l'aristocratie n'avaient pas cru déroger en pratiquant les plus humbles travaux, ce qui du reste leur a servi après la Révolution. Dans les universités américaines, les étudiants sans fortune ont de tout temps payé leurs frais d'études en exerçant, pendant les vacances, les professions les plus humbles et les plus diverses, y compris celle de cireur de souliers. Et la cherté de la vie n'a-t-elle pas contraint nombre de nos étudiants à avoir recours à des travaux manuels ou autres ? “Le jour approche, a dit le cardinal Vaughan, avec autant de finesse que de raison, où l'homme qui veut avoir de l'argent

dans ses poches doit avoir un métier dans ses mains.”

Ne sommes-nous pas amenés à constater qu'en fait la condition du travailleur manuel est supérieure à celle de l'intellectuel, quel qu'il soit, et que son salaire est supérieur à celui de n'importe quels fonctionnaires, dont le recrutement va devenir de plus en plus difficile, même avec les augmentations de traitement qui ne peuvent pas même suivre les proportions de la vie chère. N'est-ce pas là la revanche fatale de l'outil sur la plume et de la blouse sur l'habit ?

Les professions libérales — et que dire des vocations religieuses ? — ne suffisent plus à assurer une existence normale et décente à ceux qui les ont embrassées.

“Le moindre métier manuel rapporte davantage. Dans certaine usine, les ouvriers gagnaient 25 fr. par jour, tandis que tel ingénieur de la même usine, dont l'instruction a coûté jadis une trentaine de mille francs au minimum, sortant de Centrale ou de Polytechnique, n'avait que 300 fr. par mois. Beaucoup d'ouvriers de métiers gagnent plus que nombre d'avocats, médecins ou notaires... Un terrassier travaillant à raison de 5 fr. de l'heure, et travaillant 25 jours par mois, arrive à gagner 1000 fr. Une société d'électricité payait son ingénieur 3. 500 fr. par an, tandis qu'un ouvrier électricien, placé sous ses ordres, arrivait à un salaire annuel de 7. 000 fr. A la manufacture de Sèvres, le sculpteur qui dirige les travaux et l'homme de peine chef touchaient, il y a quelque temps, le même salaire. Encore en 1924, des industriels offrent à des ingénieurs de 25 à 30 ans des appointements mensuels de 1.200, 1.000 et même 700 fr. !”

Les trois sortes de travail, qui devraient toujours marcher de front et ne jamais être séparées, car l'une délasserait de l'autre, — le repos n'étant en somme qu'un changement d'activité — sont : le travail manuel ou l'activité corporelle, le travail intellectuel ou l'effort de l'esprit, et le travail de l'âme ou l'élévation vers Dieu.

“Le premier devrait toujours suffire pour procurer à tous les hommes la nourriture et pourvoir aux besoins de la vie. Le second devrait contribuer à orner, embellir et donner du prix à notre existence journalière. Le troisième devrait être jugé indispensable pour nourrir notre âme et la rendre apte à remplir sa véritable destinée. Malheureusement, ces trois genres de travail semblent s'exclure mutuellement. Trop souvent, en effet, l'ouvrier ne trouve que difficilement le temps de s'instruire. Les exigences de la vie matérielle et le souci du lendemain tuent parfois en lui tout élan de l'âme.”

(*Les Dossiers de l'Action populaire*)

(à suivre)

AU COIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

DEVINETTES

1° Les notes les plus luisantes sont : *do-ré* et *si-ré*.

2° La femme parle souvent sans réfléchir et le miroir réfléchit sans parler.

3° Le miroir est poli, et l'homme souvent ne l'est pas.

LOGOGRIPE

Malheureux — heureux.

ÉNIGME

Miroir.

REBUS N° 59

Heureux celui qui a un idéal et lui obéit.

Mot à moi : Heure — œufs — selle — huis
Ki a 1 — nid — dé — halles — E luit — O —
Bey I.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Ernestine Saint-Laurent, 128, Chapelle, Ottawa ; Mlle Flavienne Bernier, St-Épiphane, Témis ; Mlle Yvonne Perron, Case postale 323, Chicoutimi ; Mlle Marie-Anne Bergeron, Hospice St-Joseph, Lévis ; M. Yvon Sirois, 1180, rue Bleury, Montréal ; Mlles Lucienne L'Heureux et Jeanne L'Heureux, Château-Richer ; Mlle Thérèse Boily, Roberval ; M. Maurice Giroux, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Berthe Roy, Couvent de Saint-André, Kam. ; Couvent du Bon-Pasteur, St-Prosper, Dorch. ; Mlle Germaine Savard, Normandin.

Ont trouvé toutes les solutions justes : Mlle Hélène Bernier, Couvent du Bon-Pasteur, Rivière-du-Loup ; Mlle Imelda Duplain, St-

Raymond ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mme H.-A. Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlles Claire Savoie et Marguerite Carrier, Plessisville ; Mlle Marcelle Pelletier, St-Raymond ; Mlle Claire Duval, 222, rue Laval, Manchester, N.-H. ; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; Mlle Jeanne Delisle, Ste-Marie de Beauce ; Mme J.-Ern. Drolet, 81, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Isabelle Dessureaux, Pensionnat Ville-Marie, Témiscamingue ; Mlle Amanda Gervais, Cécile Brison, Juliette Paradis et Geneviève Hamel, Académie des Sœurs de la Charité, Plessisville ; Mlle Reine de May, 116, rue Bridge, Rochester, N.-H. ; Mlle Augustine Dumont, 12, rue Blanchet, Lévis ; M. Jean-Paul Deschênes, Séminaire de Rimouski ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mlle Irène Turcotte, Ste-Marie de Beauce ; Mlle Juliette Anctil, St-Pamphile, L'Islet ; Mlle Alice Cambron, 200, rue Rideau, Ottawa ; M. Marcel Dufour, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; M. Ls-Wilfrid Bilodeau, Cabano ; M. Raymond Paré, Deschambault ; Mlle Gilberte Bélanger, 424, 1ère Avenue, St-François d'Assise, Québec ; Mlles Berthe Naud, Monique Dussault, Julienne Dionne, Couvent des Sœurs de la Charité, Deschambault ; Mlle Brigitte Chapdelaine, Couvent des Sœurs Grises de la Croix, St-François du Lac ; Mlles Fleurette Boisvert, Marie-Thérèse Paré et Germaine Montambault, Deschambault ; Mlle Fernande Vallée, Orphelinat d'Youville, Québec ; Mlle Bernadette Leclerc, Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Casier 56, Deschambault ; Académie St-Édouard, 809, St-Vallier, Montréal ; Mme Dr J.-A. Couillard, Sanatorium du Lac-Édouard ; Couvent du Bon-Pasteur, 69, rue Adams, Biddeford, Maine ; Mme L.-A. Dumas, 409, rue Kelley, Manchester, N.-H. ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium du Lac Édouard ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mlle Clara Mercier, L'Islet.

Les deux noms sortis de l'urne sont ceux de M. Raymond Paré et de Mlle Brigitte Chapdelaine.

JEUX D'ESPRIT N° 70

DEVINETTES

- 1.— Quelles sont les villes les plus gaies ?
- 2.— Quelles sont les villes les plus rafraîchissantes ?
- 3.— Quelles sont les villes les plus écrasantes ?

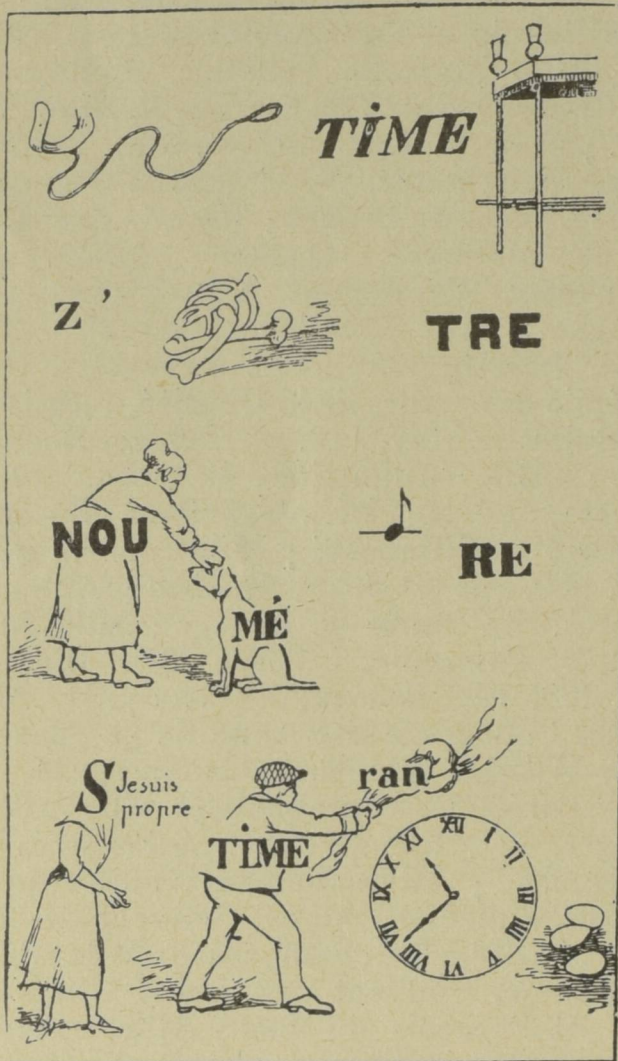
LOGOGRIFFE

Mon premier se construit,
Mon second est un fruit,
Et mon tout est un bruit.

ANAGRAMME

Avec les mots *Rigide, Puits* et *Tarte*, former
un seul mot.

REBUS N° 60



Songe et causerie

Enfant du Ciel, ô ma bonne sœur,ette,
Ange parti pour ne plus revenir,
Dans ce séjour où l'on songe et regrette,
Ta fête, hélas ! je ne peux embellir.

— "Pour ma fête,
L'on s'apprête.

Jésus met sur mon front des rayons ravissants !
Sur la plage
Sans nuage,

Que d'ivresse et d'amour pour fêter mes quinze ans !"

Heureuse enfants ! que puis-je sur la terre
Faire pour toi qui te nourris d'amour ?
Vois, je n'ai rien que ma grande misère ;
Je veux pourtant te baiser en ce jour.

— "Dans l'Hostie
Pain de vie,

Tu goûteras un peu mon Ciel et mon bonheur ;
Et ton âme,
A mon âme

Donnera son baiser pour celui du Seigneur."

Dans ma demeure, autrefois ta demeure,
Rêvant de toi, mon cœur voudrait chanter ;
Chanter pour toi mon hymne la meilleure :
Ma voix se brise et je dois pleurer.

— "Ma chérie,
La Patrie

Retentit de concerts, puis l'ange le plus beau
Fait entendre
Sa voix tendre,

Chantant, pour me fêter, un cantique nouveau".

Te souviens-tu des heures les plus belles
Que tu vécus avant de t'endormir ?
Quand tu connus les fêtes éternelles,
As-tu gardé d'elles un souvenir ?

— "Dans la gloire
J'ai mémoire

Des lieux que j'admiraïs et que si tôt j'ai fuis.
Tendre père,
Bonne mère,

Vous tous, ô mes amis, du regard je vous suis !"

Rappelle-toi, dans l'innocent cortège,
Tu t'avançais vers le Maître des rois ;
Ton âme, alors plus blanche que la neige,
Reçut Jésus pour la première fois.

— "O caresse !
O tendresse !

Ah ! que tu me charmas, premier baiser divin !
Cette étreinte,

Pure et sainte,

M'a conduit au bonheur sans mélange et sans fin."

Tu vois encore, ô ma douce Germaine,
Les beaux bouquets cultivés par ta main ?
Je reste là pour reprendre ta peine :
C'est l'oasis de mon triste chemin.

— "Dans mon âme,
De sa flamme,

Le divin Jardinier fait germer et fleurir
Violettes,

Paquerettes,

Lys et roses qu'il cueille au gré de son désir".

A tes quinze ans, d'avance je te donne
Pour ton tombeau, de symboliques fleurs
Qui, s'enlaçant, tresseront des couronnes,
Allant puiser leur sève dans ton cœur.

— "Fleurs écloses,
Douce chose

Dont les légers parfums monteront jusqu'aux Cieux,
Sur les ailes
Bien fidèles

Qu'offrira la prière au pouvoir merveilleux."

En ce beau jour, près du trône suprême,
Daigne, pour moi, supplier ton Jésus
D'avoir pitié de ma détresse extrême,
De m'appeller au repos des élus.

— "Espérance !
L'heure avance.

Ne sens-tu pas enfin l'approche du grand soir ?
Aime, implore,

Lutte encore :

Bientôt, près du Seigneur, tu pourras me revoir".

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.

Ste-Clothilde de Horton, 1er février 1925.

Une maman s'apprête à infliger à son fils une
correction manuelle.

Celui-ci, prévenu lui dit en suppliant :
"Pas trop fort, maman, s'il vous plaît ; j'ai
mon pantalon d'été !..."

Par les vieux chemins

Je les ai célébrés dans un livre autrefois,
Ces vieux chemins qui vont du village à la ferme
Et de la ferme vers les champs et vers les bois,
Ou se perdre en sentiers dans la lande sans terme ;

Et j'ai plaint les aïeux qui, de leurs durs talons
Et du piétinement de leurs lourds attelages,
Les ont tracés sur les sommets, dans les vallons,
Lentement, à travers les glaises et les âges.

J'ai dit, — trop longuement, sans doute, — les secrets,
Les doux secrets nichés au creux de leurs asiles,
Mes vœux d'adolescent, mes amours, mes regrets,
Tout le vain bruit qu'on fait des lointaines idylles...

Aujourd'hui j'erre encor par des chemins couverts.
Ils n'ont guère changé ; les mêmes sources fraîches
Y jaillissent du pied des vieux houx toujours verts,
Où la cognée a fait à peine quelques brèches.

Les talus sont encor plus fleuris, plus herbeux,
Car on a fait plus loin de larges routes droites
Où passent les charrois de chevaux et de bœufs ;
Et la ronce a rendu nos sentes plus étroites.

Et j'y marche, en songeant à ceux qui ne sont plus
Et dont me parle seule une gardeuse d'oies
Surprise à réciter tout haut son angélus,
Ou le vieux mendiant fidèle aux vieilles voies.

Aux carrefours, les croix de chêne ou de granit,
Chancelantes, les bras enguirlandés de mousse,
Portant un Christ émacié qui vous bénit,
Montent d'un piédestal croulant dans l'herbe rousse.

Je m'asseois longuement où ma mère priait,
J'écoute sangloter la source sous la haie,
L'abeille bourdonnant sur la sauge et l'œillet,
Le geai surpris fuir en criant vers la futaie...

Soudain la cloche tinte au petit clocher bleu...
Quelqu'un est né... quelqu'un est mort... La mort ! la vie !
O claire bienvenue ! ô déchirant adieu !
Et qu'on est vite au bout de la route suivie !...

*

* *

Je rentre. Et des chemins profonds où j'ai vagué,
Au lieu de nids pillés jadis après l'école,
Je rapporte, rêveur contrit et fatigué,
Des vers sur ce passé que chaque jour me vole ;

Des regrets et des pleurs, des colères parfois
Contre les déserteurs des glèbes maternelles,
Contre les bûcherons des âmes et des bois,
Pionniers d'un progrès qui supprime les ailes ;

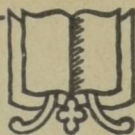
Mais aussi des élans et des retours pieux
Vers les gestes et les croyances des ancêtres ;
L'amour des frais aspects dont s'emplirent leurs yeux,
Et le goût de leurs vertus champêtres ;

Et le vœu, — maintenant que ces vers envolés
Me rendront quitte envers l'orgueil et la chimère,
De vivre en ces chemins à tous les yeux voilés,
Et de ne plus chanter que les chants de ma mère.

FRANÇOIS FABIÉ.



LES LIVRES



La paroisse, par Mgr Landrieux, évêque de Dijon. A Marseille, Publications Notre-Dame du Roc, 53, rue Adolphe-Thiers. Vol. in-16 de 100 pages. Prix franco : 2 francs 25.

Tous les efforts d'organisation religieuse en France, quelle que soit la forme qu'ils prennent, doivent aboutir à la reconstitution de la paroisse qui n'existe que de nom.

Les quatre lettres pastorales que Mgr l'Évêque de Dijon a réunies dans ce petit livre : *La Paroisse — L'Esprit Paroissial — La Communauté Paroissiale — La Paroisse Canadienne* — ne sont que le développement de ce programme.

Elles ont eu la pleine approbation de Sa Sainteté Benoît XV qui résume son sentiment en ces termes :

Vos pensées répondent absolument aux nôtres.

Nous souhaitons que les Evêques de France donnent à leur diocèse les mêmes directions que vous donnez au vôtre.

Ce petit volume de Mgr l'Évêque de Dijon sera lu avec intérêt et profit par tous les Canadiens français.

Jésus dans l'Évangile, par Mgr Landrieux, Évêque de Dijon. A Marseille, Publications Notre-Dame du Roc, 53, rue Adolphe-Thiers. Vol. de 318 pages avec 2 cartes en couleurs hors texte. Prix franco 3 francs 50. En vente au Secrétariat des Oeuvres 105, rue Ste-Anne, Québec : 35 sous franco.

L'Évangile offre plus d'une difficulté aux fidèles. Ces quatre récits parallèles, où la doctrine mêlée aux faits ne se présente pas sous une forme didactique, laissent quelque confusion dans les esprits.

Une certaine initiation est nécessaire ; des études préalables sont indispensables pour rendre vraiment fructueuse la lecture des textes.

L'auteur, qui connaît la Terre Sainte, qui a écrit "AUX PAYS DU CHRIST" et à qui nous devons un volume de GLOSES fort pratique, a fait tout ce travail, par un ensemble de commentaires et de notes qui reconstituent l'atmosphère palestinienne et donnent, au fur et à mesure, les éclaircissements utiles.

IL A RÉSERVÉ AUX TEXTES SACRÉS LA PLACE PRÉDOMINANTE, mais la façon heureuse dont il les a groupés, pour donner de l'unité, du corps et du relief à la doctrine, fait de ce petit livre un excellent outil d'apostolat en rendant la lecture des Évangiles accessible à tous.

Saint Paul, (Épîtres) traduit et annoté par le R. P. A. Lemonnier, O. P. A Marseille, Publications Notre-Dame du Roc, 53, rue Adolphe-Thiers. Vol. in-16 de 224 pages avec une grande carte en cinq couleurs hors-texte. Prix : 3 francs franco. En vente au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec : 35 sous franco.

Benoît XV souhaitait que les Épîtres de Saint Paul fûssent mises à la portée du plus grand nombre possible de chrétiens.

Mais sans nul éclaircissement elles risqueraient de paraître peu intelligibles à plusieurs. Pourvues d'un commentaire continu, leur volume et leur prix ne manqueraient pas d'en décourager beaucoup. Comment les éclaircir sans les alourdir ? Sans les transformer en livre d'étude, comment en faire un livre de lecture et de méditation propre à nourrir la pensée et la vie chrétienne d'un grand nombre ? L'entreprise est malaisée. L'auteur, qui ne l'ignore point, s'y est efforcé :

1o Par une traduction, faite directement sur l'original grec, lisible, claire, vivante mais qui se garde de la banale paraphrase.

2o Par la distribution du texte en sections déterminées par le sens et pourvues d'un titre approprié, mais pas trop multipliées et à l'intérieur desquelles la pensée, en se développant sous ses divers aspects, s'éclaircit d'elle-même.

3o *Par des notes peu nombreuses*, mais qui ne soient pas d'érudition pure et extérieures au texte, qui s'efforcent, au contraire, de mettre en lumière les points principaux de la doctrine de St-Paul.

Si les épîtres de St-Paul demeurent et demeureront toujours un texte difficile autant que magnifique avec lequel le lecteur patient devra se familiariser peu à peu, on espère néanmoins et par ce moyen les avoir rendues plus accessibles à *la jeunesse studieuse des deux sexes*, à laquelle ce petit livre s'adresse spécialement, et à tous les chrétiens sérieux.

Les quatre Evangile et les Actes des Apôtres. (Edition de la Société de Saint-Jérôme). Vol. de 490 pages avec trois cartes en couleurs. Prix franco : 2 francs 80 broché ; 4 francs relié.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle avec des réflexions et notes de l'abbé de Lamennais, suivie de l'Ordinaire de la Messe et des Vêpres du dimanche. Vol. de 436 pages. Prix franco : 2 francs 80 brochés.

Le chrétien homme d'action par Albert Mahaut. Lettre de l'abbé A.-D. Sertillanges. Préface de Georges Goyau. Vol. de 152 pages. Prix franco : 2 francs ;

Ces trois ouvrages sont publiés par l'œuvre de Notre-Dame du Roc, 53, rue Adolphe-Thiers, Marseille.

L'Oeuvre des Publications N.-D. du Roc a pour but d'édition, par très gros tirages, les écrits religieux classiques, de les céder au prix de revient, majoré d'un petit bénéfice, et de leur donner ainsi une grande diffusion. Tout le monde lit aujourd'hui ; l'école fournit, chaque année, une génération nouvelle de 5 à 600.000 lecteurs. C'est à eux que nous songeons en créant notre librairie. C'est un organe destiné à éclairer les fidèles et à conquérir les indifférents et les incroyants.

Pour atteindre notre but, il nous faut un très grand nombre d'amis nous aidant à propager nos publications. Si nous

avons 5 à 6.000 amis, nous serions assurés de pouvoir écouler chacune de nos éditions à un minimum de 10.000 exemplaires. Nos amis versent un minimum de 5 francs par an et reçoivent, en retour pour une valeur égale, à leur choix, soit des livres nouveaux, soit des livres déjà parus. Nous espérons que certains verseront des sommes importantes. L'un d'eux s'est engagé à acheter 1.000 francs de livres par an.

Propageons les bons livres. Luttons, par eux, contre l'influence des mauvais livres. Faisons la charité spirituelle : dans l'histoire des conversions individuelles, le rôle joué par la lecture des bons livres, est considérable. Un Évangile, donné après un malheur, un "Jésus" de Landrieux, peuvent faire réfléchir et déterminer la conversion. Faisons connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ et son Évangile, dans les milieux populaires.

BEAUX DRAMES

"L'EAU-DE-FEU", drame indien inédit en un seul acte par Yvon d'Arvor.

"LE FILS MAUDIT", drame inédit en trois actes par Yvon d'Arvor.

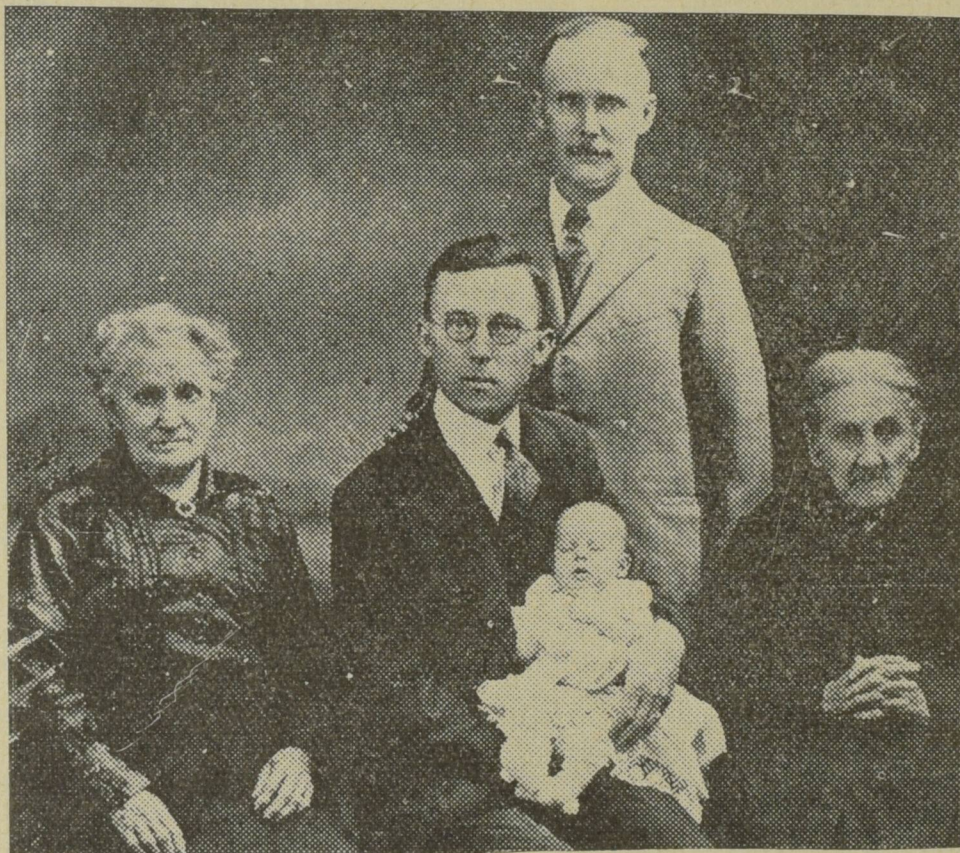
Tous droits réservés. S'adresser à M. l'abbé J. Colmou, Collège Montalembert, Courbevoie (Seine), France.

Ces deux drames très intéressants ont été publiés récemment par l'Apôtre et ne manqueront pas de toucher le cœur des vrais Canadiens français.

PETIT FRÈRE ET PETITE SŒUR

PETIT FRÈRE. — Pourquoi donnes-tu ta tablette aux poules ?

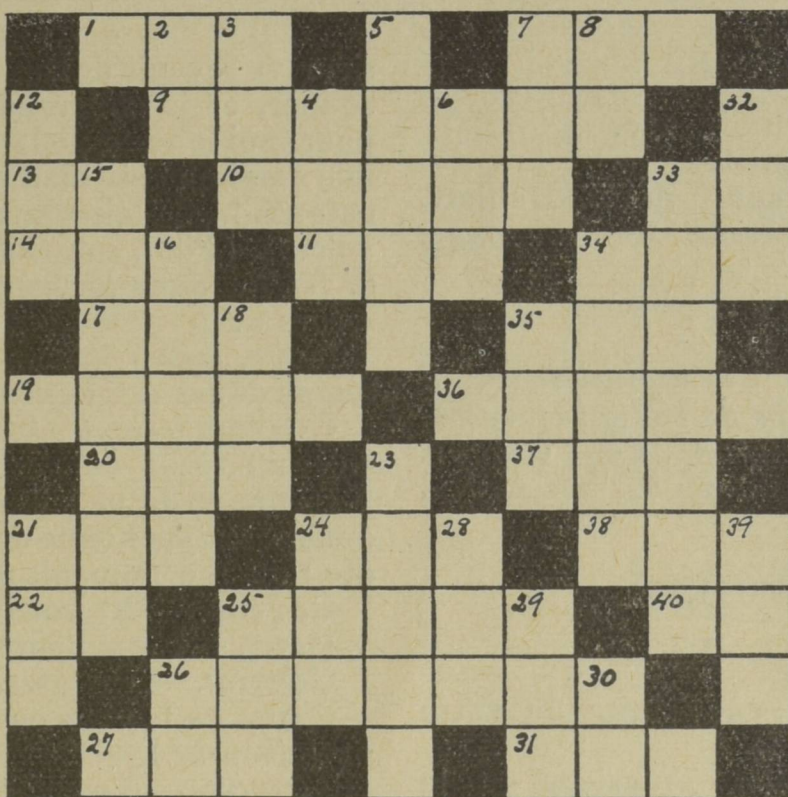
PETITE SŒUR. — Parce que, comme ça, elles auront des œufs en chocolat ! . . .



CINQ GÉNÉRATIONS A QUÉBEC

Mme Boulanger dit Lefebvre, 99 ans ; Mme F.-X. Lacroix, 72 ans ; M. F.-X. Lacroix, herboriste, 48 ans ; M. F.-X. Lacroix, jr, 25 ans, et le jeune Guy Lacroix, 7 mois.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

- 1 — Bière anglaise.
- 7 — Partie immortelle en l'homme.
- 9 — Se transformer en vapeur.
- 10 — Temps du verbe éviter.
- 11 — L'animal le plus paresseux.
- 13 — Chef-lieu des arrondissements de Gray.
- 14 — Interjection exprimant l'appréhension.
- 17 — Pronom démonstratif pluriel.
- 19 — Conduit pour l'eau, les vapeurs, les gaz qui circulent dans le sein de la terre.
- 20 — Jeu d'homme qu'on joue à trois.
- 21 — Temps du verbe avoir.
- 22 — Une préposition.
- 24 — Fils aîné de Noé.
- 25 — Ancienne ville de Bithynie où se tinrent deux conciles.
- 26 — Action de remuer avec la pelle.
- 27 — Partie saillante d'une pièce métallique.
- 31 — Celui pour qui nous avons de l'affection.
- 33 — Cri de joie.
- 34 — Chef-lieu des arrondissements de Redon.
- 35 — Organe corné remplaçant les mâchoires chez les oiseaux.
- 36 — Les feuilles du service dans l'administration des postes.
- 37 — Genre de crabes terrestres de l'Amérique.
- 38 — Isthme qui unit la presqu'île de Malacca à l'Indo-Chine.
- 40 — Interjection de surprise, de douleur, d'admiration.

VERTICALEMENT

- 2 — Largeur d'une étoffe entre ses deux lisères.
- 3 — La première femme qui désobéit.
- 4 — Royaume d'Asie au-delà du Gange.
- 5 — Dominicain du XIII à qui l'on attribuait l'invention des lunettes.
- 6 — Chant chez les anciens; poème destiné à être chanté.
- 7 — Unité de mesure agraire.
- 8 — Prénom personnel, 1ère personne.
- 12 — Qui a un certain nombre d'années, adjectif.
- 15 — Presqu'île de l'Amérique.
- 16 — Nom d'un grand nombre de personnages historiques.
- 18 — Nom d'une espèce de singe du nouveau monde.
- 21 — Tout ce qu'on fait pour s'amuser, se récréer.
- 23 — Volcan d'Islande.
- 24 — Terre ocreuse dont les anciens faisaient des vases.
- 25 — Partie saillante du visage.
- 26 — Chef-lieu des arrondissements d'Argelès (Hautes Pyrénées).
- 28 — Féminin de *mon* en latin.
- 29 — Nourrice de Jupiter qui fut transportée au ciel.
- 30 — Que devient *en* devant m. p. b.
- 32 — Rivière d'Espagne qui prend sa source dans les monts Cantabres.
- 33 — Mesure agraire contenant 100 acres ou 1,000 mètres carrés.
- 34 — Ile de la Manche.
- 35 — Poutre qui soutient le pont d'un navire, dans le sens de la largeur.
- 39 — Cri de douleur.

Envoi de M. Jean-Charles LAROCHELLE.



L'ADOPTION

SAYNÈTE EN UN ACTE



PERSONNAGES

M. DALBERT, numismate.
 PAUL, petit violoniste.
 GOTTON, gouvernante de M. Dalbert.
 PERNETTE, servante du voisinage.

(La scène est à Genève.)

Une pièce servant à la fois de cabinet de travail et de salle à manger. Corps de bibliothèque, médaillers, statuettes. Porte au fond. Porte à droite. A gauche une fenêtre, donnant sur un jardin. C'est le soir.

SCÈNE PREMIÈRE

GOTTON, PERNETTE

PERNETTE. — Toujours satisfaite de votre place, mamzelle Gotton ?

GOTTON. — Je crois bien. Monsieur est le meilleur des hommes, content de tout. (*Fièremment*). Il est vrai qu'on s'entend à tenir un ménage !

PERNETTE. — Et que vous n'avez personne qui vous dérange rien. Ce n'est pas comme chez nous, avec nos quatre démons.

GOTTON. — Les enfants ! ne m'en parlez pas ! Je n'ai jamais voulu entrer dans les familles où il y en avait.

PERNETTE. — Ah ! il est sûr que ça donne du tourment, mais on les aime tant tout de même !

GOTTON. — Les aimer ! Ce n'est pas moi qui ferais cette sottise. J'ai dit à Monsieur, quand il m'a prise à son service, il y a longtemps de ça : J'entre chez Monsieur parce qu'il n'est pas marié ; mais si Monsieur venait à se marier, je le quitterais tout de suite, parce que je ne veux pas d'enfants autour de moi." Il m'a répondu que je n'avais rien à craindre ; que ses enfants, c'étaient ses livres, ses médailles, et que, pas plus que moi, il n'aimait les marmots.

PERNETTE. — C'est pourtant gentil, en dépit de leur diablerie ; on n'a jamais le temps de s'ennuyer avec eux. (*Grand bruit à la cantonade.*) Bon ! j'entends les miens qui font un vacarme ! Ils ont cassé quelque chose pour sûr ! (*Elle sort précipitamment par la porte du fond.*)

SCÈNE II

GOTTON, PUIS PAUL

GOTTON. — Toujours sur le qui-vive ; et elle ime ça ! Pauvre sottte ! (*Elle met le couvert.*) Mon-

sieur va revenir de son cercle ; je lui servirai son souper, et je pourrai travailler tranquillement pour moi le reste de la soirée. Des enfants dans une maison si bien tenue, si soignée ! Des enfants !... J'aimerais autant voir arriver des voleurs. (*Paul, son violon sous le bras, saute par la fenêtre dans la chambre.*) Ah ! mon Dieu ! au secours !

PAUL, *accent italien*. — N'ayez pas peur, ma bonne dame, ne criez pas !

GOTTON, *criant plus fort*. — Au voleur ! au voleur !

PAUL. — Je ne suis pas un voleur. Ne criez donc pas, ma bonne dame, vous me ferez prendre ; on me poursuit pour me mettre en prison.

GOTTON. — Et vous n'êtes pas un voleur ?

PAUL. — Non, bien sûr.

GOTTON. — Un assassin, alors ? Au secours !

PAUL. — Je vous en prie ! (*Il lui met la main sur la bouche.*)

GOTTON. — Le monstre ! il m'étouffe ! il m'étrangle ! Au secours ! au secours ! au secours !

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DALBERT, *entrant précipitamment par le fond*

M. DALBERT. — Qu'est-ce que c'est, Gotton ?

GOTTON. — Un brigand entré par la fenêtre.

PAUL. — Non, Monsieur, non ; elle se trompe, la bonne dame, je ne suis pas un brigand.

M. DALBERT, *l'examinant*. — Eh ! mais, je te reconnais ; tu es le petit violoniste qui jouait, ce matin, au Bourg-de-Four, l'ouverture du *Barbier de Séville* ?

PAUL. — Oui, Monsieur, et je vous reconnais aussi. Vous m'avez donné une pièce de dix sous.

M. DALBERT. — Et comment es-tu ici ?

PAUL. — Voilà, Monsieur. Je ne voulais pas aller coucher à l'asile de nuit. Il faisait si beau sur la Treille (1). Je me suis arrangé sur un banc pour dormir.

GOTTON, *à part*. — Des mensonges !

M. DALBERT. — Ce n'est pas permis, mon enfant, de dormir dans les promenades.

PAUL. — Je ne savais pas. A Naples on dort partout. Un agent de police m'a réveillé et m'a parlé de violon. Je n'aime que le mien ; je me suis sauvé. Il a couru après moi ; j'ai sauté par-dessus le mur de votre jardin, j'ai enjambé la fenêtre, et j'ai fait peur à cette dame.

(1) Nom d'une promenade de Genève.

tres. Je me suis joint à ces gens. Ils allaient à

GOTTON. — On aurait peur à moins.

PAUL. — Ne me faites pas prendre, mon bon Monsieur, je vous en prie !

M. DALBERT, *avec bonté*. — Ne crains rien.

GOTTON, *tirant son maître par la manche*. — Mais, Monsieur...

PAUL. — Permettez-moi de rester là dans un coin.

GOTTON, *à part*. — C'est ça...

PAUL. — Ou bien dans le jardin.

M. DALBERT. — Il y fait trop humide. (*Il ouvre la porte de droite*.) Tu dormiras dans ce cabinet ; on t'arrangera un lit.

GOTTON. — Ah ! bien, par exemple !

PAUL. — Oh ! merci, Monsieur ; mais je n'ai pas besoin de lit, je vous assure.

GOTTON, *tirant toujours la manche de son maître*. — Etes-vous fou ?

PAUL. — Je m'en irai dès le point du jour.

GOTTON, *à part*. — Oui, oui, en emportant les manuscrits et les médailles. (*Bas à son maître*.) Monsieur ! mais, Monsieur !...

M. DALBERT. — Quoi ?

GOTTON, *bas*. — Quand je vous dis que c'est un voleur.

M. DALBERT. — Allons donc !

GOTTON. — Oui, un de ces voleurs de médailles dont vous m'avez parlé vous-même, qui s'introduisent dans les maisons sous des prétextes, et qui...

M. DALBERT. — Paix ! Gotton...

GOTTON. — D'ailleurs il est Italien, et les étrangers, moi, je m'en défie.

M. DALBERT, *impatiente*. — Paix donc ! Un couvert pour cet enfant, et servez le souper tout de suite ! (*Gotton obéit en faisant de grands gestes de désolation ; pendant ce temps Paul examine la chambre*.)

PAUL. — Comme c'est beau chez vous, Monsieur ! Les jolies statues ! Voilà Mercure, Apollon, le Faune.

M. DALBERT. — Tu les reconnais ?

PAUL. — Oui, Monsieur, je les ai vus à Naples, dans les jardins et au musée. Ils y sont tous... Oh ! des médailles !

GOTTON, *bas à son maître*. — Qu'est-ce que je disais ? Faites attention, Monsieur !

M. DALBERT. — Silence !

PAUL, *tirant une médaille de sa poche*. — Est-ce que vous avez celle-ci ?

M. DALBERT. — Voyons. (*Il prend une loupe et examine la pièce*.) Un Caracalla... très rare ! Combien en veux-tu ?

PAUL. — Rien du tout, Monsieur. Prenez-la. Je l'ai trouvée un jour près du Vésuve. Je la gardais, pensant qu'elle me porterait bonheur ; mais je conserverai à la place la pièce que vous m'avez donnée ; je suis sûr qu'elle me vaudra encore mieux.

M. DALBERT. — Gotton, regardez donc ! Un Caracalla qui manque à ma collection !

GOTTON, *bas*. — Il l'aura volée quelque part, et il s'en sert pour vous amorcer. Prenez garde, je vous dis !

M. DALBERT, *fâché*. — Gotton, à la fin... (*À Paul*.) J'accepte ton cadeau, mon enfant ; il me fait grand plaisir.

PAUL. — J'en suis bien content, Monsieur. Je voudrais bien avoir aussi quelque chose pour cette dame. (*Il fouille dans sa poche*.) Ah ! ce chapelet de bois d'olivier ; le voulez-vous, dites ? Il vient de Jérusalem.

GOTTON, *à part*. — Il est gentil tout de même. (*Haut*.) Non, je ne veux pas vous prendre votre chapelet.

PAUL. — Oh ! j'en ai encore un autre, celui de ma mère. (*Très gravement*.) Voyons, ma bonne dame, faites-moi le plaisir d'accepter celui-là.

M. DALBERT. — Prenez, Gotton. (*À part*.) Nous trouverons bien moyen de nous acquitter.

GOTTON, *à Paul*. — Puisque Monsieur le veut, j'accepte.

PAUL. — A la bonne heure !

GOTTON. — Merci ! (*À part*.) Un chapelet de Jérusalem !

M. DALBERT. — Allons, à table. Tu dois avoir faim, mon garçon.

PAUL. — Oh ! oui, Monsieur.

M. DALBERT. — Mets-toi là. (*Tous deux se mettent à table. Gotton les sert et de temps en temps tire à demi le chapelet de sa poche pour l'admirer*.) Tu ne manges plus ?

PAUL. — Je suis rassasié, Monsieur.

M. DALBERT. — Déjà. Eh bien ! alors, conte-moi ton histoire. Tu es Napolitain ?

PAUL. — Je suis né à Naples, mais je suis Français.

M. DALBERT. — Tu es Français ?

GOTTON, *à part*. — Il est Français. A la bonne heure !

PAUL. — Mon père était de Marseille. Il était praticien chez un sculpteur de Naples, le signor Mortelli.

M. DALBERT. — Tu te nommes ?

PAUL. — Paul Marion, mais là-bas on m'appelle Paolo Marioni.

M. DALBERT. — Ta mère était Italienne ?

PAUL. — Oui, Monsieur ; je ne l'ai pas connue ; elle est morte quand j'étais tout petit. Mon père est mort, lui, il y a deux ans. Le signor Mortelli m'a gardé, il m'élevait comme son fils. Il m'apprenait à dessiner, à modeler et à jouer du violon, car il était musicien aussi bien que sculpteur. Et puis il est mort à son tour au printemps.

M. DALBERT. — Et Alors ?

M. PAUL. — Alors ses héritiers, des cousins, ont vendu les tableaux, les statues, tout. Il a fallu m'en aller.

GOTTON. — Pauvre enfant !

PAUL. — Il y avait une famille de modèles qui partait pour faire un tour d'Europe, ramasser quelque argent en posant pour les pein-

Marseille. J'espérais trouver là un frère de mon père.

M. DALBERT. — Eh bien ?

PAUL. — Je l'ai trouvé ; il m'a bien accueilli. Mais il est pauvre ; il a beaucoup d'enfants ; je n'ai pas voulu rester à sa charge.

M. DALBERT. — Tu as quitté Marseille ?

PAUL. — Les autres allaient à Paris. Mais j'ai d'abord voulu venir à Genève, parce que mon père m'avait dit souvent que c'était une belle ville où l'on aime bien les Français, où il avait passé un temps très heureux. C'est vrai que c'est une belle ville, et puis le lac est si bleu ! Tout à fait comme la Méditerranée.

M. DALBERT. — Et que comptes-tu faire maintenant ?

PAUL. — Voyager en Suisse et en France, et gagner ma vie avec mon violon. Il me faut si peu tant que je suis petit !

M. DALBERT. — Et quand tu seras grand ?

PAUL. — Je me ferai soldat ; ça fait que j'aurai mon pain assuré.

GOTTON. — Oui, et vous serez tué.

PAUL, *haussant les épaules*. — Ah ! cela...

M. DALBERT. — Ainsi l'état militaire te plaît ?

PAUL. — Non, Monsieur, pas précisément. Bien sûr que je veux servir la France quand elle aura besoin de moi, et que je me battrai de bon cœur pour elle. Mais quant à être soldat toute ma vie, j'aimerais mieux faire autre chose.

M. DALBERT. — Et quoi ?

PAUL. — Etre artiste, pétrir la glaise et jouer du violon. C'est si beau la musique ! c'est si beau la sculpture ! Ah ! si le signor Mortelli avait vécu !

M. DALBERT, à Gotton. — Allez préparer le lit, Gotton.

GOTTON. — Oui, Monsieur. (*A part.*) Du moment qu'il est Français, je n'ai plus peur de lui. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

M. DALBERT, PAUL

M. DALBERT. — Dis-moi, Paul, si tu trouvais quelqu'un qui te donne le moyen de continuer tes études, de devenir artiste, l'aimerais-tu un peu ?

PAUL, *avec transport*. — Si je l'aimerais !

M. DALBERT, *souriant*. — J'ai envie d'être ce quelqu'un.

PAUL. — Vous Monsieur ! Oh ! (*Il lui prend les mains et les baise*)

M. DALBERT. — Nous avons à Genève de très bonnes écoles de musique et de modelage. Tu les suivras.

PAUL. — Quel bonheur ! et que vous êtes bon ! (*Il continue à lui baiser les mains.*) Et je resterai ici avec vous ?

M. DALBERT. — Non, cela n'est pas possible. Je te mettrai en pension.

PAUL. — J'aimerais bien mieux être avec vous.

M. DALBERT. — Cela ne se peut pas, je te dis.

PAUL. — Pourquoi ?

M. DALBERT. — Parce que ma gouvernante n'aime pas les enfants.

PAUL. — La dame à qui j'ai fait peur ? Elle a cependant l'air bon.

M. DALBERT. — Eh oui, elle est bonne ; mais, je te le répète, elle n'aime pas du tout les enfants, et, moi non plus, je ne les aime pas.

PAUL. — Vous ? Ce n'est pas possible !

M. DALBERT. — C'est très possible ; je ne puis les souffrir.

PAUL. — Alors pourquoi me regardez-vous avec des yeux si bons ?

M. DALBERT. — Parce que tu m'intéresses. Mais vois-tu, si je voulais te garder, Gotton me quitterait, et je suis tellement habitué à elle...

SCÈNE V

LES MÊMES, GOTTON

GOTTON. — Le lit est prêt.

M. DALBERT. — Eh bien ! va te coucher, mon enfant, tu dois être fatigué. Nous causerons demain.

PAUL. — Bonsoir, Monsieur. Bonsoir, Madame Gotton.

M. DALBERT. — Bonsoir !

GOTTON. — Bonne nuit ! (*Paul entre dans le cabinet.*)

SCÈNE VI

M. DALBERT, GOTTON

GOTTON. — Dites donc, Monsieur, il est gentil ce petit Paul.

M. DALBERT. — Tout à fait gentil. Savez-vous, Gotton, j'ai envie de lui faire du bien.

GOTTON. — Vous aurez raison, Monsieur, il le mérite.

M. DALBERT. — Je n'ai pas l'idée de le garder ici, n'ayez pas peur, Gotton.

GOTTON, *haussant les épaules d'un air indifférent*. — Eh ! mon Dieu, vous ferez ce que vous voudrez, Monsieur.

M. DALBERT. — Non, non, je ne veux pas vous l'imposer, vous détestez trop les enfants.

GOTTON. — Je ne les aime pas beaucoup, c'est vrai, mais quant à les détester, non ; c'est vous, Monsieur.

M. DALBERT. — Moi ! Peut-on dire !

GOTTON. — Mais oui, Monsieur, certainement, vous les détestez.

M. DALBERT. — Soit ! Mais il faut convenir que ce petit Paul n'est pas un enfant comme les autres.

GOTTON. — Il a mangé de la vache enragée, rien ne rend gentil comme ça. Ce n'est pas comme ces démons de là-haut, des enfants gâtés, à qui on passe toutes leurs fantaisies. Celui-ci est doux, poli, raisonnable. Et joli avec ça ! des yeux ! des cheveux ! un vrai petit saint Jean !

M. DALBERT. — Il paraît plein de cœur.

GOTTON. — Dites donc, Monsieur.

M. DALBERT. — Quoi ?

GOTTON. — On pourrait essayer de le garder si vous vouliez ; la place ne manque pas. Il irait aux écoles, au Conservatoire. Je suis sûre qu'il aurait tous les prix.

M. DALBERT. — C'est bien possible. Mais le garder...

GOTTON. — Pourquoi pas ?

M. DALBERT. — Je n'aurais pas osé vous le demander, Gotton, mais puisque vous me le proposez vous-même...

GOTTON. — Vous y consentez ? A la bonne heure !

M. DALBERT, ouvrant la porte du cabinet. — Dors-tu déjà, petit ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAUL.

PAUL. — Mon, Monsieur, je faisais ma prière. J'ai ce soir tant de chose à dire au bon Dieu, tant à le remercier !

M. DALBERT. — Eh bien ! dis-lui encore que tu restes avec nous comme tu le désirais, que Gotton le veut bien.

GOTTON. — Oui, que je le veux !

PAUL, transporté. — O Monsieur, ô Madame, que je suis content ! (*Saisissant son violon.*) Il faut absolument que je joue un petit air ! Vous permettez, n'est-ce pas ?

M. DALBERT, souriant. — Va ! (*Paul joue quelque chose de vif et d'animé.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PERNETTE.

PERNETTE. — Est-ce que vous avez le bal, mamzelle Gotton ? (*Saluant M. Dalbert.*) Ah ! pardon, Monsieur... (*A Gotton.*) Qu'est-ce que ce petit garçon ?

M. DALBERT. — C'est un enfant que j'adopte.

GOTTON. — Et moi aussi.

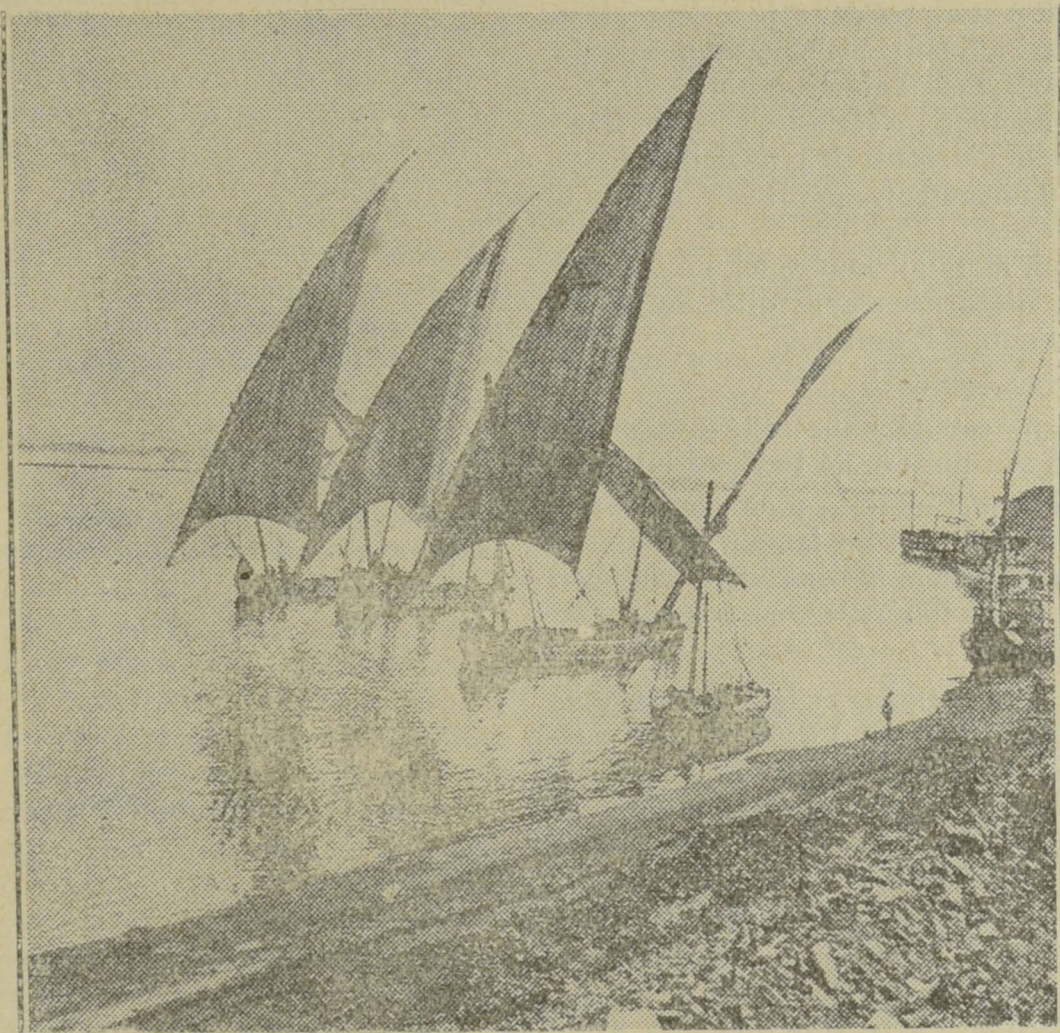
PERNETTE. — Oh !... mais vous disiez...

GOTTON, embarrassée. — Je disais, je disais...

M. DALBERT. — Eh ! oui, elle disait, et moi aussi... Qu'est-ce que cela prouve ?... Que le proverbe a raison, et QU'IL NE FAUT JURER DE RIEN.

(*La toile tombe.*)

(*L'Ami des enfants.*)



SUR LE NIL, PRÈS DE LA VALLÉE DES ROIS.

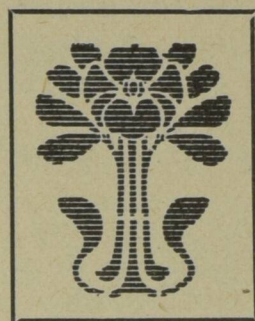
Barques indigènes servant au transport des marchandises sur le Nil.

FEUILLETON DE L'APÔTRE



ABANDONNÉE

PAR EVA JOUAN



7

CHAPITRE VI

SANS REPOS

M. Queltin s'inquiéta de cette idée fixe, qui aurait conduit peu à peu Marie à la folie.

— Il faut voyager, mon cher comte. En vous arrêtant quelques jours dans chacune des villes que vous traverserez, vous éviterez la fatigue à Mme de Peilrac mais il est urgent de l'enlever à ces lieux funestes.

Et Roger recommença ses voyages. Hélas ! ce fut un calvaire qu'il monta avec cette mère qui ne voulait pas être consolée.

Marie avait résisté tout d'abord à l'ordre du docteur ; elle voulait rester près de cette rivière fatale qui l'attirait tout en l'affolant. M. Queltin la pria de le faire pour son mari, si elle l'aimait encore.

— Si je l'aime, docteur ! s'écria-t-elle alors avec une animation qu'elle ne montrait plus depuis longtemps. Je le chéris doublement, mon Roger, puisqu'il me remplace tout.

— Partez avec lui, alors ; il souffre ici, où tout lui rappelle ses chères disparues ; ayez pitié de lui... et de vous-même, ajouta-t-il tout bas.

Et la comtesse avait consenti.

Pour ne pas être troublé dans ses voyages, le comte avait chargé son notaire de tout ses intérêts.

— Occupez-vous de mes affaires, mon cher maître, mais je vous en prie, faites-le sans jamais me demander mon assentiment sur rien, je vous laisse seul juge. Lorsque j'aurai besoin de fonds, je vous écrirai.

Et ils étaient partis.

Ils visitèrent d'abord la Suède et la Norvège, puis l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne. Ils passaient quelques mois dans chaque pays qui intéressait la pauvre malade ; lorsque ses grands yeux se détournaient des plus riants paysages, des monuments les plus splendides, ils s'en allaient continuant leur course à la recherche d'impressions nouvelles.

Arrivés à Barcelone, la fantaisie prit à Marie de visiter les Baléares. Un vapeur les mena à Palma, la capitale de Majorque. Cette ville plut à la jeune femme par sa beauté de ses édifices, ombragés de palmiers, l'animation de son port que des navires de toutes sortes sillonnaient, l'étrangeté de ses rues

étroites où régnait une fraîcheur très grande, malgré la chaleur déjà forte de cette journée de mai.

— Je me plaindrais ici, dit-elle, pendant qu'une légère voiture, une *galera*, les emportait vers le meilleur hôtel ; mais je voudrais habiter la campagne. Vivre sous ces beaux arbres, près de cette mer à l'azur si limpide, doit-être bien doux. Je me sens lasse de tant de courses ; arrêtons-nous dans cet île.

— Tes désirs sont les miens, chérie ! s'écria le comte, heureux de la voir manifester une préférence.

Elle était toujours si morne, si passive ! "Si tu le veux, mon ami. Cela m'est indifférent !" étaient ses phrases habituelles lorsque son mari lui demandait de séjourner dans tel ou tel lieu.

Après un repas reconfortant pris à la *fonda*, dont les maîtres les reçurent fort aimablement, dans une vieille et pittoresque demeure où régnait la plus grande propreté, M. de Peilrac s'enquit d'un médecin. C'était son premier soin lorsqu'il arrivait dans une ville ; il craignait tant de fatiguer cette femme doublement chère, redevenue pour lui un petit enfant sur qui l'on doit veiller sans cesse ! Le *senor Falouzza* lui fut indiqué comme l'un des meilleurs praticiens de l'île.

La *galera* les mena bientôt à son logis, qui excita tout d'abord leur intérêt, puis leur admiration. Palma possède un grand nombre de ces maisons originales qui abritaient les anciens chevaliers majorquins.

Celle du *Senor Falouzza* n'avait qu'un étage au-dessus d'un rez-de-chaussée très élevé, mais les hautes et larges fenêtres à blasons étaient divisées en deux et trois parties par de frêles colonnes de marbres blanc du plus charmant effet. La toiture s'avancait en saillie, jetant sur tout l'édifice une ombre douce, une fraîcheur exquise.

Ce qui plut surtout à Roger, grand amateur d'antiques et belles choses, ce fut la cour intérieure, ou *patio*, avec son puits arabe aux pierres finement sculptées, son escalier à la rampe ajourée conduisant à une longue galerie aux piliers d'un goût très pur. Des arbustes et des lianes fleuries ornaient les angles de la cour, ou s'enlaçaient des balcons. Le tout formait un ensemble harmonieux et artistique bien fait pour charmer.

Un domestique les fit entrer dans un salon répondant pleinement à l'extérieur de cette ravissante demeure. Quelques instants plus tard, un homme d'un certain âge, à la physionomie sympathique, venait les y saluer. Les présentations faites :

— Je voudrais savoir si l'air de Majorque peut convenir à ma femme, Monsieur, dit Roger en espagnol, langue que la comtesse ne comprenait pas. Elle souffre un peu du cœur ; elle a eu surtout de grandes douleurs morales. Avant de m'y arrêter, je préfère avoir votre avis.

Après un regard anxieux et attristé sur Marie qui semblait en effet bien frêle, bien pâle dans cette robe blanche aux rubans sombres, le docteur, en excellent français, affirma qu'un séjour dans cette île au climat tempéré, à l'air excessivement pur, ne pouvait que convenir à la malade.

— C'est que je voudrais résider à la campagne, docteur, dit la jeune femme. Pourriez-vous nous indiquer une villa disponible pour quelque temps ?

— J'en possède une au Terreno, Madame, et je serais très heureux si vous vouliez y habiter.

— Mais cela vous privera, Monsieur ? fit Roger.

— Nullement, Monsieur le comte. Mes fonctions me retiennent surtout en ville. Puis, si je désirais y passer quelques heures, vous m'offririez bien l'hospitalité, ainsi qu'à ma femme et à nos deux fillettes, n'est-ce pas ?

— A cette condition, j'accepte, mon cher docteur ! s'écria M. de Peilrac en tendant la main à l'obligeant médecin. Quant à la question intérêt, vous la réglerez à votre bon plaisir ; vos conditions seront les nôtres.

— Très bien, cher Monsieur, nous en reparlerons. Je vais donc prier ma femme de vous faire donner les clés du *castillo*.

Et M. Falouzza, ouvrant tout simplement la porte du salon, appela :

— Thérésa !

Une jeune femme, aux grands yeux noirs, au frais sourire, entra et salua avec une grâce extrême. Elle fut mise au courant de la situation.

— Je suis charmée de pouvoir être agréable à des étrangers, dit-elle, en employant aussi la langue française, qu'elle parlait très bien, avec un léger accent chantant. La maison est gardée par de braves gens qui pourront être transformés en cocher et en cuisinière. S'il vous fallait d'autres domestiques, Madame, on en trouvera, et de très fidèles.

— Laissez une malade vous remercier bien vivement de votre amabilité, Madame, s'écria la comtesse, en l'acceptant de tout cœur, comme elle est offerte.

Ils continuèrent à causer comme d'anciens amis qui se retrouvent après une longue absence. On se donna rendez-vous pour le lendemain à la *fonda*, Marie ayant besoin d'une nuit de repos après les fatigues du voyage.

— Elle est bien malade, n'est-ce pas, mon ami ? demanda Mme Falouzza, lorsque M. et Mme de Peilrac les eurent quittés.

— C'est-à-dire qu'elle a à peine quelques mois à vivre ! Et elle le pressent bien. Ce désir de repos à la campagne en est une preuve. Pauvre femme ! pauvre mari surtout ! Il doit y avoir un mystère dans la vie de ces deux êtres jeunes, beaux, riches, et qui semblent si malheureux... C'est une maladie de cœur qui l'emportera, mais elle a dû être aggravée par un mal moral.

Aussi leur ai-je offert spontanément notre *castillo*. Tu ne m'en veux pas, Résa ?

— J'en aurais fait autant, bien cher ! Pauvre créature ! quel désespoir, en effet, on lit dans ses yeux ! Oh ! si tu pouvais la guérir, Juan ?

Le docteur secoua la tête.

— Quand la science est impuissante, on ne doit s'adresser qu'à Dieu ; lui seul peut faire des miracles.

.....

Quelques jours plus tard, la jeune comtesse s'accoudait, toute joyeuse, au balcon fleuri de sa chambre, essayant de renaître à la vie au milieu des merveilles qui l'entouraient.

Mais le cœur était trop profondément atteint pour reprendre ses battements réguliers, et la malade se mourait doucement, tout en conservant l'espoir de guérir pour ce mari si bon, dont le dévouement et la tendre affection ne s'étaient pas démentis une seconde.

* * *

M. et Mme Peilrac continuèrent des relations courtoises avec leurs nouveaux amis.

Très souvent Mme Falouzza dirigeait vers le *castillo* la légère *galera* attelée d'une mule, si joliment harnachée de pompons et de grelots, qu'elle conduisait elle-même. Ses fillettes, Inès et Carmen, deux mignonnes jumelles de quinze ans, l'accompagnaient toujours.

C'était une réelle distraction pour Marie que la venue de ces femmes aimables et bien élevées. Elles cherchaient par tous les moyens à l'arracher à ses tristes pensées, et elles y réussissaient parfois : la jeunesse et le bonheur sont communicatifs.

Mme Falouzza avait reçu la douloureuse confidence. Assise près de Marie, sur le balcon fleuri, leurs mains étroitement unies, elle avait écouté le récit du drame terrible, et mêlé ses larmes à celles de la mère inconsolée. C'était un devoir pour elle maintenant de venir lui apporter ses baisers de sœur et les frais sourires de ses filles qui, comme elle, chérissaient la comtesse.

Qui n'aurait aimé cette jolie et douce créature qu'un mal incurable minait, qui le savait, et trouvait encore assez d'énergie en elle pour accueillir ces sympathies, un éclair de joie en ses yeux limpides !

Parfois Marie, en ses heures de calme, jetait sur la belle tête brune de sa nouvelle amie la mantille nationale en dentelle noire, où elle piquait un bouquet.

— Que cette coiffure vous va bien ! disait-elle avec son sourire resté si jeune malgré tout. Jamais vous n'en devriez porter d'autres.

Et la belle Espagnole souriait, heureuse de réjouir un peu la malade.

Pendant les premiers jours de leur arrivée à Majorque, le comte avait fait visiter à sa femme les principaux monuments de Palma, Marie étant alors assez forte pour le supporter.

Ce furent les églises qui les attirèrent tout d'abord : la cathédrale, immense, dont les piliers nombreux portent de merveilleuses sculptures, ainsi que son superbe portail ; l'église *San Francisco*, celle du *Monte-Sion*, qui offrent encore de grandes richesses.

Le sacristain qui leur servit de guide pendant leur visite à la cathédrale les fit s'arrêter devant le tombeau en marbre noir sur lequel un sceptre, une couronne et une épée étaient déposés.

— Le corps du roi don Jayme II y est enfermé, leur dit-il ; il est parfaitement conservé depuis tant de siècles ; le voulez-vous voir ? La comtesse avait fait un geste d'épouvante en se reculant.

— Non ! non ! s'était-elle écriée ; laissez le roi en paix, je ne veux pas troubler son repos. Heureux ceux qui peuvent prier sur le tombeau des leurs ! avait-elle ajouté.

Et son mari l'entraîna loin de ce coin funèbre.

Ils s'extasièrent ensuite devant la *Casa consistorial*, ce splendide édifice, aux portes et aux fenêtres à frontons d'une belle architecture ; son toit s'avance sur une grande profondeur, et cet auvent admirablement sculpté lui donne grand air. Dans une des salles des séances se remarque le portrait du roi don Jayme Ier, *el Conquistador*.

La *Lonja*, bel édifice de style gothique, dont les tours à crénaux se reflètent dans l'onde ; le *Palacio Real*, superbe demeure de construction romaine, leur plurent aussi infiniment.

Mais, plus que ces œuvres des hommes, la nature radieuse de Majorque, cette perle des Baléares, les attirait.

Sous un ciel à l'azur éclatant où volaient de blanches colombes, ils se plaisaient à errer tous deux, dans leur *galera* aux mules richement caparaçonnées, par les larges chemins bordés d'arbres splendides qui jetaient sur leurs fronts l'ombre de leurs puissants rameaux, ou en suivant un sentier longeant la mer, et tout parfumé de romarin et de lavande. Et, disséminés sur la falaise, de gais moulins tournaient au vent du large de toutes leurs ailes de lin.

La jeune femme aspirait à pleins poumons cette brise douce et embaumée, qui semblait lui apporter une existence nouvelle. Et le comte renaissait à l'espérance en voyant ses yeux devenir plus rieurs, ses joues se colorer sous l'action vivifiante de cette température exquise.

Parfois ils rencontraient de gracieuses filles revenant de la fontaine en portant sur la hanche, d'un geste charmant, leur cruche en forme d'amphore. Ils s'arrêtaient dans de coquets villages cachés sous les amandiers et les oliviers. Des jeunes gens s'y reposaient des travaux du jour en jouant sur la guitare des airs majorquins au rythme entraînant ou berceur. Pour plaire aux étrangers, toujours les bien accueillis dans cette île, les jeunes filles, si sédui-

santes sous ce voile blanc qui leur encadre le visage, prenaient leurs castagnettes et dansaient une *jota*, à cet accompagnement bizarre mêlé à celui des guitares.

— Encore, encore !... disait Marie, enthousiasmée par la légèreté des danseuses et l'harmonie des mélodies.

Mais quand le comte voulait récompenser musiciens et danseuses, il devait s'y prendre très adroitement, afin de ne pas froisser leur fierté native. C'était toujours la jeune femme qui glissait gentiment les pièces d'or dans les pochettes des tabliers, en disant doucement dans cette langue espagnole qu'elle commençait à connaître :

— Pour vous acheter une jolie mantille, et boire aussi à ma santé. Voyez, elle est bien chancelante, vous ne pouvez me refuser !

Et des pleurs brillaient souvent dans les grands yeux noirs, remplis de jeunesse et de santé, qui la regardaient.

Ils aimaient encore à se laisser bercer par les flots sur la balancelle d'un vieux marin, au pittoresque costume, qui leur chantait aussi une lente mélodie retraçant la vie aventureuse des pêcheurs et leur amour pour la belle charmeuse, dont les caprices sont souvent si terribles.

Hélas ! toutes ces joies devaient finir. La maladie s'aggravait, malgré toutes les ardeurs de la pauvre jeune femme à se rattacher à la vie, et elle dut rester au *castillo*, n'ayant même plus la force de descendre du grand balcon, où elle passait ses jours à demi étendue sur sa chaise-longue.

Elle espérait encore, cependant ; il lui était si douloureux de laisser Roger seul, tout seul ! Elle mettait cette faiblesse qui l'anéantissait sur le compte des mois brûlants qu'ils venaient de traverser.

— Bientôt je serai mieux, disait-elle.

Et le comte le désirait ardemment, sans trop l'espérer. Les suffocations devenaient si violentes parfois !

CHAPITE VII

LA FLEUR S'INCLINE

Ce relèvement de tout l'être qui précède souvent la mort se continuait chez Mme de Peilrac. Débarassée de ces étouffements qui la faisaient cruellement souffrir et la retenaient au lit ou sur une chaise longue, elle avait repris ses promenades dans le jardin. Elle pouvait même, à sa grande joie, aller jusqu'à l'église remplir ses devoirs religieux ; elle en avait été privée pendant bien des semaines.

Et pour remercier Dieu de cette amélioration dont elle se réjouissait surtout pour Roger, elle multipliait les prières et les actes charitables. Aussi était-elle bénie de toute la population pauvre du Terreno de Palma.

— Nous resterons dans cette île où j'ai recouvré la santé, Roger ! disait-elle. Entourés de bons et vrais amis, dans cette nature idéalement belle, au climat délicieux, nous y vivrons mieux qu'ailleurs.

Et le comte, dans tout le bonheur de son âme, s'associait à ces projets.

— Nous achèterons un grand terrain non loin du *castillo*, et nous y ferons bâtir une demeure conforme à tes goûts. Nous ne pouvons continuer à priver la famille Falouzza de sa résidence d'été.

Dans leurs promenades, ils avaient choisi l'endroit désiré, déjà planté de grands et beaux arbres sous l'ombrage desquels s'élèverait le château dont M. de Peilrac avait dessiné le plan.

Et cependant, un matin, après le petit déjeuner qui les avait réunis dans la salle, Marie s'assit sur un canapé en invitant Roger à prendre place à ses côtés.

— J'ai fait un rêve étrange, ami, dit-elle, en lui prenant la main.

— Est-il gai ou triste ? interrogea-t-il en riant.

— Il est les deux. Je me trouvais dans un jardin délicieux avec ma Mireille et tous nos parents ; nous nous promenions heureux à travers les massifs fleuris et parfumés, sous un ciel d'azur et d'or.

— Et moi, où étais-je ? fit-il un peu inquiet en voyant briller dans les yeux de sa femme cette lueur vague et tremblante qui l'effrayait tant.

Elle passa la main sur son front.

— Attends, que je me rappelle !... Toi !... je ne te voyais pas près de nous. Tu étais sans doute resté sur la terre, car ce beau jardin devait être le paradis, n'est-ce pas, Roger ?

Il ne lui répondit pas. Sa main se glaçait de terreur entre les doigts brûlants de la malade. Oh ! si c'était un pressentiment de sa fin prochaine ! S'il allait la perdre !...

— A mon réveil, j'étais un peu attristée, reprit la comtesse, sans s'apercevoir du trouble de son mari. Aussi je ne voudrais pas te laisser seul si je dois mourir avant toi.

Roger la prit sur sa poitrine, et l'embrassant follement :

— Ne parle pas de mourir, mon aimée, ma seule amie, que veux-tu que je devienne sans toi ?...

Elle lui rendit ses baisers, puis se dégageant :

— C'est une supposition. Je dis : si je meurs avant toi, et tout le fait supposer, puisque je suis la plus frêle ; ce n'est pas une raison pour croire que je mourrai demain. Nous devons tous nous séparer un jour, tu le sais bien, mon Roger, mais pour nous retrouver. Donc laisse-moi achever. Si je te quitte encore jeune, promets-moi de ne pas rester dans l'isolement, promets-moi de chercher une compagne douce et tendre qui me remplace.

Cette fois, ce furent les sanglots du comte qui lui répondirent.

— Quoi ! balbutiait-il au milieu de ses larmes, tu connais toute l'immensité de mon amour, et tu ne veux pas que je te pleure toute la vie, si j'avais la douleur de te perdre ? O Marie !... Marie !... L'heure de ta mort sera la mienne !

— Cela serait mieux ainsi ! fit-elle, en posant sa tête alanguie sur l'épaule de son mari. Comme nul ne connaît les desseins de Dieu, je puis toujours te dire quelles seraient mes dernières volontés. Je voudrais te laisser avec la conviction que tu ne demeureras pas désespéré et seul.

Mène-moi au jardin, je voudrais cueillir une gerbe pour fleurir la Madone de ma chambre.

Sous le ciel étincelant, au milieu des fleurs dont les parterres étaient étoilés, malgré octobre à son déclin, le pauvre Roger échappa un peu à ce cauchemar affreux qui venait de le torturer tout éveillé.

Il regardait cette femme qui avait déjà quelque chose de l'au-delà, puisque, s'oubliant complètement, elle pensait à ne pas laisser dans la tristesse et l'isolement celui qu'elle aimait plus qu'elle-même. Et il considérait avec épouvante sa beauté presque idéalisée, sa taille si mince qu'elle aurait tenu dans un collier d'enfant, et surtout cette lueur mystique en ses yeux clairs. Et il se répétait, dans une angoisse sans nom, tout en lui coupant les fleurs désignées :

— Mon Dieu ! Si j'allais la perdre au moment où je la croyais guérie !... Alors, comme grâce suprême, prenez-moi avec elle, ô mon Dieu !...

* * *

Un matin, le comte s'habillait dans sa chambre, qu'une porte à deux battants, toujours ouverte, mettait en communication avec celle de Marie. Il s'entendit appeler par la malade, et se hâta de se rendre près de son lit.

— Déjà éveillée ! chère ! lui dit-il de cette voix tendre qu'il avait toujours en lui parlant.

— Oh ! depuis longtemps ! répondit-elle, en lui tendant ses doigts si frêles auxquels les bagues ne tenaient plus.

Il les embrassa, et, les gardant entre les siens, il s'assit sur le bord de la couche.

— Je ne voulais pas te déranger, reprit-elle, je te croyais encore endormi ; lorsque tu as fait tomber un objet, je me suis décidée à t'appeler.

— Te trouvais-tu souffrante, ma chérie ! interrogea-t-il, subitement inquiet.

Elle eut un joli rire.

— Non ! Mais comme une grande paresseuse, je désirais dire mes prières au lit, et, n'ayant pas trouvé mon chapelet sous ma main, je n'ai pas eu le courage de me lever pour le prendre.

— Et tu as fort bien fait, ma chère petite ; il ne faut pas te fatiguer.

Il prit le rosaire posé dans une coupe et le lui tendit.

— Merci ! fit-elle. La première dizaine sera dite à ton intention.

Il la regardait enrouler les perles nacrées entre ses doigts. Qu'elle était belle en cette pose mystique ! Mais quelle pâleur sur tout ce visage aimé ! Et dans ses beaux yeux clairs, pourquoi encore cette lueur de l'au-delà ?

La comtesse baisa pieusement la croix du chapelet, et leva la main pour tracer sur son front le signe rédempteur. A peine la croix d'or y avait-elle resplendi, que la blonde tête s'inclina sur les oreilles avec ce cri :

— Mon Dieu !...

— Tu te trouves mal, chérie ?... s'écria Roger, en se penchant anxieux, vers elle.

Mais dans les grands yeux qui fixaient les siens, il n'y avait plus de regard ; de la bouche rose entr'ou-

verte sous le dernier soupir ne sortit pas une parole.

— Marie ! Marie !... balbutia le malheureux.

Il essaya de la soulever. Hélas ! le corps sans vie ne se prêta pas à son étreinte.

— Elle est morte !... Oh ! je deviens fou !...

Il se suspendit à la sonnette placée au chevet du lit.

— L'abbé Hersales, le Dr Falouzza, vite, vite !... commanda-t-il aux domestiques accourus tout effrayés, Madame a une syncope.

La femme de chambre s'approcha vivement :

— Pauvre Madame ! fit-elle.

Elle aimait beaucoup cette maîtresse si bonne, qui ne lui avait jamais dit une parole dure. Elle s'écarta, affolée, en disant :

— Ah ! Monsieur ! Madame la comtesse est morte !

— Que dites-vous ?... gémit Roger qui voulait douter encore.

— La vérité, Monsieur le comte !

M. de Peilrac se pencha de nouveau sur la tant aimée, qui se glaçait déjà sous la froide étreinte de la mort.

— O Marie ! est-ce vrai ? M'as-tu aussi abandonné ? Dois-je rester seul, tout seul ?... Oh ! non, non, emmène-moi, bien-aimée !...

Et, se jetant à genoux, il embrassait en sanglotant les petites mains de cire, essayant de les réchauffer entre les siennes.

L'abbé Hersales entra en ce moment, portant à tout hasard les objets destinés aux onctions suprêmes. Il étendit les doigts sur ce front décoloré, si sculptural dans la mort qu'il semblait un beau marbre, puis s'agenouilla aux côtés du désespéré.

— Vous avez perdu une sainte, Monsieur le comte ! dit-il à voix basse. Si vous pleurez sur la terre, les anges se réjouissent dans le ciel.

— Si je pouvais mourir aussi, Monsieur l'abbé !

Et une crise de larmes le jeta encore éploré sur la couche funèbre.

— Dieu se réserve le droit de notre heure dernière, prononça gravement le jeune prêtre ; nous ne pouvons la hâter. Acceptez avec résignation cette nouvelle croix que sa main divine place sur votre épaule.

Roger ne lui répondit que par des sanglots.

— Soyez fort, Monsieur de Peilrac, et relevez-vous pour fermer les yeux de celle pour qui il n'est plus ni peines ni souffrances. C'est votre devoir, accomplissez-le en chrétien.

Comme le comte se levait en chancelant et fermait sous ses baisers et ses pleurs ces beaux yeux qui ne le verraient plus en ce monde, le docteur entra accompagné de Mme Falouzza. Ils mêlèrent leurs larmes et leurs regrets aux siens. Comment consoler une telle douleur ?

— La mort de ma fille est la cause de celle de ma femme ! s'écria soudain le comte. Marie ne s'est jamais consolée de cette perte cruelle !

— Non, mon cher ami, ne le croyez pas, lui répondit M. Falouzza. Près de vous qu'elle chérissait, la comtesse, sans oublier, se serait reprise à la désespérance, si ce mal physique qu'elle tenait de ses parents ne l'avait condamnée à l'avance. Même si votre

Mireille avait vécu, sa mère aurait été emportée par cette maladie héréditaire.

— Oh ! que l'on devrait se garder d'épouser ces pauvres êtres marqués dès le berceau à disparaître bien jeune encore ! se murmura l'homme de science. Mais par cette souffrance même qui les fait plus tendres, ils veulent être aimés, et ils le sont doublement.

Et, tout ému, il regardait la jeune femme si touchante dans ses blancs vêtements, avec ce chapelet de perles entre ses mains d'albâtre.

Thérèse vint lui parler tout bas.

— Venez avec nous, mon bien cher comte, ma femme va procéder à la dernière toilette de votre chère Marie. Vous reviendrez près d'elle dès qu'elle sera terminée.

Roger se laissa conduire par l'abbé et le docteur.

* * *

La pauvre morte avait été mise dans son cercueil, après avoir été veillée par son mari et leurs sincères amis, au milieu des fleurs et des lumières. La bière disparaissait sous les couronnes et les palmes ; chacun, riche comme pauvre, avait tenu à apporter sa gerbe à celle qui s'était fait chérir par son exquise amabilité, son inépuisable charité.

Le comte allait repartir pour la ramener en France. Bien souvent Marie lui avait dit :

— Si je meurs avant toi, Roger, promets-moi de me coucher sous la croix de marbre élevée au bord du Gave. Là, je me croirai plus près de ma fille.

Et, fidèle au dernier vœu de la chère disparue, il allait entreprendre le douloureux voyage. Ah ! lorsqu'il la menait du Nord au Midi, si blanche dans ses vêtements de deuil, portant au cœur une douleur toujours lancinante, il croyait avoir gravi son calvaire. La montée la plus douloureuse lui restait encore à franchir. Il repasserait par ces mêmes lieux, avec cette fois, sa bien-aimée couchée dans son linceul.

Lorsque les côtes de France furent en vue, Roger eut une terrible crise de désespoir.

Nul parent ne l'attendait dans son pays natal ; toute sa famille avait disparu, et aussi celle qu'il s'était formée, afin de continuer le nom des Peilrac. Il avait laissé ses nombreux amis sans nouvelles, occupé exclusivement de sa chère malade pendant ces années employées à des voyages sans fin, et personne ne serait là pour le recevoir.

Aussi quelle reconnaissance il éprouvait pour les deux nobles cœurs qui n'avaient pas voulu le voir dans l'isolement en cette épouvantable épreuve. Quelles exquisés bontés ils avaient eues pour lui pendant cette longue et douloureuse traversée ! Et maintenant que l'on approchait de Peilrac, avec quelles paroles émues ils relevaient son courage, bien près de sombrer.

Novembre, qui était un véritable mois de printemps à Majorque, se montrait en France dans toute sa morne tristesse. Un vent âpre soufflait dans les grands arbres à peu près dépouillés, élevant sous un ciel noir leurs branches suppliantes, tandis

que les feuilles qui en faisaient l'ornement tournoyaient, lamentables papillons, avant d'aller joncher les sentiers.

Le domaine n'avait pas souffert de cette longue absence du comte. Les serviteurs fidèles qu'il y avait laissés n'avaient pas eu besoin de la présence du maître pour y faire régner l'ordre le plus grand.

Ce fut par la large avenue soigneusement entretenue, où les rosiers de Bengale aimés de Marie portaient encore de pâles fleurs, que le cercueil passa, au bruit du jet d'eau, lançant toujours au ciel assombri sa gerbe de perles avec un bruit de sanglots.

Il fut déposé dans le grand salon, avant d'être porté sous la croix de marbre, au bord de ce Gave qui continuait à rouler, insouciant des hommes et de leurs chagrins, ses eaux limpides entre leurs rives verdoyantes.

La veillée funèbre rassembla les amis des environs, bientôt prévenus de ce nouveau deuil.

Le comte, malgré les fatigues du voyage, ne voulut pas délaissier celle qui, le lendemain, allait disparaître à jamais sous la terre froide et noire.

— Laissez-moi près d'elle, disait-il, je la possède

encore, je puis appuyer ma tête sur cette bière où elle repose ; bientôt elle sera cachée à mes yeux.

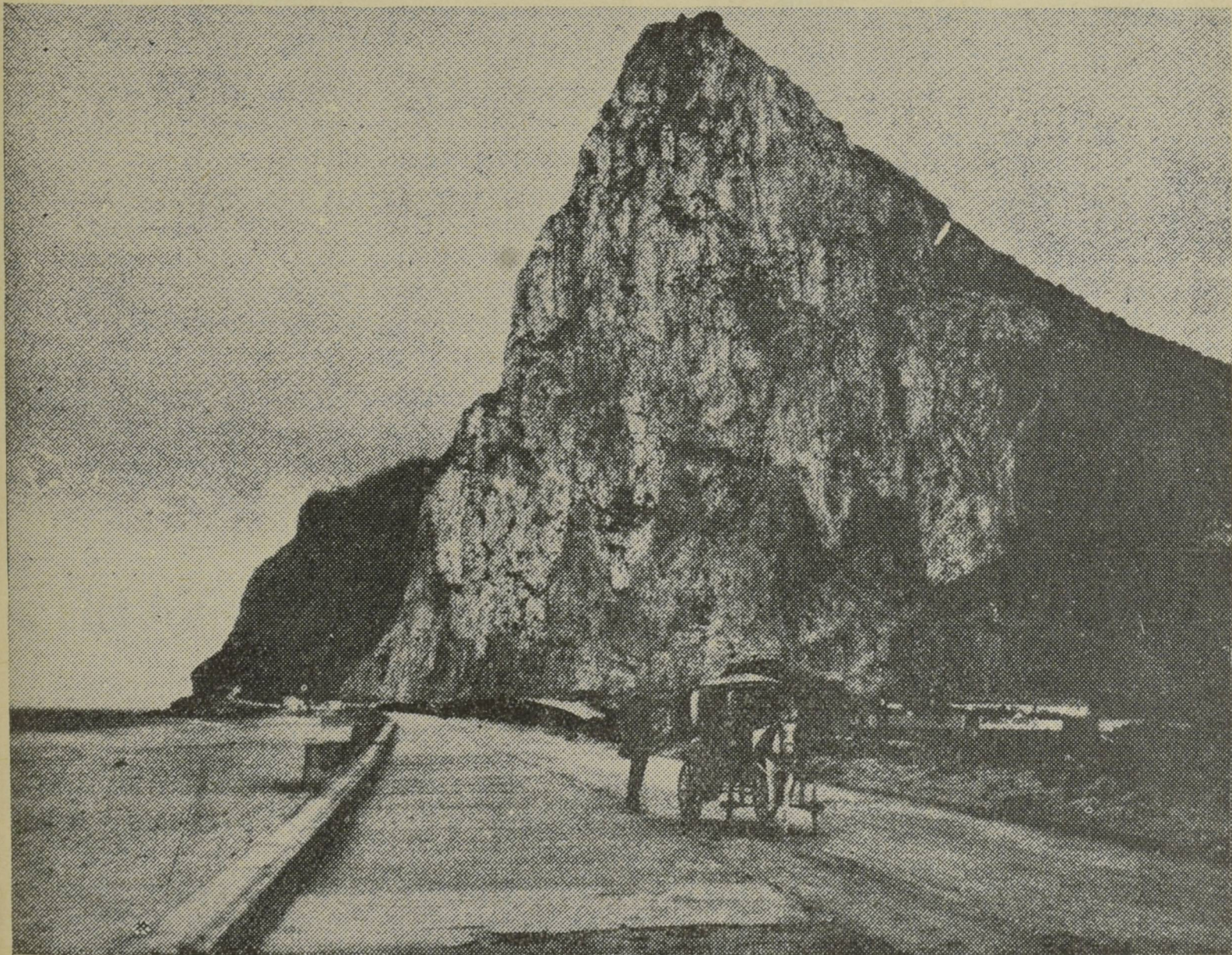
Et comprenant ce désir si naturel chez cet être aimant, qui perdait sa dernière affection, le docteur le laissa accomplir ce qu'il appelait son devoir.

L'abbé Coural ne put joindre ses prières et ses regrets à ceux de Roger. Le vénérable prêtre, après une vie toute de charité et d'abnégation, était allé recevoir la récompense éternelle de sa foi qui n'avait jamais douté, qui ne s'était jamais rebutée. Seul, le bon docteur Queltin bénit le dernier sommeil de la petite comtesse qu'il avait soignée jadis avec toute sa science et son entier dévouement.

(à suivre)

Aimer pour ceux qui haïssent,
Souffrir pour ceux qui jouissent,
Se donner pour ceux qui se réservent.

ELISABETH LESEUR.



GIBRALTAR, VU DU CHEMIN DE "LA LIMA", CÔTÉ DE L'ESPAGNE

TEL. 2-6636

Boulangerie Modèle

Hethrington

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODA"

364, rue St-Jean, :-: QUEBEC

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

\$15,000.00 EN PRIX

1er prix : L'auto d'un millionnaire \$11,500.00

2me prix : \$2,000.00 en argent

3me prix : 1,000.00 en argent

4me prix : 500.00 en argent

5me prix : 100.00 en argent

Achetez des billets ! Courez votre chance tout en faisant l'aumône au

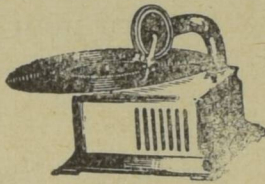
REFUGE DON-BOSCO :

Prix des billets :

1 pour	\$ 0.25
10 pour	1.00
100 pour	5.00
600 pour	25.00
3,000 pour	100.00
25,000 pour	500.00

Ecrivez à l'abbé G. Philippon, ptre, directeur, ou téléphonez 2-6821, Refuge Don-Bosco, Québec.

Vous recevrez vos billets par le retour de la malle.



GRATIS !

Notre gros catalogue de 1000 nouveautés. Aussi sur réception de \$1.00 vous recevrez 250 morceaux de soie, poste payée. Demandez 50 paquets de graines, quand ven-

du, retournez \$3.00. Belle prime donnée gratis.

Adressez :

ALLEN NOUVEAUTÉS,
Saint-Zacharie, P. Q.

Mon traitement

VOUS

offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS

BOITE 25 F WINDSOR, ONT.

THÉS ! CAFÉS !

Thé Noir du Ceylan
Thé Noir de Chine.
Thé de Colombo.
Thé Vert de Chine.
Thé naturel du Japon.
En caisses, ½ caisses et
nattes de 100, 80, 40,
25 et 10 livres.

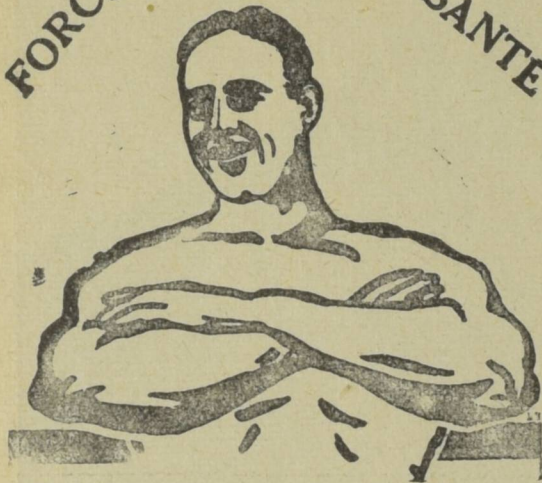
Café Extra
Café Fancy
Café Royal
Rôtis et moulus.

En chaudières de
5, 10, 25, 50, 75 et
barils de 100 livres

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

Langlois & Paradis, Ltée
QUEBEC

FORCE, VIGUEUR, SANTE



Rapidement obtenues par l'emploi de

ANCHOR WEAKNESS TONIC

Sa composition scientifique en fait le plus puissant des toniques. Il convient aux convalescents, vieillards, femmes, enfants et aux personnes débiles et délicates. — En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Pharmaciens en gros, Dépositaires.

W. BRUNET & CIE Limitée

138 rue St-Joseph Québec.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

(BANQUE D'HOCHELAGA)

SIÈGE SOCIAL : - MONTRÉAL

Capital versé et réserve, \$11,000,000

Actif, plus de \$122,000,000

263 succursales au Canada dont 219 dans la province de Québec

FILIALE À PARIS

BANQUE CANADIENNE NATIONALE (France)

14, RUE AUBER